Marcel Aymé

La rue sans nom

folio

Texte intégral

COLLECTION FOLIO

Marcel Aymé

La rue sans nom

Gallimard

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© *Éditions Gallimard, 1930.*

Né à Joigny dans l'Yonne, en 1902, Marcel Aymé était le dernier d'une famille de six enfants. Ayant perdu sa mère à deux ans, il fut élevé jusqu'à huit ans par ses grands-parents maternels, qui possédaient une ferme et une tuilerie à Villers-Robert, une région de forêts, d'étangs et de prés. Il entre en septième au collège de Dole et passe son bachot en 1919. Une grave maladie l'oblige à interrompre les études qui auraient fait de lui un ingénieur, le laissant libre de devenir écrivain.

Après des péripéties multiples (il est tour à tour journaliste, manœuvre, camelot, figurant de cinéma), il publie *Brûlebois,* son premier roman, aux Cahiers de Poitiers et en 1927 *Aller retour* aux Éditions Gallimard, qui éditeront la majorité de ses œuvres. Le Prix Théophraste-Renaudot pour *La Table-aux-Crevés* le signale au grand public en 1929 ; son chef-d'œuvre, *La Jument verte,* paraît en 1933. Avec une lucidité inquiète il regarde son époque et se fait une réputation d'humoriste par ses romans et ses pièces de théâtre : *Travelingue* (1941), *Le Chemin des écoliers* (1946), *Clérambard* (1950), *La Tête des autres* (1952), *La Mouche bleue* (1957).

Ses recueils de nouvelles, comme *Le Nain* (1934), *Les Contes du chat perché* (1939), *Le Passe-muraille* (1943), font de lui un des maîtres du genre. Marcel Aymé est mort en 1967.

I

Un homme qui n'était pas de la rue tenait le milieu de la chaussée. Son ombre marchait devant lui, projetée par la clarté du réverbère ; elle se fondit dans la nuit plus épaisse et l'homme s'arrêta, angoissé par la solitude, par l'odeur des maisons sales et la hargne des chiens qui cherchaient leur nourriture dans les détritus de la rue molle de boue. Il tira une cigarette qu'il ne put allumer à cause du vent et de la bruine. En jurant, il attira l'attention d'un chien maigre, plus inquiétant qu'une ombre de lune, et fit un pas en arrière. Le chien aboya longuement dans la nuit, d'autres abois répondirent et toute la rue lamenta des présages. Alors, au premier étage d'une maison basse, la Méhoule entrouvrit ses persiennes pour jeter un os et grommela :

— Mange donc, salaud.

Elle vit, immobile devant la maison et regardant sa fenêtre, l'homme qui n'était pas de la rue. Méfiante, elle interpella :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'inconnu salua en se touchant la tête, comme on apprend aux soldats.

— Je cherche un qui s'appelle Méhoul, dit-il.

Intéressée, la Méhoule écrasa ses mamelles sur la barre d'appui et ouvrit plus largement les persiennes.

Un instant, elle resta silencieuse, parce qu'elle avait trop de questions.

— Vous cherchez Méhoul, dit-elle enfin. Qui est-ce que vous êtes donc ?

L'homme se présenta en saluant une deuxième fois :

— On me dit Finocle.

Les chiens n'aboyaient plus. Il écouta son nom tomber dans le silence de la nuit ; il parut gêné et ajouta :

— C'est un nom qu'on me dit.

La Méhoule, sans quitter l'inconnu du regard, cherchait dans sa mémoire. Finocle n'y était pas, sa méfiance augmenta.

— Je ne connais pas de Finocle, dit-elle. D'abord lequel de Méhoul est-ce que vous voulez voir ? si c'est le vieux, c'est mon époux. Si c'est le fils...

— Il a quel âge le fils ?

— Dix-sept ans.

Finocle ôta sa casquette et découvrit une courte brosse de cheveux blancs. Il conclut d'une voix lasse :

— Bien sûr que ce n'est pas le fils. Oh non... dix-sept ans. C'est le vieux. Je suis vieux. J'ai bien connu Méhoul, il y a du temps, on ne sait pas combien de temps. On était tous les deux ; il y en avait d'autres. Lui, il avait un doigt de pied coupé au pied gauche.

On n'invente pas des choses comme celles-là ; le doigt de pied coupé convainquit la Méhoule de la bonne foi de Finocle. Elle lui indiqua le couloir de la maison, prit la lampe à pétrole pour éclairer la rampe d'escalier. En entrant dans le logement qui comprenait la cuisine et deux autres pièces en enfilade sur la rue, Finocle se débarrassa du long manteau qui l'enveloppait et vint s'asseoir devant le fourneau sans mot dire. La Méhoule observa qu'il était vêtu proprement, sans élégance, mais avec plus de recherche que les hommes

de la rue. Elle tournait autour de lui avec une curiosité qu'elle ne put tenir muette.

— Vous êtes de par ici, ou bien de passage ?

L'homme eut un geste vague, son visage resta sans expression. Comme l'hôtesse insistait, il dit d'une voix morne, absente :

— Je vais et je viens. Une année pousse une année, mais l'âge donne de la fatigue. Il chauffe bien, ce fourneau. On est mieux là que dans la rue.

— Je crois bien qu'il chauffe, dit la Méhoule. Il chauffe les deux chambres : cette cuisine-là et la chambre où je couche avec le vieux. Le garçon, lui, il dort dans la cuisine pendant l'hiver. Comme ça, on ne se sert pas de la chambre du fond.

Finocle leva la tête, eut une lueur dans le regard de ses petits yeux clairs, un peu bridés, et répéta lentement :

— La chambre du fond... Comme ça, Méhoul, il travaille ?

— Il va rentrer d'un moment à l'autre. D'habitude, il est là vers sept heures.

Les chiens de la rue aboyèrent doucement, puis l'escalier de bois craqua sous des pas lourds ; les assiettes en grelottaient sur la table mal équilibrée. Finocle se tassa un peu, dans l'immobilité attentive du joueur qui tente une chance importante. Méhoul entra, suivi de son fils. Il y avait entre le père et le fils une ressemblance surprenante, mais quarante années d'âge. Mêmes carrures, de mâles trapus, mêmes visages maigres, aux reliefs saillants, aux yeux durs. Une longue moustache noire, mince comme une balafre, barrait les joues du vieux. Le fils n'avait pas encore le poil apparent. Son nom d'usage était Mânu, d'Emmanuel. Méhoul secoua sa casquette trempée par la pluie et annonça des jours néfastes :

— Si ça continue, il tombera de la merde.

La Méhoule ne sourit même pas, gravement préoccupée de l'accueil réservé à Finocle. Cependant, le vieux remarquait une forme humaine pliée dans la pénombre et interrogeait. Sa femme lui dit : « C'est quelqu'un pour toi. » Finocle se leva lentement et vint à Méhoul qu'il dominait d'une demi-tête. Son visage, à contre-lampe, bâché par la visière de sa casquette, était obscur.

— J'avais envie de te voir, dit-il, je suis venu chez toi.

Méhoul hésitait à la voix. Finocle découvrit ses cheveux blancs, fit face à la lampe. Un peu de lumière torcha son visage tanné, aux muscles secs, et Méhoul eut un sursaut. Pourtant, il hésita encore, têtu contre l'évidence, se défendit en bafouillant de pouvoir mettre un nom sur cette face. L'homme n'avait qu'un mot à dire. Il murmura doucement, pour Méhoul seul :

— Serguemoine.

Puis il alla reprendre sa place auprès du poêle. Méhoul traversa la pièce, tourna autour de la table, l'air un peu égaré, et dit à Mânu :

— Emmène la vieille, vous boirez le coup chez Minche. J'ai à causer.

La Méhoule n'était pas disposée à s'effacer. Elle protesta avec véhémence, injuria. Elle voulait rester, savoir. Son homme la poussa vers la porte, son fils dans l'escalier. Finocle regardait la querelle sans insolence. Seul en face de Méhoul, il parla :

— Dans ce temps-là, on n'avait point de femme, point d'enfants... Les enfants, ça vient tout de même. Il faut que ça vienne. Moi, c'est une fille.

Méhoul s'était assis à l'autre bout de la pièce, près de la fenêtre. Les yeux fermés, il écoutait la voix qu'il

avait cru oubliée, sa tête s'effaçait dans ses épaules. Il eut une révolte soudaine, prononça durement :

— Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas besoin de toi ici, tu peux t'en aller.

Finocle hocha la tête, repartit sans élever la voix :

— Ce n'est pas à dire. Oh non, pas à un ami, un vieil ami comme moi, Méhoul. Rappelle-toi. Tu as de la chance que je sois un ami vrai. Tu le sais bien.

Méhoul pliait sur son escabeau. Un instant, Finocle écouta sa respiration oppressée. Il poursuivit :

— J'ai eu des ennuis, Méhoul, tous ces temps, alors j'ai pensé à toi. Je ne veux pas te raconter mes histoires, mais je t'ai dit que j'avais une fille. Elle va sur dix-neuf ans, je tiens à elle. On est vieux, Méhoul, tu sais ce que c'est. Moi, l'année passée, je ne sais plus dans quelles frontières, quelqu'un m'a reconnu. Je sais ce que ça m'a coûté et toi tu t'en doutes. La chance tourne, heureusement ; il y a deux mois, j'ai réussi à lâcher les camarades, à revenir par ici. J'ai eu du mal à te trouver, et maintenant...

Méhoul se leva, d'un grand effort. Il dit en s'asseyant auprès de Finocle :

— Tu sais bien que je ne peux rien pour toi. L'argent, je n'en ai pas. L'argent, il me vient en travaillant, moi.

— Oui, je sais bien que tu travailles, reprit Finocle avec un soupçon d'ironie. Mais n'aie pas peur, je ne te demande pas d'argent ; j'en ai un peu, de quoi vivre honnêtement, comme on dit. Ce que je voudrais, c'est m'organiser une vie tranquille et ce n'est pas commode. On a des ennemis. J'aimerais bien cette rue-là...

— Non, se défendit Méhoul, ça non ! jamais de la vie...

Finocle lui prit la main droite, comme par amitié, l'éleva à la hauteur de son visage.

— Tu as toujours une petite cicatrice sur le pouce, observa-t-il. C'est drôle comme le bonheur peut rendre nerveux. Bien sûr, une femme, un fils... Moi, je n'en ai guère profité de ma fille. C'est une belle fille et douce. On peut dire qu'elle n'a pas eu de chance, par exemple. Pendant que j'étais retenu là-bas, on en a profité pour la mettre en pension. Je sais où elle est. Je ne veux pas qu'elle y reste, cent Dieux non ! Vois-tu, Méhoul, j'ai rêvé pour elle...

Sous la fenêtre, on entendit grogner le chien, et des voix. Méhoul, le visage bouleversé, alla ouvrir la porte. Sa main nerveuse fit cliqueter le ticlet.

— Des maçons qui sortent de chez Minche, dit-il en refermant la porte avec précaution.

Finocle, penché sur le poêle, lui tournait le dos et paraissait somnoler. Méhoul contemplait éperdument la forme confuse, élargie d'ombres lourdes, le crâne aux contours plus nets argentés d'une fine dentelle de cheveux. Son regard adhérait étrangement à cette silhouette abandonnée dans la pesanteur du repos. Sa main frôla le mur, étreignit un gourdin massif. Finocle ne bougeait pas. La tête dans ses mains. Méhoul marcha vers le fourneau, le visage ravagé par la haine. Sans se retourner, Finocle dit d'une voix caressante :

— Lâche-moi donc cette trique. Tu ne vois pas, des fois, que je me mette en colère.

Méhoul fut comme un homme très vieux. Ses jambes grelottaient, son gourdin n'était plus qu'une chose embarrassante qu'il laissa tomber devant le fourneau. Il vint s'effondrer sur une chaise à côté de Finocle et murmura :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je te parlais de ma fille. Je t'ai dit qu'elle s'appelait Noa ? elle s'appelle Noa. J'irai la chercher demain, elle s'installera avec moi dans la chambre du

fond que je meublerai comme il faudra. Je ne crois pas que nous restions plus de six mois. Bien entendu, je paierai largement tout ce qu'il faudra, le logement et la pension.

Méhoul était vaincu. Le visage éploré, il geignit :

— Et la vieille, et le gamin qui est vache comme personne, comment est-ce qu'ils vont accepter ça ?

— C'est ton affaire. Tu n'es tout de même pas ramolli au point de ne plus pouvoir commander sur une femme et un gamin. Arrange-toi.

Méhoul ne se défendait plus, affaissé. Finocle lui posa la main sur l'épaule, d'un mouvement de compassion attentive. Sa voix avait une grande douceur.

— Méhoul, je n'aurais pas voulu te faire cette chose-là. Je suis obligé. Ah oui, nom de Dieu, obligé. La vie est comme ça, Méhoul. Elle a mille pattes, des grandes pattes sournoises qui vous repoignent dans les recoins des coins. Mais quoi ? tu n'as pas à te tourmenter. Je ne te gênerai pas, tu n'auras pas d'ennuis à cause de moi... ou alors j'en crèverai. Mais non, rien à craindre. Il faudra supporter que je sois là. Ce n'est pas grand-chose... Méhoul, il y a de sales nuits, des nuits où l'on ne dort pas, tu sais, tout bouge tout seul et on écoute avec toutes ses oreilles, avec tout son corps, jusqu'au matin qui vous apporte du vrai bruit. Dans ces moments-là, hein, on voudrait presque avoir près de soi un homme qui sache, qui vous en parle, dis, Méhoul, dis...

— Tais-toi, souffla Méhoul.

— Il faut accepter ce qui a été, dit encore Finocle. C'est la meilleure paix. Tu diras à ta femme qu'elle me prépare un lit pour ce soir. Je partirai demain matin en même temps que toi. Il faut que je prenne le train. Je serai là probablement dans cinq ou six jours, avant si je peux. Je serai là avec Noa.

Pendant dix minutes, ils furent assis l'un face à l'autre, silencieux. Une fois, Finocle ouvrit la bouche pour dire quelques mots du mauvais temps. Un geste suppliant de Méhoul suspendit sa phrase. Dehors, il y avait de la pluie, et de grands courants d'air qui faisaient claquer des portes dans le voisinage. Méhoul n'entendait rien, engourdi dans une pesante méditation et, le menton dans les mains, regardait mourir le feu par une petite brèche ouverte dans la porte du fourneau. Lorsque sa femme entra, précédant Mânu, il se redressa péniblement et retrouva un peu de colère.

— Vous voilà tout de même ; à une heure pareille, ça n'est pas malheureux.

— Qu'est-ce que tu gueules, dit Mânu. C'est toi qui nous fous dehors et tu n'es pas content.

La Méhoule était de meilleure humeur, parce qu'elle avait appris chez Minche des choses importantes.

— Les Macaronis font une drôle de tête, dit-elle. Figure-toi que la Jimbre s'est sauvée de la chambre à Cruseo ; depuis deux jours, il paraît. On dit qu'elle n'a pas quitté la rue. Tu penses si le Cruseo est en colère et tous les autres. Déjà que l'année dernière c'était la sœur à la Jimbre qui se sauvait de chez le Marioni pour s'en aller chez les trois vieux de la fontaine...

Finocle, avec des gestes précis, soulevait la marmite pour jeter une pelletée de charbon dans le poêle ; il semblait qu'il fût déjà chez lui. Méhoul en était choqué, comme si un étranger eût fumé dans sa pipe. Il dissimula sa colère dont il lâcha un peu contre sa femme.

— Je me fous de tes Jimbre et de ton Cruseo. Tu ferais mieux de nous servir à dîner au lieu de causer. Tu mettras encore une assiette, il mange avec nous.

— Qui ça qui mange avec nous ? demanda Mânu avec une voix hostile.

— Qui ça ? répéta la Méhoule en soufflant une haleine de vin dans le nez de son homme.

Finocle se désintéressait du débat et attisait les braises avec le gourdin de Méhoul qu'il avait ramassé près du poêle. Devant son fils et sa femme dressés contre lui en méfiance de Finocle, Méhoul retrouvait le goût de l'autorité. Il dit à pleine voix :

— Pas tant de questions. J'ai dit qu'on mette encore une assiette. Finocle mange avec nous et il mangera avec nous tous les jours. Il faudra aussi mettre des draps au lit dans la chambre du fond.

La Méhoule eut un visage redoutable, elle hésitait entre plusieurs injures. Mânu prononça sèchement, en désignant Finocle de l'index :

— Alors, il faudra que je travaille pour nourrir cet homme-là ? Non. Je dis non.

Le père ne répondit pas tout de suite, parce que sa femme en était aux cris. Il se tourna simplement vers Finocle et lui prit le gourdin dont il jouait.

— Tais-toi tout de suite, dit-il à la Méhoule, ou je te recasse la jambe, parole. C'est bon, et maintenant écoutez-moi tous les deux. Cet homme-là habitera ici avec sa fille. Il paiera largement. Mais ça me plairait de le nourrir avec mon travail, lui et sa fille, je les nourrirais. Enfin, il paie, puisque c'est entendu comme ça...

Finocle approuva, d'une grande vigueur. Méhoul lui posa la main sur l'épaule, dans un geste de solidarité nécessaire dont il ressentit l'amertume. Il ajouta :

— A partir d'aujourd'hui, il est d'ici. Et je voudrais voir qu'on ne soit pas convenable avec lui comme avec sa fille. Tu m'entends, toi, morveux.

Il en avait assez dit pour que Mânu se prît à considérer Finocle avec une réserve haineuse. Et, pendant tout le dîner, des injures contenues à grand-

peine ronflèrent dans la gorge de la Méhoule. Le repas fut morne, dépêché. Méhoul et Finocle évitaient de se parler. Parfois leurs regards se croisaient ; alors Méhoul baissait la tête sur son assiette, gêné par leur silence lourd de souvenirs communs. La table débarrassée, la Méhoule alla préparer le lit de Finocle. Mânu prit sa casquette et sortit sans un mot de politesse.

— Ta famille n'a pas l'air bien disposée pour moi, fit observer Finocle à son hôte. Ta vieille, encore, je comprends. Les femmes, il faut bien que ça gueule. J'aurais plus d'inquiétudes du côté du gamin. Il me fait l'effet d'un rancunier têtu, un peu dans ton genre. Tout à l'heure, je le guettais par-dessus la table, et il me semblait que je te retrouvais, toi, Méhoul, tel que tu étais un soir d'hiver, tu te rappelles, quand l'Irlandais...

Méhoul fit autant de bruit qu'il pouvait avec sa chaise et toussa du plus fort.

— Écoute, dit-il, une fois pour toutes. Tu me connais de ce soir et moi j'ai oublié d'où tu viens. Sans ça, il n'y a pas moyen. Pour Mânu, il est comme il est. Sûrement, tu aurais pu choisir un logement plus gai, mais je ne t'ai pas forcé. Tu t'en iras quand tu voudras et au diable. Moi, je voudrais que tu sois crevé.

Méhoul parlait d'une voix sourde, tout en surveillant la porte de la chambre où vaquait sa femme. Parfois, il appuyait sur son compagnon le regard de ses yeux meurtris par la haine. Finocle n'en paraissait pas gêné. Très à l'aise, il répondait paisiblement :

— Pour une fois, je crois que tu es sincère. On sent que ça sort du cœur, je t'assure. Il y en a qui seraient vexés de s'entendre dire une chose comme celle-là ; moi, je trouve ça bien, vois-tu. Mais n'oublie pas que si je venais, comme tu dis, à crever chez toi, ça te porterait malheur. Tu m'entends bien.

Méhoul eut un hochement de tête. Il murmura :

— Je sais que tu es plus malin que moi ; parce qu'il y a des habitudes que j'ai perdues. Tu peux dormir tranquille. Allons-nous-en au lit, je crois que le tien est prêt.

La Méhoule vint annoncer à Finocle qu'il pouvait se coucher et le précéda dans la chambre du fond. C'était une pièce assez grande, aux murs nus, meublée sommairement, qui sentait l'abandon et l'humidité. Une fenêtre sans rideaux, abritée par des persiennes, donnait sur la rue.

— Il fait froid, dit la Méhoule, on va laisser la porte de notre chambre ouverte, ça chauffera tout de même un peu. Si vous entendez du bruit, vous saurez que c'est des rats. Il en vient.

Elle lui souhaita le bonsoir avec une certaine amabilité, parce qu'il faisait désormais partie de ses préoccupations ménagères. Finocle y fut sensible et lui rendit sa politesse avec un sourire de reconnaissance.

Dans son lit, Méhoul n'arrivait pas à s'endormir. Une angoisse morne le tenait éveillé. Immobile à côté de sa femme, il songeait à cet étrange compagnon dont le souffle bruyant lui arrivait, d'un rythme régulier, par la porte ouverte entre les deux chambres. A côté de lui, la lampe à pétrole brûlait en veilleuse pour le retour de Mânu ; de minces coulis d'air, en agitant l'abat-jour de papier, mouvaient des ombres massives dans les profondeurs de la chambre. La rue endormie n'avait pas d'autre bruit que le bruit mou et monotone de la pluie. Les yeux grands ouverts, Méhoul épiait des souvenirs dans le remous des ombres sans fond. Ses membres étaient glacés, un tremblement agitait ses mâchoires dont il entendait l'entrechoc. Sur le drap, il vit une araignée courir, une araignée au ventre lourd traînant derrière ses longues pattes une ombre vacil-

lante. Et il fit une plainte d'agonie. Alors il eut honte de sa faiblesse, s'assit sur son lit, l'oreille tendue vers la chambre voisine, de toutes ses forces raidi contre la peur ignoble qui le glaçait. Sur le drap, il tordit ses mains tremblantes, frictionna rudement son visage blême et donna un coup de pied à la Méhoule pour entendre une voix familière. Elle fit un demi-tour sur elle-même, avec un grognement béat.

— Pousse-toi donc, nom de Dieu, articula Méhoul.

Sa voix était changée, il n'en reconnaissait plus le timbre. Il répéta :

— Pousse-toi donc...

Il n'eut pas la force d'achever, sa voix l'effrayait. Longtemps encore, il écouta la respiration de Finocle, les muscles du visage crispés, le cou tendu. Puis il se leva péniblement, prit la lampe dont il remonta la mèche et marcha, d'un pas hésitant, vers la chambre du fond. Les ombres dangereuses furent écartelées par la lumière vive. Méhoul posa la lampe sur une petite table, au chevet de Finocle qui reposait dans un calme sommeil.

La lumière éclairait d'en haut le visage du dormeur. Méhoul, en chemise, les mains posées sur ses cuisses velues, se pencha sur le lit pour voir l'homme de tout près, si près qu'il en sentit l'haleine chaude sur sa figure. Un long moment, Méhoul resta figé dans son examen. Peu à peu, une ardeur étrange réchauffait son corps glacé, empourprait son visage d'une fièvre brutale. Puis un rire lucide, silencieux, détendit ses lèvres pincées.

Et ses mains montèrent lentement dans la lumière de la lampe, glissèrent sur le drap vers la tête de l'homme endormi. Pour donner plus de liberté à ses gestes, il fit un pas en arrière, avec d'infinies précautions, et son buste se redressa légèrement.

Alors, Méhoul vit ses mains, des mains énormes, noueuses, qui faisaient une ombre noire sur le visage de Finocle. Il en eut une secousse violente, un recul de tout son corps. Ses mains s'étaient éloignées du visage de Finocle. Sur la blancheur du drap, elles laissaient traîner une ombre vague, étirée, pareille à l'ombre de l'araignée au ventre lourd.

Méhoul ne voyait plus rien que ces mains ; son regard les soulevait au-dessus du lit. Au pouce de la main droite, une petite cicatrice, mince comme une virgule, l'hypnotisait.

Arrachées au cône de lumière, les mains montèrent jusqu'au visage de Méhoul, bouchant les yeux épouvantés, torchant la sueur glacée qui coulait du front au long des joues.

Méhoul poussa un gémissement, se traîna vers sa chambre. Il avait oublié la lampe et marchait comme un homme ivre. Debout dans le chambranle de la porte, Mânu regardait son père, un sourire d'ironie plissait ses paupières.

— Comme ça, dit-il, on vient de faire une visite à son vieux copain ?

Méhoul n'entendit rien, ne vit même pas son fils. Il se coucha à tâtons, étreignit sa femme, se blottit entre ses bras, comme un enfant épouvanté se réfugie dans le sein de sa mère, et attendit la délivrance du matin. Mânu alla prendre la lampe restée chez Finocle, gagna la cuisine où était dressé son lit. En passant devant le lit des Méhoul, il dit encore à son père :

— Alors tu ne l'as pas réveillé ? C'est gentil de n'avoir pas voulu qu'il se réveille.

II

Entre cinq et six heures du matin, la rue bruissait de voix mornes et de semelles traînées ; les hommes sortaient des maisons, engourdis de chaleur, pour arriver dans les usines du lointain à l'heure où le jour se lèverait. La paupière lourde encore de sommeil, résignés aux habitudes nécessaires, ils s'en allaient à la peine monotone qui faisait du pain pour tous les jours et un litre de rhum le samedi soir. Le café bouillant avalé sous la lampe leur laissait au corps un regret de vie associée et de polochon tiède. Dans le matin noir, ils marchaient d'un pas déjà fatigué par l'effort à donner, avec l'espoir obscur de quelque messie au signe évident qui apparaîtrait sous le réverbère du bout de la rue pour leur dire : « Retournez dans vos lits, au chaud ; vous n'avez plus besoin de travailler, je vous donnerai du pain et du vin et vos femmes seront belles quand il faudra. »

Mais les messies ne se montraient jamais d'aussi bonne heure et, lorsqu'ils annonçaient un nouveau commencement, penchés sur une sonnette et une carafe d'eau, ils ne savaient pas la rigueur des matins qui arrachent les hommes au creux douillet d'un matelas. Ces messies n'étaient rien que des hommes qui savaient beaucoup de choses.

Parfois, on avait tant de peine à s'en aller qu'il fallait bien qu'on s'arrêtât chez Minche pour boire un verre d'eau-de-vie. L'alcool mettait une étincelle de chaleur dans les tripes, et les manières joviales du patron qui, lui, se recouchait à huit heures jusqu'à onze, animaient un peu les propos des buveurs. Il eût été doux de rester chez Minche toute la matinée à boire des choses réconfortantes, tout seul, en remâchant le remords de sa paresse et l'inquiétude des conséquences. Certains se laissaient tenter.

Ceux qui travaillaient dans la même usine se retrouvaient le matin en quittant leurs logis. A cause des habitudes communes de la journée, des fatigues pareilles et de leur passive solidarité dans un même labeur, ils n'avaient pas le sentiment de se quitter jamais et, sans songer à se donner le bonjour, reprenaient un propos interrompu la veille ou se confiaient à brûle-pourpoint qu'ils avaient mal aux dents. En groupe, ils gagnaient le bout de la rue en tenant des propos sans imprévu, avec des voix sans éclat, qu'ils ménageaient. Parfois, l'un d'eux trébuchait dans une flaque d'eau et jurait à grand bruit. Alors les autres riaient, parce que c'était une occasion de rire bien rare.

Les premiers à partir étaient les Italiens. Maçons ou terrassiers, ils travaillaient dans des fondrières désolées à construire une ville triste, prévue pour des nombres, un vaste hangar de main-d'œuvre. Ils habitaient dans les dernières maisons de la rue, les plus délabrées, à l'une des extrémités qui était couramment dénommée le *Coin des Gueux,* à cause de l'aspect misérable des habitations. Pour désigner l'extrémité opposée, on disait *le bout de la Fontaine,* parce qu'il y avait une borne-fontaine contre le mur de la maison des trois vieux sise à l'angle de la rue. Maçons et terrassiers quittaient la rue à cinq heures du matin par le coin des

gueux, déjeunaient à midi sur leurs chantiers et ne rentraient que le soir. C'étaient les gens les plus heureux de la rue, parce qu'ils avaient laissé leurs femmes dans leur pays et croyaient sincèrement, après une longue absence, qu'elles étaient bonnes et belles entre toutes les femmes de la terre. Lorsqu'ils séduisaient une fille du quartier, ils l'aimaient sans inquiétude, insoucieux de responsabilités, dévots au souvenir des absentes. Ils étaient sobres et ne se saoulaient presque jamais entre le lundi matin et le samedi soir. Le dimanche, ils mettaient des vêtements propres, avec des faux cols et beaucoup d'entre eux qui allaient s'égarer dans les cafés du voisinage sortaient avec l'intention d'entendre la messe dans l'église la plus proche.

Les jours chômés, la rue geignait tendrement des accordéons qui soupiraient la langueur des suds ; et il en était toujours quelqu'un pour étirer une valse lente aux filles qui se pressaient chez Minche le dimanche, en robes de soie artificielle.

Les autres habitants de la rue, les hommes surtout, regardaient avec une méfiance agressive ces étrangers qui engrossaient couramment leurs femmes. Ils affichaient un mépris arrogant des professions de terrassier ou de maçon — des métiers de camps volants — et déploraient l'envahissement de la rue par une racaille qui crevait de faim chez elle, dans un pays où les femmes, trop laides, n'arrivaient pas à nourrir les maquereaux qu'ils étaient tous. Ces propos, qui exagéraient un peu leur pensée, se fondaient sur quelques cas particuliers et sur l'intérêt empressé que les Italiens témoignaient aux jeunes femmes. On voyait avec assez d'indulgence une fille s'en aller avec un homme de la rue ; en général, la fugue annonçait un enfant qu'ils élevaient ensemble ; au lieu qu'un fils de maçon ou de

terrassier avait toutes chances de revenir à ses grands-parents maternels. Le plus grave était qu'une femme quittât son mari pour s'en aller loger dans le coin des gueux. Le drame passionnel se déroulait avec les accessoires ordinaires, gifles, agression à main armée, quand il n'aboutissait point, par un soir de gros vin, à quelque boucherie compliquée dans le cabaret de chez Minche. Ces sortes de tragédies étaient rares, et bien qu'un homme de la rue ne manquât jamais à se réjouir d'un malheur survenu dans le coin des gueux, les relations, dans le courant, n'étaient pas si tendues qu'on évitât de se parler. Au contraire. On reconnaissait à ces étrangers un rôle nécessaire dans le plaisir. Les après-midis du dimanche, quand le vin et la bière coulaient sur la fatigue de la semaine, il n'y avait personne comme les Italiens pour réjouir une saoulerie. Ils riaient de la gorge et de l'accordéon, disaient des voyelles de soleil qui paraient la chair des femmes. Alors, du ventre des bouteilles il montait des chansons, la fumée du tabac faisait un ciel dense sur les buveurs de chez Minche et il semblait à chacun que l'année fût toute pleine de dimanches. Ces jours-là, en voyant leur femme ou leur fille danser avec un étranger, les hommes ne songeaient pas à en prendre ombrage ; ils avaient trop à faire avec la joie qui giclait de partout ; il fallait en prendre, et tant qu'on pouvait, pour oublier les lendemains de labeur, les logis puant la vieille urine et toutes les habitudes qui font la vie et séparent du plaisir. On braillait, on rigolait par pleines tablées en claquant de la viande de copain, on dansait parce que ça saoule aussi. Les hommes s'appelaient à grands cris pour sortir en bande dans la rue et s'aligner contre le mur de chez Minche. On invitait les femmes avec des plaisanteries de gras double. Et chiche que j'y vais. Minche beuglait comme plusieurs pour entretenir une

gaieté qui lui faisait des rentes. A chaque instant, il riait aux larmes à s'entendre dire qu'il était gras comme un lard. Alors quelqu'un commandait une tournée en disant que ce Minche était bon garçon tout de même. On ne s'amusait bien que chez lui.

De cette lâchée de joie, il restait le lundi matin une amertume de bile, à cause du fardeau d'habitudes qu'on avait cru abandonner dans le vin. En quittant la rue, un homme évoquait sans bienveillance sa femme abandonnée au rythme d'une java dans les bras d'un maçon piémontais. Toute la semaine, il en parlait avec des reproches, le plus souvent oubliait dans le vin du dimanche suivant et, le lundi, était un peu plus hargneux. En général, il finissait par aller trouver le galant afin de connaître ses intentions. Pour l'ordinaire, la moindre promesse qu'il lui fît était d'une solide raclée s'il s'obstinait à convoiter un bien réservé par la loi ou simplement par l'usage. Un délit plus ou moins flagrant en précipitait presque sûrement l'exécution.

Levée la première, la Méhoule préparait le café dans la cuisine pendant que Mânu se culottait d'un air maussade à côté du fourneau. Méhoul, en chemise, vint aussi s'habiller près du feu. De larges cernes d'insomnie pochaient ses yeux rougis ; sa moustache était comme une maigre queue de rat plantée de poils hérissés. Avec ses doigts humides de salive, il voulut en aiguiser les pointes, mais le poil raide se mit en dents de scie. Agacé, Méhoul se tourna vers Mânu et grommela :

— Desserre-toi donc, bon Dieu, que tu prends toute la place sur le fourneau. A ton âge, s'habiller les cuisses sur le feu, je te demande un peu...

Mânu, tout en abandonnant la place, observa :

— Tu n'es pas gracieux, ce matin. Pour moi, tu auras mal dormi.

Le père ne voulut pas relever le propos ; un genou par terre, il laçait ses souliers.

— Je t'ai causé poliment, dit Mânu. Tu pourrais me répondre, il me semble.

— Tu ne vas pas me laisser tranquille, non, grogna Méhoul sans lever la tête ; je n'ai déjà pas pu fermer l'œil, il faut encore que tu viennes me casser les oreilles avec tes bêtises.

— Des bêtises, pourquoi des bêtises ?

— Je dis que c'est des bêtises parce que c'est des bêtises. C'est bien tout ce que tu sais faire, des bêtises.

La Méhoule disposait les bols sur la table. Elle vit, au visage obstiné de son fils, qu'il cherchait une querelle et voulut s'entremettre, mais Mânu allait déjà, d'une voix qu'il enflait exprès pour qu'on l'entendît depuis la chambre du fond :

— Ce que je dis et ce que je fais, ce n'est toujours pas plus bête que de se relever la nuit pour aller regarder dormir une espèce de copain. Ah, pour un copain...

Il n'eut pas le temps d'achever. Méhoul s'était dressé brusquement, balançant un soulier dans sa main droite. Un pied chaussé, l'autre nu, il marcha sur Mânu en boitant et la colère le faisait bégayer :

— Va-t'en, ou je te flanque mon soulier par le nez, va-t'en !

Mânu avait fait un pas de retraite. Sa mère cria :

— Méhoul, qu'est-ce que tu fais ?

Alors Méhoul se mit à invectiver contre sa femme et contre son fils, la folie dans les yeux.

— On passe son temps à m'espionner, le gamin et la vieille, ils sont tous contre moi, tous ! Qu'est-ce que vous voulez ? que je m'en aille ? vous voulez que j'y

aille encore, oui c'est ça, que je m'en aille là-bas crever encore une fois. Vous voulez que je crève, deux vaches ! Mais je suis le maître ici, tu entends, sale voyou, et c'est moi qui te mettrai dehors. Va-t'en tout de suite !

Sa main gauche avait agrippé les vêtements de Mânu, tandis que la droite imprimait au soulier suspendu par ses lacets un dangereux balancement de fronde. Mânu atteignit une bouteille sur la table, la brandit au-dessus de la tête de son père. La Méhoule s'était ébranlée pour joindre les deux combattants. Elle trébucha sur un escabeau et, en s'écroulant, eut la vision de Finocle qui traversait la cuisine en trois enjambées, bloquait avec une incroyable précision la bouteille et le soulier au milieu de leurs funestes trajectoires. Méhoul, toute sa colère tombée en fatigue, lâcha sa fronde et se retira dans le coin du fourneau. Avec une violence haineuse, Mânu résistait encore. D'une main, Finocle l'immobilisa sur une chaise, puis il aida la Méhoule à se relever. Emue, elle balbutia un remerciement, lui serra la main. Elle le considérait avec une tendresse soudaine qui lui mouillait les yeux. Finocle protesta :

— Il ne faut pas me remercier. Ce qui allait arriver était de ma faute, voyez-vous.

— Jamais de la vie, dit la Méhoule. Ils se sont chamaillés, parce que c'est deux toqués, mauvais comme des chiens. Le vieux, si vous voulez savoir, a toujours été un ours, il n'a ni conversation ni manières. Et l'autre, c'est le portrait de son père, voilà.

Méhoul quitta le fourneau et s'approcha de la table.

— Tais-toi, dit-il, ça n'a pas de sens, tes histoires. Il a raison, c'est à cause de lui qu'on a failli se battre, parce que Mânu ne veut pas le voir ici.

Mânu eut un ricanement de mépris, il haussa les épaules :

— Je m'en fous bien qu'il habite ici. Du moment que ça ne me coûte pas un sou, il peut bien amener sa fille et encore tout le reste de sa famille. S'il y en a un que ça gêne, ça serait plutôt toi. Quand je pense à la comédie que tu menais cette nuit à côté de son lit...

Méhoul sentit sur lui le regard de Finocle. Il eut un sourire accablé et murmura :

— On ne s'habitue pas tout de suite, qu'est-ce que tu veux...

Mânu, voyant le trouble où était son père, le considérait en ricanant d'une manière qui faisait injure. Le vieux Méhoul, enragé de honte, fit un demi-tour et, l'échine courbée, se chauffa les mains au-dessus du poêle. Finocle, apitoyé, le regardait en hochant la tête ; avisant l'attitude insolente de Mânu, il frappa du plat de la main sur la table et enjoignit :

— Tais-toi, gamin, d'une voix brève qui dressa Mânu en révolte.

— Quoi ? voilà que vous voulez me commander, maintenant.

— Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ton père. Il a le droit d'être traité autrement. Méhoul, réveille-toi donc. Ah, gamin, tu ne sais pas qui il est, ton père. Je l'ai vu tout seul en face de douze types, lui tout seul avec une brique dans chaque main et les autres avaient peur. Je l'ai vu casser les reins à un nègre qui avait la tête de plus que lui. Je l'ai vu sauter dans une barque de quatre sous, en pleine tempête. Je l'ai vu... ah, je l'ai vu... mais non ! Enfin, voilà l'homme qu'il est, ton père, regarde-le bien avant de lui rire au nez, regarde-le...

Tout le monde regarda Méhoul que les paroles de Finocle avaient transformé. La taille cambrée, il

tournait le dos au feu ; son visage flambait d'une joie violente. Il fit quelques pas dans la cuisine, avec un dandinement de fauve, comme s'il eût été gêné par la puissance dont il sentait son être bandé tout d'un coup. Un rire brutal tordit ses lèvres pincées, racla sa gorge sèche. D'une poussée, il écarta Mânu qui était sur son passage, vint se planter devant Finocle.

— Tu te rappelles, dit-il. Tu te rappelles le jour que Brides s'est foutu à plat ventre, qu'il ne voulait plus avancer. J'étais avec lui, moi, bien forcément. Et que j'ai envoyé dinguer le Redel d'un coup de tête. Et la course avec Brides sur mon dos, toute la meute derrière moi. Et tu te rappelles le coup que j'ai surpris l'Espagnol en train de raconter nos affaires à Belluc. Ça n'a pas été long. Tu étais là, toi, mon vieux Ser...

— Tais-toi donc, bon Dieu, coupa Finocle.

Exalté par ses souvenirs, Méhoul claironnait et sa femme le considérait avec une curiosité effrayée.

— Ah, la paire de gaillards qu'on était, tous les deux. Mais rappelle-toi donc la première fois qu'on s'est rencontré et dis-moi si on aurait jamais dû se séparer, dis.

— Bien sûr, approuva Finocle gagné à la fièvre de Méhoul. Bien sûr, quand on était ensemble, tout allait comme on voulait que ça aille. Il n'y avait personne pour s'entendre comme nous deux...

Cependant la Méhoule versait le café dans les bols.

— Il faut tout de même boire votre café. Voilà qu'il est l'heure d'aller travailler.

Finocle s'arrêta court et Méhoul, décontenancé, réintégra la réalité actuelle. De la rue, montait un bruit de voix assourdies et de boue pataugée.

— C'est vrai, dit Méhoul, qu'il faut s'en aller travailler. Il y a de quoi rire, quand je pense... non, tiens, ne me reparle plus jamais de tout ça. Il y a trop

longtemps. Maintenant je ne suis plus qu'un vieux. On ne sais pas comment ça vous arrive d'être vieux, on s'en aperçoit des jours comme aujourd'hui.

— Tu n'es pas plus vieux que moi, observa Finocle.

— Pas plus vieux que toi ? tu veux rire. Les habitudes de l'usine, ça vous noue un homme comme des rhumatismes. La dernière fois qu'on s'est vu, tu ne croyais guère me retrouver dans les brouillards d'ici, déguisé en ouvrier. Et moi, j'étais loin de m'en douter aussi. Tout ça pour une femme que j'ai rencontrée, la vieille que tu vois là. C'est bête, une vieille toupie comme ça, quand tu la regardes bien, penser qu'elle m'a amené ici...

La Méhoule était encore sous le coup d'une émotion trop violente pour s'insurger contre la liberté d'un tel jugement. Méhoul, en buvant une gorgée de café, l'enveloppa d'un regard à moitié attendri et ajouta :

— C'est vrai que dans ce temps-là, elle avait une autre allure que maintenant. Je peux même dire qu'elle était bien faite. Elle n'avait pas ces bajoues molles que tu lui vois aujourd'hui, ni ces yeux à la coque avec des boudins de graisse par en dessous. C'est comme le corps, j'aurais voulu que tu la voies. Des cuisses, mon ami, et tout...

Mânu, le nez dans son bol de café, considérait la silhouette de sa mère qu'il essayait d'adapter aux suggestions rétrospectives de Méhoul. Le rapprochement lui inspira une gaieté qu'il ne put dissimuler. Mânu éclata de rire dans son café. Il y eut un borborygme au creux du bol ; du liquide gicla sur la table. Tant d'irrévérence choqua Méhoul.

— Attends voir, dit-il, je vais t'apprendre à être poli et à respecter ta mère. Si ce n'est pas triste, des garnements qui pensent toutes les cochonneries sur leurs parents. On se demande comment on a pu mettre

au monde des êtres pareils. C'est bien tout le portrait de sa mère, oui.

La Méhoule, qui avait opiné au début de la diatribe, fit front contre son homme.

— Laisse-nous donc tranquilles, tu es plus bête que lui, encore. D'abord, il a raison, qu'est-ce que tu as à lui parler de mes cuisses, comme si c'était des choses à dire...

Méhoul, d'un geste irrité, repoussa son bol de café à moitié vide et dit sur le ton de la stupeur indignée :

— Et pourquoi que je ne causerais pas de tes cuisses, si ça me plaît ? Mais non, je ne suis seulement plus le maître ici, c'est bien ça. Et qui c'est qui en causera de tes cuisses, si je n'ai plus le droit d'en ouvrir la bouche. Ce n'est déjà pas du butin si rare et je trouve que j'ai eu bien de la bonne volonté. Ça serait à refaire...

— Ah oui, riposta la Méhoule en prenant Finocle à témoin, ça serait à refaire que je te laisserais bien courir. Tiens, bois ton café et fous-moi le camp, je t'ai assez vu ce matin. C'est pourtant la vérité que quand ils sont là tous les deux, je ne peux pas faire mon ouvrage. Donne-moi des sous, avant de partir.

— Des sous, pour quoi faire, des sous ? Tu dois être payée ce matin.

— Si je te demande des sous, c'est que j'en ai besoin, peut-être. Ce n'est pas avec les quarante francs de mes seize heures de ménage que je vais payer ce qu'on doit à la mère Bluec et encore vous engraisser aux deux repas d'aujourd'hui. Regardez-moi ça, il est plus avare que n'importe lequel des trois vieux de la fontaine, mais il n'est jamais en retard pour gueuler que le manger ne lui convient pas. Ah, on les reconnaît bien ; les plus difficiles, c'est toujours ceux qui ont crevé de faim dans leur jeune temps.

Alors Méhoul fut en colère. Est-ce qu'elle savait comment il s'était nourri avant de la connaître ? Bien mieux qu'elle, sûrement. Ce n'était pas en mangeant de vieux croûtons de pain qu'il avait gagné les biceps qui assuraient encore leur nourriture d'aujourd'hui. D'ailleurs Finocle en savait quelque chose. Aussi bien que Méhoul, il pouvait parler de ce repas qui leur avait été servi, un soir de Mardi gras, par des hommes en queue de morue et cravate blanche, un repas où il y avait du foie gras, des fleurs, du champagne, et des femmes décolletées à plein par-devant et par-derrière jusqu'au cul. Est-ce qu'elle avait assisté, elle, à de pareils repas ? est-ce qu'elle avait seulement porté une robe décolletée jusqu'au cul, une seule fois dans sa vie ?

— Alors, de quoi que tu te mêles de causer ? Celui qui n'a pas vu ça ne connaît pas la vie.

L'évocation d'un luxe aussi brillant troublait la Méhoule qui se défendait mal d'une certaine admiration pour son mari. En vain voulut-elle en dissimuler par quelques paroles désobligeantes, grommelées sans conviction. Méhoul sentit son avantage ; sans laisser à sa femme le temps de se ressaisir, il sortit vingt francs de son porte-monnaie, les posa sur la table.

— Tâche donc de nous trouver un morceau de boudin, dit-il. J'ai envie de boudin aujourd'hui. Et puis, allons-nous-en, il est déjà six heures moins le quart.

Mânu sortit derrière son père et Finocle. Dans la rue froide de pluie, les trois hommes se trouvèrent en d'épaisses ténèbres. Les deux réverbères clignotant aux deux extrémités de la rue n'éclairaient pas jusqu'à cet endroit. On distinguait à peine quelques ombres hargneuses qui pataugeaient en jurant sur le sol mouvant de la chaussée.

— Tu vois la vie que c'est, dit Méhoul à Finocle.

S'en aller dans la nuit pendant qu'il vous lansquine sur les os et qu'on a les pieds dans la merde, tout ça pour se mettre quatre sous de mangeaille dans le col et dormir après. Ah, cette idée que tu as eue de venir par ici. C'est vrai que toi, tu pourras rester au chaud le matin, dans les draps. Bien sûr, tu vas être heureux, toi, surtout si tu t'entends bien avec la Méhoule. Elle n'est pas mauvaise femme, la vieille. Si je te disais que je l'aime bien, dans le fond.

Méhoul entraînait Finocle vers le milieu de la chaussée, où il soupçonnait que la boue était moins épaisse. Il s'aperçut que Mânu les avait quittés et crut entendre décroître son pas dans la direction opposée à celle qu'ils prenaient.

— Il aura encore foutu le camp chez Minche, murmura-t-il. Ce garçon-là, il a le vice dans la peau. Chez Minche... un drôle de coco encore, le Minche. Dis donc, je te ferai passer pour mon cousin, et si tu pouvais trouver à t'occuper, on n'aurait pas l'air... enfin, ça serait mieux.

Chez Minche, une dizaine d'hommes buvaient au zinc, coude à coude. Le patron, en chandail et le cigare aux lèvres, essayait de mettre un peu d'animation dans le groupe morne, mais les autres le laissaient parler tout seul, acquiesçant par signes, hostiles à cet homme gras, plein de sous, qui restait dans cette salle bien chauffée, tandis qu'ils allaient tendre l'échine à la pluie pour galoper vers l'usine où les attendait le même travail qu'ils avaient accompli la veille, qu'ils accompliraient demain, et après-demain, jusqu'à ce qu'ils tombent dans les brancards, le poil blanc et les jambes molles de vieillesse, pour s'en aller finir à l'hôpital ou sous un porche d'église, la main tendue aux calotins. Charogne de vie qu'on passe dans la fatigue, dans

l'inquiétude des mauvais hasards et même dans le remords des pauvres plaisirs de la gueule pris sur le marbre gras d'un bistro galeux, quand on a fini de suer sa journée. A côté de ça, on peut dire qu'il y a des métiers agréables, oui. Agiter des bouteilles, des carafes, fourrer des sous dans un tiroir, engueuler une servante qui ne vous refuse rien du tout, se chauffer les fesses en tirant sur un cigare et voir venir l'existence avec un compte en banque, c'est là un bonheur certain, mais un bonheur que Minche ne mérite pas plus que n'importe qui, à bien réfléchir. Le monde est mal foutu comme tout. Minche devrait comprendre cela ; mais non, il est là derrière ses bouteilles alignées, gras, frais, pas honteux, comme si ce n'était point un miracle obstiné qui empêche ces hommes de lui casser la tête et de lui saccager ses bouteilles avant de s'en aller dans la rue noire de nuit, de froid, de boue molle et de pluie claquante.

Minche a un sourire pour tous ces hommes et comme ils ne lui rendent pas ses sourires, il se sourit à lui-même. Il les connaît bien, tous. Il sait que dimanche, quand le café sera plein de leur saoulerie, lui, Minche, sera beau comme un dieu de joie et de vin épais. Il sait que la semaine prochaine, tels clients, qui prennent leur vin à crédit chaque jour, lui enverront leurs filles pour qu'il puisse se payer sur leur jeunesse. Et lui, il se paiera comme ça, si ça lui plaît. Il est le roi de la rue, Minche. Il est gras, riche, si considérable que l'envie ne monte même pas jusqu'à lui. Enfin, Minche a de la religion. Il ne va pas à la messe, parce que cela ferait causer, mais il croit qu'il y a un Dieu ; depuis la dernière grève des usines Té. Avant, déjà, il s'en doutait. La certitude lui est venue certain après-midi, alors que des grévistes causaient chez lui autour d'une bouteille de bière qu'ils buvaient à cinq ou six. Il était

derrière son zinc, assis à côté de la servante dont il jouait à caresser les genoux en regardant discuter les buveurs et il a été illuminé tout d'un coup. Les gueules mal lavées, tirées par l'angoisse, de ces hommes qui venaient chez lui entamer leurs dernières ressources, la silhouette dentelée des bouteilles alignées sur le jour déclinant, la tiédeur de cette chair ancillaire sous sa main grasse lui sont apparues dans un ordre glorieux à force d'être commode. Son visage dissimulé aux grévistes par les flacons d'ivresse s'est épanoui dans un sourire d'adoration et, comme il ne savait pas le latin, Minche s'est contenté de murmurer à la bonne en égarant sa main dans les jupes : « Tout de même, hein, si on est peinards », qui est à dire comme « Deus nobis hæc otia fecit... »

Alors, maintenant qu'il est entré dans la connaissance de Dieu qui n'a ni fin ni cesse, Minche verse le gros rouge, les vermouths et les eaux-de-vie de bois avec un franc sourire et une oreille attentive ; car il songe à buander son âme pour la vêtir des blandices qui lui gagneront une bonne place dans l'éternité. Et chaque jour, il va faire son rapport aux inspecteurs de police qui jouent la manille à heure fixe dans un café du voisinage. Minche pense qu'en appuyant ainsi les hommes de la rue sur la voie du remords, il fait le jeu du Ciel avec modestie ; et le sien en même temps, mon Dieu, car ces Messieurs sont bien convenables et lui évitent bien des ennuis. Les soirs où le vin porte la passion, quand le sang des couteaux a coulé sur le parquet du café, Minche met un peu de sciure dessus, et puis s'en va au bureau de police où on l'accueille avec beaucoup d'égards. Il paraît qu'autrefois des anarchistes dangereux habitaient la rue, mais depuis que Minche croit en Dieu, il n'y a plus d'anarchistes, et tout le monde trime dans la discipline, dans la

discipline féconde. La rue a bien de la chance que Minche soit là.

Mânu vint s'asseoir à une table près du fourneau et s'accouda dans l'attitude de la méditation. Ceux qui buvaient au comptoir le regardaient avec envie. Un homme qui prenait le temps de s'asseoir, le menton dans les mains, n'était, d'évidence, pas pressé et n'allait pas au travail de la matinée. Minche leur dit :

— C'est Mânu, le gamin à Méhoul. Et il demanda : qu'est-ce que je te donne, petit ?

— Donne-moi déjà un verre de blanc, dit Mânu. A propos, tu n'as pas vu Cruseo ?

D'un coup d'œil, Minche s'assura qu'il n'avait pas d'Italiens à son zinc.

— Cruseo, à cette heure-ci ? il y a longtemps que les Macaronis sont partis sur leurs chantiers. Si c'est pour lui faire une commission, tu n'as pas seulement la ressource de la donner à sa femme, puisqu'elle l'a plaqué avant-hier.

Minche cligna de l'œil vers l'un de ses clients pour l'inciter à un commentaire dont il n'osait prendre la responsabilité. L'homme, qui avait eu à souffrir de l'ardeur sentimentale de ces étrangers, n'avait pas besoin qu'on l'exhortât.

— C'est bien fait pour le Cruseo, dit-il, seulement je voudrais que sa garce de Jimbre s'en aille crever au milieu de la rue. Les Italiens qui mangent des pommes de terre toute l'année pour envoyer nos sous à leurs femmes, c'est de la sale denrée, mais les femmes d'ici qui s'en vont avec eux, c'est plus sale que la gangrène de rat d'égout. La plus belle, je n'en voudrais pas comme marchepied, moi Johannieu. Ah, le jour que ma femme est partie avec Bassanti, ils ont bien fait de quitter la rue ; je crois que je les aurais saignés tous les

deux. On dit ça, et puis, quand elle est revenue, je l'ai pourtant reprise...

Johannieu saliva sur le plancher, posa poliment son pied sur le crachat et conclut en haussant les épaules :

— Les femmes, c'est pas qu'on ne pourrait pas s'en passer, mais il fait meilleur d'en avoir une quand même. Des fois, je dis à la mienne, quand je lui ai claqué le beignet un peu trop fort : « Ça n'est pas n'importe laquelle que je morniflerais comme ça. » Mais elle ne comprend pas. C'est ce qui me met un peu en colère. Quand elle me dit que son Bassanti ne lui a jamais donné une claque, moi je lui réponds : « Il ne t'a jamais donné une claque, mais il t'a envoyé dinguer au bout de six mois. »

Le vieux Schobre qui buvait à côté de lui hocha la tête. Il prononça lentement :

— La femme, ce n'est pas intelligent, c'est pour ça qu'on lui pardonne.

Pendant qu'ils parlaient de leurs femmes, en oubliant jusqu'à l'heure tardive, Minche servait à Mânu son verre de vin blanc et s'asseyait en face de lui. Quelque chose dans les allures de ce jeune homme renfermé et têtu le séduisait, certaine disposition de caractère qu'il pressentait de bon emploi à ses desseins personnels. Mais le jeune Méhoul ne se livrait pas facilement, à Minche dont il connaissait la rouerie moins qu'à tout autre.

— Alors, ça fait comme ça que tu ne travailles pas, ce matin ?

— Puisque je te dis que j'attends Cruseo, répondit Mânu. Il est à l'assurance pour huit jours. Un doigt écrasé.

— Ça fait que tu l'attends. Ils sont encore bien commodes dans ton usine. Ils ne disent rien que tu manques une matinée ?

— Je m'arrange.

Minche, après avoir réfléchi, frappa sur l'épaule de Mânu, d'une tape cordiale.

— Ce n'est pourtant pas une existence de partir tous les jours de si bonne heure pour aller s'esquinter le tempérament. Un garçon comme toi, j'aimerais te voir occupé autrement.

Mânu ne répondit pas, continuant à regarder dans le vague comme s'il n'avait pas entendu. Johannieu et ses compagnons, s'avisant qu'ils étaient en retard, posaient de l'argent sur le comptoir. Minche alla rendre la monnaie et, tandis qu'ils partaient, Cruseo entra dans le café. Il donna un bonjour joyeux pour tout le monde et tous lui répondirent, même Johannieu. On accordait à Cruseo le bénéfice d'une indulgence particulière parce qu'il habitait la rue depuis très longtemps et qu'il arbitrait les conflits entre ses compatriotes et les autres hommes de la rue avec une autorité souvent efficace. On lui pardonnait même assez facilement d'être bel homme et brillant danseur, quoi qu'il en eût coûté à plus d'un. En sortant du café, Johannieu fit observer à ses compagnons :

— Ce Cruseo, dans le fond, il ne serait pas désagréable ; mais c'est cette manière de causer qu'ils ont tous, comme s'ils ne pouvaient pas parler comme tout le monde, au lieu de bredouiller qu'on croirait toujours qu'ils récitent la messe.

Cruseo s'assit en face de Mânu avec quelque précaution pour ne pas heurter la main qu'il avait en écharpe. Mânu, désignant le pansement, s'informa de la gravité de la blessure. Cruseo rit, et avec une voix chantante qui emplissait les ou et les é, répondit :

— Ce n'est rien, tu sais. Je voudrais avoir ça une fois tous les mois. Ce qui est bête, c'est que la Jimbre m'ait justement quitté au moment où j'avais besoin

d'elle pour m'aider à m'habiller. Tu bois du vin blanc, moi aussi.

Minche vint servir et rentra dans son comptoir où il chercha à se faire oublier, le dos arrondi derrière ses bouteilles. Mânu parlait avec une voix de confidence, mais pas si bas que Minche n'en saisît à peu près le sens. Pour Cruseo, il ne se croyait obligé à aucune réserve et ne tenait pas compte des clins d'yeux de Mânu l'incitant à la discrétion. Après un préambule embarrassé, Mânu lui demanda s'il soupçonnait la retraite de sa belle amie.

— Comment veux-tu que je le sache, repartit Cruseo. Si je savais où elle est, je l'aurais déjà ramenée chez moi par l'oreille. Ce n'est pas que je tienne à elle, tu sais, mais je suis en colère, va. Je lui ai acheté du linge pour cinquante francs, je la nourrissais, elle était comme une marquise et puis elle s'en va sans rien dire. Ce n'est pas poli, je trouve. Tout de même, elle était gentille, grasse un peu, et moi j'aime que les choses elles soient rondes dans les mains. Ah, je voudrais la retrouver, si, elle est une jolie petite...

Le regard de ses yeux humides de tendresse se perdit dans les yeux attentifs de Mânu. Il ajouta :

— Mignonne, si. Je lui donnerai la bonne raclée.

— Alors, dit Mânu, tu ne vois pas du tout où elle peut être. Je te demande ça parce que j'en causais hier soir avec un copain qui sait où on peut la trouver à n'importe quelle heure.

Cruseo, penché sur la table, interrogeait avidement.

— Ah ça, répondit Mânu, moi je ne sais pas. Le copain n'a rien voulu me dire, parce qu'il sait trop bien que je te l'aurais répété tout de suite. Il m'a dit qu'il te le ferait savoir, si tu voulais lui rendre un service.

Cruseo n'était pas dupe de la supercherie. Il dit en haussant les épaules :

— Il n'y a pas de copain là-dedans. C'est toi qui sais où elle est. Dis-moi ce que tu veux, je verrai si on peut s'accorder.

Mânu, bien qu'il fût très sûr qu'aucun doute ne subsistait dans l'esprit de Cruseo, ne démordit pas de sa première affirmation. Minche l'en admirait depuis son zinc.

— C'est bon, dit Cruseo agacé, dis-moi ce qu'il veut ce copain.

— Je ne peux pas te dire au juste, mais je crois qu'il a des raisons avec quelqu'un de par ici, il voudrait que tu te mettes de son côté.

Montrant sa main blessée, Cruseo objecta qu'il n'était pas en mesure de le faire.

— Oh, ce n'est pas pressé, pourvu que tu lui casses la figure dans une quinzaine de jours, je crois que ça ira.

Cruseo hésitait, mécontent de hasarder sa réputation d'arbitre dans une affaire où il n'était pas intéressé ; par honnêteté, aussi. Mânu dit négligemment :

— Il paraît que ça n'est pas loin d'ici.

— Cause. Je m'occuperai de l'homme. Cause donc.

Mânu posa son verre et dit en roulant une cigarette :

— Puisque je te dis que je ne le saurai pas avant ce soir. Tu n'as qu'à être ici ce soir, à huit heures.

Cruseo jura entre ses dents, atteignit dans sa poche une pièce de monnaie qu'il posa sur la table et grommela en se levant :

— Je me fous de tes histoires, tu peux les garder pour toi. Ce n'était pas la peine de me mettre en retard pour mon pansement.

Lorsqu'il fut sorti, Minche quitta son comptoir et vint prendre sa place auprès de Mânu.

— Il viendra ce soir, dit-il, ou demain matin, tu peux être sûr.

Mânu eut un geste évasif, comme s'il n'eût pas été intéressé au rendez-vous. Minche reprit :

— Tu as joliment manœuvré. Tu as tenu bon pour le copain ; ça n'a l'air de rien, mais j'aime ça. Sois tranquille, ce n'est pas moi qui irai lui dire que la Jimbre est dans la maison des trois vieux, je veux t'en laisser le bénéfice. Mais oui, je le savais. Minche, il sait tout, et mieux que toi, petit.

Mânu considérait le gros homme avec méfiance, hésitant à interroger. Minche éclata de rire, et, sérieux tout à coup, murmura :

— Je veux faire quelque chose pour toi, petit. Viens me trouver dimanche matin à dix heures au café des Trois Boules. Il y aura deux amis sérieux pour faire la manille et tu ne regretteras pas d'être venu. C'est dit ?

Mânu fit signe que oui.

III

Le dimanche matin, un taxi automobile entra dans la rue par le bout de la fontaine. Cruseo, adossé à la maison qui faisait face à celle des trois vieux, l'aperçut le premier.

Au terme d'un long débat, et sa conviction faite que les plus violentes injures n'entameraient pas le calme de Mânu, Cruseo s'était résigné à lui acheter son secret. Il s'engageait à fracasser une mâchoire encore anonyme, sous la foi d'un serment garanti par une lourde montre en argent qu'il abandonnait à Mânu jusqu'à exécution du contrat. Le lendemain à midi, armant l'un de ses compagnons d'un dur manche de pioche, il était allé réclamer la fille aux trois vieux tremblants de frayeur et de bonne volonté.

Le retour de la Jimbre au domicile de Cruseo s'était accompli avec une certaine solennité. Toute la rue, hilare, en avait apprécié l'ordonnance. Ses cottes troussées haut, la pécheresse marchait d'un pas vif, poussée à grands coups de pied par son amant qui lui donnait du manche de pioche en criant qu'elle était une chienne, une fille souillée de vermine et que tous les démons d'enfer avaient inspiré un porc pour qu'il eût commerce avec sa garce de mère.

Soupçonnant que la Jimbre pouvait bien être frois-

sée d'allégations aussi graves, Cruseo prit l'habitude, lorsqu'il s'absenta, de l'enfermer à double tour. Ses absences étaient d'une heure ou deux chaque matin, nécessitées par les soins qu'il fallait à sa main blessée. Au retour de la clinique, il ne manquait pas à faire une station d'un quart d'heure devant la maison des trois vieux qu'il injuriait avec discernement. Toutes portes closes et volets tirés, les trois vieux se gardaient de riposter, épouvantés et friands à la fois de ces apostrophes de haine dont l'obscénité infiniment ingénieuse cinglait leurs ardeurs séniles.

Le taxi passa devant Cruseo comme il terminait sa harangue en formant le vœu que le sexe du diable éclatât dans les intestins de ces trois boucs moribonds. La voiture allait doucement, à cause de la boue épaisse qui l'empêchait. Cruseo, qui regagnait sa chambre, l'eut bientôt dépassée. Il marchait très vite, encore échauffé par son éloquence, et, songeant à des traits heureux qui lui avaient échappé dans l'instant d'avant, il était assez absorbé pour que cet équipage automobile n'éveillât point sa curiosité. Il était en face de chez Minche lorsque le taxi s'arrêta sous les fenêtres de Méhoul. Cruseo jeta un regard par-dessus son épaule, vit descendre un inconnu, et se hâta vers le coin des gueux. En arrivant chez lui, il eut l'étonnement de voir la porte entrebâillée et le sens de cette porte ouverte lui parut assez évident pour qu'il ne cherchât point sa prisonnière sous le lit où elle était justement. Après avoir constaté que la serrure avait été dévissée de l'intérieur, Cruseo jura d'importance, ameuta tous les Italiens de la rue et dit qu'il fallait que cette fille se fût enfuie sous le manteau du diable pour avoir quitté la maison sans que nul ne l'eût aperçue. Il ne douta point de la retrouver dans la maison des trois vieux, et,

entraînant derrière lui tous ses compagnons, partit d'un galop furieux pour le bout de la fontaine.

Sous le lit, la Jimbre écouta décroître les hurlements de la bande. Jugeant le moment propice, elle quitta sa cachette et gagna tranquillement la rue. A quatre cents mètres de là, Cruseo et ses hommes menaient grand tapage à la porte des trois vieux qui s'étaient heureusement barricadés. Les Italiens étaient trop occupés de leur colère pour que l'un d'eux prêtât la moindre attention à une silhouette de femme sortant de la rue par le coin des gueux. La Jimbre n'avait d'ailleurs que quelques pas à franchir pour être abritée des regards. A l'angle de la rue, elle croisa Minche et Mânu qui revenaient de faire la manille avec les inspecteurs de police. Crânement, elle s'arrêta, leur tendit la main, et dit à Minche pour son plaisir :

— Si tu vois Cruseo avant midi, dis-lui donc que je ne rentrerai pas déjeuner. Je ne voudrais pas qu'il soit inquiet.

Minche promit de bonne grâce et s'éloigna en compagnie de Mânu. Comme ils s'interrogeaient sur la cause du tumulte qui emplissait l'autre bout de la rue, ils croisèrent la femme de Johannieu. Elle expliqua :

— C'est Cruseo avec les autres Italiens. Ils disent comme cela qu'ils veulent donner les tripes des trois vieux à manger aux chiens. Je ne sais pas pourquoi ; c'est peut-être bien une façon de dire, mais ils ont l'air bien remontés. A mon idée, ça sera encore pour une histoire de femmes. Ces vieux, aussi, ils sont plus dégoûtants que des gamins...

A mesure qu'ils approchaient, les deux hommes comprenaient mieux la gravité des événements. Déjà, l'on pouvait distinguer qu'il se préparait là-bas un carnage important ; des hommes cognaient dans la

porte à coups de pioche. Minche se pencha vers Mânu et dit :

— Cours donc jusqu'au café des Trois Boules, tu leur expliqueras ce qui se passe. C'est toujours intéressant pour eux, et puis pour toi aussi.

Tandis que Mânu s'éloignait au pas de course, Minche se dirigea vers le bout de la fontaine. Un peu à l'écart du groupe fiévreux, à cause de sa main en écharpe, Cruseo, l'œil noir et les joues en feu, dirigeait les opérations du siège. Il clamait en italien que l'impudeur de ces trois vieillards offensait la chasteté de la Vierge à qui il dédiait déjà leur virilité honteuse, en faisant le simulacre d'affûter la lame de son couteau. Comme la porte était trop étroite pour que tout le monde y pût travailler à la fois, ceux qui n'étaient pas occupés de démolir reprenaient en chœur les malédictions de Cruseo, en ajoutant de leur veine. Les curieux affluaient de toutes parts, et la foule grossissait à chaque instant. Minche s'était approché de Cruseo avec prudence et l'interrogeait sur la cause du tumulte. Emporté par l'ardeur du moment, Cruseo jeta dans sa langue maternelle des explications auxquelles l'autre ne comprit rien ; puis, un peu hors d'haleine, il prit le temps d'essuyer son visage en sueur. Craignant de l'avoir irrité, et voulant se faire pardonner son indiscrétion, Minche en profita pour lui glisser sur le ton de la camaraderie attentive :

— Je viens de rencontrer ta femme, elle m'a dit de te dire que tu ne l'attendes pas pour déjeuner, que tu ne sois pas inquiet.

Cruseo connut l'émotion du voyageur auquel un chef de gare placide apprend qu'il s'est trompé de train. De son bras valide, il secoua le gros Minche et cria :

— Qu'est-ce que tu me dis !

— Je te dis que j'ai rencontré ta femme, elle m'a dit...

— Mais, puisque moi, je te dis qu'elle est là chez les vieux !

— Ça va, mettons que je sois un...

Il fallut bien accepter la vérité. Cruseo avertit ses compagnons et, sur le conseil de Minche, leur donna l'ordre de se disperser rapidement. Lui-même quitta le bout de la fontaine, non sans avoir informé les trois vieux qu'il les couperait un jour ou l'autre. Car il s'était habitué à l'idée de leur supplice et l'abandonnait à regret.

Les deux Méhoul, Finocle et sa fille Noa étaient réunis dans la cuisine. Assise à côté de la table, Noa examinait avec effroi la misère du logis et s'efforçait de sourire à ses hôtes. C'était une mince fille de dix-huit ans, belle, aux cheveux noirs crépelés, de teint mât. Le regard de ses yeux glauques, bridés, pareils aux yeux de Finocle, ajoutait à son visage une jeunesse étrange, un charme enfantin. Au milieu de la cuisine délabrée, sous les regards curieux des Méhoul, il semblait de cette jeune fille aux yeux étonnés, immobile dans sa robe de soie écarlate, qu'elle fût une princesse barbare, au destin suspendu.

Finocle, appuyé au mur, tenant encore une valise à la main, la considérait avec un visage soucieux, de crainte et de dévotion. La Méhoule, mains jointes sur son tablier et la tête penchée à demi sur l'épaule, s'extasiait dans une muette adoration, déjà avide de tous les dévouements. Voyant les regards inquiets de la jeune fille qui scrutait le désordre de la cuisine, elle eut honte de la saleté qui souillait son logis ; pour la première fois, l'odeur de la misère offensa ses narines. D'une voix embarrassée, elle voulut s'en excuser :

— Ma pauvre demoiselle, ça n'est pas bien beau, chez nous. Bien sûr que c'est de ma faute, mais j'ai du mal aussi, allez, avec un homme et un fils qui sont feignants que c'est un malheur.

Noa, devinant aux inflexions attendries de cette voix la bonne volonté de la Méhoule, protestait avec un sourire d'amitié. Le vieux, irrité par les insinuations de sa femme, se défendit d'un ton rogue.

— Où donc que tu as vu que j'étais feignant ? Tu voudrais peut-être que ça soit encore moi qui te fasse ton ménage. Elles sont toutes de la même graine, bonnes pour dépenser les sous qu'on a le mal de leur gagner, ces garces de femmes...

Finocle, blessé dans sa fierté paternelle par une formule de réprobation aussi générale, jeta sur Méhoul un regard presque féroce qui arrêta net ses développements. La Méhoule n'était pas moins scandalisée, elle le fit bien entendre à son homme et lui dit sans détour qu'il était une vieille bête, malpropre comme point.

— Cet homme-là, confia-t-elle à Noa d'une voix claironnante, ce n'est personne, mal embouché et tout. On ne peut pas seulement lui en vouloir ; qu'est-ce que vous voulez, ça n'a pas plus d'éducation que mes fesses.

Noa écoutait tête baissée, n'osant l'interrompre, tandis que Méhoul rongeait son frein dans le coin du fourneau et la regardait avec rancune. Heureusement, la Méhoule coupa court à la confusion de la jeune fille en s'avisant qu'elle pouvait bien avoir faim. Finocle la rassura, ils pouvaient attendre l'heure du déjeuner, mais peut-être Noa prendrait-elle une boisson chaude. La Méhoule trouva l'idée heureuse, elle fouilla dans un placard et, brandissant une bouteille, cria à son homme :

— Cours vite chercher un litre de rhum.

Elle tenait la bouteille à bout de bras, par le goulot. Brusquement, il ne lui resta que le goulot dans la main ; Méhoul venait de fracasser la bouteille d'un coup de trique. Il s'en excusa auprès de Finocle et lui demanda de comprendre les choses ; il n'était tout de même pas habitué à s'entendre parler ainsi. Devant le gourdin encore menaçant, un sentiment grave des réalités pénétra la Méhoule. Elle plaisanta le vieux sur sa vivacité et proposa un saladier de vin chaud. Il y avait justement tout ce qu'il fallait à la maison.

— Pendant qu'il va chauffer, vous pourrez aller vous débarrasser dans votre chambre.

Lorsqu'il fut assuré que le père et la fille étaient dans la chambre du fond, Méhoul haussa les épaules et dit à sa femme :

— Je te demande un peu, une robe en soie, des bracelets en or...

Mais la Méhoule n'était pas disposée à le suivre. Elle riposta avec une mauvaise foi ironique :

— Qui c'est qui t'empêche d'acheter des bracelets en or à Mânu.

Alors le vieux eut un rire de mépris qui donna un sens précis à ses paroles :

— Tu ne penses pas, des fois, que c'est son père qui lui a acheté toutes ces affaires-là.

La chambre du fond, à la suite des transformations imposées par Finocle, avait acquis un confort relatif. Avant d'aller chercher sa fille, Finocle avait fait expédier chez Méhoul quelques meubles dont il avait soigneusement ménagé l'ordonnance. La chambre était maintenant divisée par un paravent en deux parties inégales dont la plus grande, qui avait la jouissance de la fenêtre, était destinée à Noa. Entre le lit de la jeune fille et le paravent, il y avait un poêle de faïence blanche. Une grande armoire à glace placée à côté de la

fenêtre, une table carrée, des chaises, un fauteuil et une table de toilette complétaient l'ameublement. Ayant posé ses valises, Finocle jeta sur l'ensemble un coup d'œil satisfait. Avec un visage grave, Noa procédait au même examen. Silencieuse, la physionomie toujours impassible, elle alla jusqu'à la fenêtre et parut s'absorber à contempler la rue. Finocle, immobile au milieu de la pièce, attendait dans l'anxiété quelque appréciation de sa fille. En sa présence, il se sentait engourdi d'une extraordinaire timidité, il était dans une admiration tendre, infiniment respectueuse, de sa beauté, de sa voix, de ses moindres mouvements, comme un prêtre attentif à un miracle perpétuel. Dans sa vie de hasards peu avouables, en marge des légalités, elle était le seul bien qu'il eût sans conteste et qu'il pût défendre devant les hommes en se plaçant sur leur terrain — au moins en esprit. Surtout, il découvrait sa fille au moment où l'âge usait son industrie et ses curiosités d'aventurier. Jusqu'alors, sa vie avait été trop agitée pour qu'il lui accordât beaucoup d'attention et tous ses soins n'allaient qu'à lui assurer l'existence matérielle. Après sa dernière aventure qui l'avait tenu éloigné deux ans, il l'avait retrouvée avec une espèce d'étonnement attendri et pendant les trois jours qui avaient précédé leur retraite chez Méhoul, son cœur s'abandonnait au miracle de cette belle fille qu'il avait faite au bord d'un océan, il y avait dix-neuf ans.

Délaissant la fenêtre, Noa fit quelques pas dans la chambre. Ils furent l'un face à l'autre et Finocle vit des larmes briller dans les longs yeux clairs. Bouleversé, il tendit les mains dans un geste de protection humble. Elle détourna la tête, ses sanglots crevèrent, elle se jeta sur le lit, les mains collées au visage. D'une voix enfantine, que les sanglots rendaient plus pitoyable, elle répétait avec un désespoir obstiné :

— Papa, je veux retourner au bordel... je veux retourner... je ne peux pas rester ici...

Finocle, livide, s'était laissé tomber sur une chaise. Dans toute sa sacrée garce de vie, il n'avait jamais rien entendu de pareil. Les bras pendants, la bouche entrouverte, il écoutait la révolte plaintive où revenait sans cesse le même mot. A la fin, Finocle eut si mal qu'il poussa un gémissement. Alors, il parut s'éveiller, une flamme lucide éclaira ses yeux bridés. Il dit avec une voix de maître :

— Tais-toi tout de suite ou je te donne une correction.

D'un coup, les plaintes et les sanglots eurent cessé. Noa pleurait en silence, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Allons, relève-toi, commanda Finocle et regarde-moi. Bon. Je ne veux plus t'entendre parler de cette chose-là, je ne veux plus, tu m'entends. Mettons que tu aies été malade pendant six mois et qu'il n'en soit plus question, jamais, jamais. Quand je t'ai trouvée là-bas, je ne t'ai point fait de reproches, parce que ce n'était pas de ta faute. Mais ne m'en reparle pas. Il ne faut plus y penser du tout. C'est fini. Si nous sommes ici tous les deux, c'est à cause de toi. Seul, j'aurais pu gagner un pays où j'aurais été à l'abri, au moins essayer. Mais je n'ai pas voulu te voir là-bas une semaine de plus et j'ai choisi ce coin-là pour me faire oublier jusqu'à ce que nous puissions aller ailleurs ; pour le moment, ce n'est pas possible. Je sais bien que la maison n'est pas gaie et je n'ai pas l'intention d'y rester non plus. A l'automne, peut-être à l'été, nous filerons. Patiente. Tu penses bien que tu n'es pas destinée à mener la vie d'ici, te marier à un ouvrier qui sente la sueur et le vin rouge ; une vie de saleté et d'habitudes. J'aimerais presque autant te laisser où tu étais. Ce que je veux, c'est que tu sois heureuse et

honnête. L'honnêteté, je l'ai vue dans tous les pays, je sais la faire. L'année prochaine, tu auras une auto, tu auras les maris que tu choisiras et celui qui ne te rendra pas heureuse aura affaire à moi. L'argent ne te manquera pas, je serai toujours là derrière toi. Tu vois bien qu'il ne faut pas pleurer.

Noa essuyait ses dernières larmes, à demi consolée. Elle eut encore un sanglot nerveux et murmura :

— Madame m'avait promis qu'après le départ de la grande Régina, c'est moi qui aurais la chambre bleue.

Le visage de Finocle s'assombrit. En jalousie de Madame, ses yeux brillèrent d'un éclat haineux sous les paupières clignées. Sa voix farouche martela :

— Elle t'a promis la chambre bleue ? Eh bien moi, je te dis que l'année prochaine, tu auras des chambres de toutes les couleurs, des tapis avec des poils longs comme le bras, des jets d'eau, des perroquets, et des meubles chers, ah ! Bon Dieu, mais chers. Je te donnerai ce qui te plaira, et tu n'auras qu'à t'amuser. Tiens, les plafonds seront dorés si tu veux.

Un étonnement joyeux arrondit la bouche de Noa.

— Dorés, dit-elle doucement, dorés...

Finocle contemplait avec orgueil le sourire de sa fille et souriait aussi. Elle mit un peu de poudre pour effacer les traces de ses larmes. Comme le chagrin lui avait un peu congestionné la tête, elle se plaignit de la chaleur. Finocle alla ouvrir la fenêtre et ils entendirent un grand bruit d'imprécations. Penchés par la croisée, ils purent assister au déploiement des Italiens qui assiégeaient, à quelque distance, la maison des trois vieux. Craintive, Noa se serrait contre son père en risquant de temps à autre un regard timide par-dessus son épaule. Au plus fort du tumulte, les assiégeants se disloquèrent tout d'un coup et, par petits groupes, gagnèrent l'autre bout de la rue. Cruseo, après la

dernière menace à la maison silencieuse, finit par emboîter le pas aux derniers. Il marchait seul, en hochant la tête, et l'on pouvait, à sa mimique, deviner qu'il était dans une grande colère. Par hasard, il leva la tête en passant sous la fenêtre de Finocle, vit la jeune fille à côté de son père et, pendant plusieurs secondes, resta nez en l'air à la dévisager. Finocle en eut quelque impatience et lorsqu'un instant après, il vit le jeune homme revenir sur ses pas en regardant Noa, il ne put se tenir de l'interpeller sévèrement. Cruseo tira galamment son feutre vert et répondit en souriant :

— Je vous donne le bonjour, monsieur, et je donne mon respect à la mademoiselle votre fille qui est belle comme le matin du soleil sur la montagne en fleurs...

Finocle tira Noa en arrière et, sans écouter la suite, ferma la fenêtre avec un grognement furieux.

— C'est joli, dit Noa, comme il a causé. Le matin du soleil...

— C'est un imbécile, repartit Finocle en fronçant les sourcils d'un air soucieux.

IV

Il était midi moins le quart et toute la rue savait déjà qu'il venait d'arriver chez Méhoul une belle fille en soie rouge, aux cheveux de fine laine, à la poitrine dure, une fille plus belle que toutes celles qu'on avait pu voir au café-concert. Dans son exaltation, Cruseo l'annonçait à tout le monde ; il en avait fait un couplet qu'il allait beuglant du bout de la fontaine au coin des gueux. Devant la maison des trois vieux, il avait même renoncé à tous ses droits sur la Jimbre et fait remise aux trois paillards de la peine de diminution dont ils étaient menacés.

Le coin des Italiens était dans une joie somptueuse. Toutes les barbes étaient fraîchement rasées. Les accordéons faisaient une musique d'amour, les hommes ténorisaient sur la pointe des pieds, parlaient avec des mots tendres, dansaient de plaisir. Cruseo annonçait, par gracieuse manière de dire, que la Madone était descendue dans la rue. Et il y avait des nouveaux venus de la péninsule pour le croire à la lettre, parce qu'à l'étranger, il arrive les choses les plus imprévues.

Tout au long de la rue, il y avait une grande curiosité. Les hommes se faisaient la barbe aux fenêtres en louchant sur la maison de Méhoul, les femmes salaient la soupe d'une main nerveuse. Dans leur

grenier, les trois vieux s'écrasaient à une lucarne pour essayer de voir quelque chose.

Les gamins grouillaient dans la boue de la rue, braillaient le refrain de Cruseo et les chiens aboyaient avec langueur en humant des parfums de pot-au-feu. Vers midi, les nuages s'élevèrent ; tout d'un coup, le soleil coula dans la rue qui gémit de plaisir.

Chez Minche, à l'apéritif, c'était plein. Tous les dimanches il y avait du monde, car le jour du Seigneur était aussi celui de Minche, mais jamais comme ce dimanche-là. On ne buvait pas non plus comme d'habitude, pour le plaisir de se chauffer la tête avec de l'alcool. Les propos étaient sans passion, rincés de rires légers ; on choisissait un apéritif pour sa couleur ; l'atmosphère était si tendre, les cœurs étaient si faciles, qu'on aurait prêté cent sous à n'importe qui.

A la table de Johannieu, on proposait des énigmes.

— Pourquoi qu'un autobus de vingt places, une supposition qu'il soit plein, ressemble à un champ de bataille ?

Les buveurs, l'œil doux et la langue entre les dents, cherchaient dans un silence appliqué. Mais ces choses-là, si on ne les sait pas déjà, il n'y a pas moyen de les trouver.

— Allez, dis-le ; dis-le...

— Y a personne qui veut trouver ? C'est pas malin. Y a personne ?

La réponse donnée, il y avait à rire pour cinq minutes, parce que tous ne comprenaient pas en même temps et qu'il faisait bon rire, aussi. Minche, en bras de chemise, les manches pincées à la saignée du bras par un élastique, se penchait avec bonté sur toutes les tables où il était question de boire une autre tournée. Il avait la sérénité qu'il fallait. Son ventre cordial, ses yeux en bouchon de carafe, ses joues rose fesse lui

composaient la physionomie confortable sans arrogance, si seyante à la popularité.

Lui aussi était curieux de cette jeune fille débarquée chez Méhoul, que la rue disait belle. Il interrogeait Mânu sur sa cousine, par le détour d'une plaisanterie pleine de sens :

— J'en connais un qui ne veut pas s'embêter à la maison...

Et il clignait ses yeux de bœuf. Mânu, flatté par ces allusions transparentes, alléché aussi, feignait de ne pas comprendre, ou bien il répondait aux clins d'yeux par d'autres clins d'yeux. Il était assez embarrassé de satisfaire à la curiosité générale, car il ne connaissait pas encore Noa, ayant décidé qu'il ne rentrerait pas chez lui avant l'heure du déjeuner pour bien marquer son indifférence aux hôtes de son père.

Cinq minutes avant midi, son impatience exaspérée, il se leva pour partir. Au même instant, les Italiens, accordéon en tête, venaient en bande boire l'apéritif ; le café fut bondé tout d'un coup. Entré des premiers, Cruseo chantait, en s'accompagnant d'une mandoline imaginaire :

Le plus beau lis de la Madone
Que la nuit dort dans ses cheveux...

A la fin du couplet, il se trouva en face de Mânu qui fendait la cohue pour gagner la porte. Cruseo s'interrompit brusquement, toute sa joie éteinte. De sa main valide, serrant l'épaule de Mânu, il demanda :

— Où vas-tu, dis-moi où tu vas.

— Où je vais ? Ça te regarde où je vais ? Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ; est-ce que c'est de ma faute, si tu as encore laissé partir ta femme...

— Je n'ai pas de femme, dit Cruseo. Qu'est-ce que

ça me fait qu'elle s'est sauvée. Elle est bonne pour aller avec toi, je te la donne. Dis, tu rentres chez toi ? ah, rentre chez toi, mais fais attention que je te vois comme si j'étais là-bas. Va-t'en.

Mânu s'éloigna en méditant le sens obscur de cette algarade. Cruseo le suivit du regard jusqu'à ce qu'il fût sorti, puis alla s'accouder au zinc, tête baissée. Minche lui donna une tape amicale sur l'épaule et vit qu'il pleurait.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-il.

Cruseo leva son visage baigné de larmes et se mit à chanter, d'une voix basse et douce :

Le plus beau lis de la Madone — Que la nuit dort dans ses cheveux — Robe rouge, robe rouge — Le plus beau lis de la Madone — Est venu pour le coin des gueux.
Et le cœur m'a pleuré dans m'accordéon.
Mon plus beau lis a les mains blanches — Pour qu'elle ait la vie en dimanches — Jour et noir je serai d'équipe — Mon plus beau lis...

— Il est saoul, dit Minche, c'est dégoûtant.

Minche était sincèrement indigné. Il ne comprenait pas qu'on se saoulât ailleurs que chez lui.

— Tu nous casses la tête avec ton plus beau lis. On n'a pas idée d'être saoul avant le déjeuner. Qu'est-ce qu'il faut te servir ?

— Je veux la journée de douze heures, dit Cruseo en essuyant ses yeux sur sa manche. Fille, donne le vin à boire.

— Du blanc ?

— Non, je ne veux pas boire le blanc. Tout le blanc sera pour le lis. Donne du vin rouge.

Ecœuré, Minche quitta le comptoir et murmura en haussant les épaules :

— Boire du grossier à cette heure-là, un dimanche !

Dans la salle, on avait fait un accueil cordial aux Italiens qui apportaient la joie dans l'accordéon. La mélancolie amoureuse de Cruseo pleurant sur le zinc n'avait pas été remarquée.

Pourtant lorsqu'il eut fini la chanson que Minche et la servante avaient seuls entendue, la gaieté tomba tout d'un coup. Dehors le jour s'assombrit ; et, caché par un nuage lourd, le soleil mourut au cœur de tous ceux de la rue qui buvaient en joie.

Dans la lumière consternée, la fumée du tabac fut comme un ciel de plomb sur les têtes ; les rires ne ricochaient plus, l'atmosphère sensible où les cœurs échangeaient sans effort fut épaissie par un deuil cotonneux. A la table de Johannieu, on parlait maintenant d'une augmentation de cinq sous de l'heure disputée aux usines Té. Chacun avait soif, buvait vite, verres sur verres. Minche n'arrêtait pas de verser et le zinc se garnissait de buveurs.

Son verre de vin rouge à la main, Cruseo regardait vaguement, par-dessus le comptoir, le baquet d'eau sale où la servante rinçait des gobelets. Lentement, il se retourna face à la salle et dit à haute voix :

— Vous croyez ?

Il y eut plusieurs secondes de silence, puis un long murmure des buveurs, indistinct, composé de monosyllabes : oui, non, ah. Minche essayait de comprendre, les yeux écarquillés. Rien de semblable ne s'était encore produit chez lui. Les hommes qu'il interrogea ne purent lui répondre, ils n'avaient rien entendu, rien vu. Au zinc, Cruseo hochait la tête, comme s'il eût apprécié le sens d'une réponse.

Tout le monde était attablé lorsque Mânu entra dans la cuisine. La Méhoule, midi sonnant, n'avait pas voulu qu'on jeunât davantage à attendre un vaurien qui

n'avait même pas eu la politesse de faire une apparition dans la matinée pour présenter ses compliments à Noa.

Depuis la porte, Mânu chercha sa place à la table et vint s'asseoir sans dire un mot, affectant d'ignorer absolument la présence de Finocle et de sa fille. Déjà il se disposait à prendre de la soupe, mais la Méhoule lui ôta son assiette qu'elle glissa sous la sienne.

— Attends, dit-elle, je te vas montrer les façons bourgeoises. Je prétends, moi, que tu dises bonjour aux personnes, d'abord. Après, tu pourras manger.

Il allait répondre avec raideur, son regard rencontra celui de Noa. Le charme indécis de ces yeux bridés, d'une eau claire où passait le reflet d'une mélancolie enfantine, la grâce exotique de ce visage mat encadré par les noirs cheveux crépus, étonnèrent sa fureur. D'une voix mal assurée, déférente, il demanda :

— Est-ce que vous voulez que je vous coupe du pain ?

— Je vous remercie, dit-elle en souriant, j'en ai encore.

Honteux d'avoir capitulé, Mânu se servit de soupe. La Méhoule, amenée à conciliation, le regardait avec un air d'indulgence, tandis qu'elle expliquait à Noa :

— Ça n'est pas qu'il aurait une mauvaise nature, voyez-vous. Le fond n'est pas mauvais, mais ce qu'il a, c'est l'orgueil du père. Tenez, quand il était petit, il me faisait toutes mes commissions et je peux dire qu'il n'oubliait jamais rien, pour vous dire qu'il a tout de même un bon naturel, au lieu que le vieux, quoi, c'est l'homme qui n'a point de façons du tout...

Comme si les propos de la Méhoule n'étaient point à son adresse, Noa baissait le nez sur son assiette et réprimait une envie de rire. Devinant son embarras, Finocle essaya d'une diversion, mais en vain ; la Méhoule abondait avec obstination. A la fin, son

homme en eut assez. Il se leva de sa chaise, et, penché sur la table, jeta :

— Vas-tu fermer ta gueule, tout de même !

Ces paroles raisonnables arrêtèrent le flux de la Méhoule. Elle commenta simplement :

— Vous voyez cette manière qu'il a de me causer, si c'est délicat.

Cependant, Méhoul confiait à Finocle qu'il avait habitué sa femme à plus de modestie ; il était fâché qu'on pût le soupçonner d'être un mari pusillanime.

— Je ne voudrais pas que tu croies que c'est tout le temps comme ça. Il s'en faut. Je t'assure que quand on est tout seuls, elle a bien moins de gueule. Elle sait trop bien ce qui l'attend pour se risquer à raconter toutes ses imbécillités. Figure-toi qu'une fois, je l'avais si bien corrigée que je lui avais cassé la jambe d'un coup de trique...

Méhoul réfléchit et, penché sur Finocle, confia :

— Dans le fond, je ne l'avais pas fait exprès. Bien entendu, je ne lui ai pas dit. Tiens, écoute-la encore qui recommence. Elle profite de ce qu'il y a du monde ; elle croit que c'est ça qui va me retenir, mais ce serait malheureux que je me gêne devant toi, dis...

Il avait prononcé assez haut ces dernières paroles pour que sa femme l'entendît. Finocle eut un signe de tête évasif qui pouvait à la rigueur passer pour une approbation, mais qui témoignait simplement d'une réserve prudente. Détournant la conversation il s'informa auprès de Méhoul s'il avait vu le menuisier dont ils avaient parlé. Méhoul, en effet, lui avait représenté la nécessité de ne pas éveiller la curiosité du voisinage par une existence oisive et Finocle avait résolu qu'il s'occuperait dans un atelier de menuiserie.

— Si tu veux lui parler aujourd'hui, tu pourrais

peut-être le voir. Le dimanche, c'est bien rare qu'il ne soit pas chez Minche, vers les deux heures après-midi.

Tandis qu'ils débattaient l'opportunité d'une rencontre, la Méhoule se dépensait en attentions auprès de Noa, donnait des conseils, lui poussait des quartiers de viande dans son assiette, déplorant qu'elle fût pâle et, à son gré, un peu maigre. A la fin du repas, Noa s'offrit à servir elle-même le café et fit le tour de la table. La Méhoule ne se lassait pas d'admirer son élégance, la perfection de ses gestes et en appelait à l'opinion des autres convives. Comme Noa emplissait le verre de Mânu, la Méhoule prit la liberté de lui tâter les bras, les hanches, et à chacune de ses découvertes s'exclamait sur l'agrément des formes. Doucement, sa main appuya sur le ventre, monta le long du buste jusqu'à la rondeur des seins.

— C'est qu'elle est bien faite, vous savez. Mais, quand même, il y aurait un peu plus de graisse, la santé irait bien mieux. Tu ne crois pas, Mânu ?

La jeune fille, que ses six mois d'internat avaient accoutumée dans ces pratiques, ne s'offusquait pas de cette familiarité. Au toucher de ces doigts de matrone, elle était chatouillée d'un rire nerveux qui faisait trembler la cafetière dans sa main ; et Mânu, un peu congestionné, regardait le sourire de cette bouche rouge dont il sentait l'haleine presque sur sa bouche. Comme la cafetière paraissait vaciller au poignet frêle de Noa, il eut un mouvement gauche et précipité pour rétablir l'équilibre, sa main rencontra la gorge dont le dessin paraissait à peine sous l'étoffe de la robe ; il en sentit l'élasticité, son regard s'y arrêta malgré lui ; puis, rougissant, il voulut dire un mot d'excuse qui ne sortit pas de son gosier. Déjà, la jeune fille s'était éloignée et Mânu retrouvait un peu de calme. Levant la tête, il vit les yeux durs de Finocle qui le regardaient fixement,

avec une expression de colère. Rien de cette scène rapide ne lui avait échappé. Méhoul, surpris par le silence brusque de Finocle qui avait interrompu un propos au milieu d'une phrase, cherchait la direction de son regard et considérait son fils d'un air interrogateur.

Mânu, mesurant à son propre émoi quelle pouvait être la colère de Finocle, feignit pendant une fraction de minute d'être absorbé à sucrer son café. Lorsqu'il releva la tête, le regard de Finocle ne l'avait point lâché et chacun le dévisageait, intrigué par la cause de cette muette persécution. Humilié, il soutint le regard et, la mâchoire agressive, interrogea :

— Eh bien, quoi, qu'est-ce que vous me voulez ?

Immobile, Finocle répondit d'une voix blanche, étrangement calme, qui fit tressaillir Méhoul et cingla Mânu :

— Attention à toi, gamin, je te corrigerai.

— Quoi, qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Méhoul.

— Rien, une bêtise, ça ne vaut pas la peine d'en parler.

— Une bêtise ? avec la voix que tu as prise. Ah, cette voix que tu avais, bon Dieu...

Mânu ravalait des injures. L'avertissement lui avait fait peur, il n'osait pas tenir tête à Finocle. Il but son café d'un trait et dit à la cantonade :

— J'aime autant m'en aller, puisque je ne suis plus chez moi.

En décrochant sa casquette, pendue près de la porte, il regarda longuement Noa, avec une espèce d'admiration haineuse.

Méhoul, que le pot-au-feu à la sauce tomate et le café chaud avaient incliné à un optimisme indulgent, cherchait une formule rassurante qui situât l'incident

désagréable dans l'ordre d'une fatalité aisément appréciable, consolante.

— Un temps comme voilà aujourd'hui, dit-il, il n'y a rien de tel pour vous mettre de mauvais poil.

Finocle, apaisé par le départ de Mânu, consentit à l'explication. Il approuva :

— C'est vrai, on se sent énervé et c'est encore moi le moins raisonnable, je devrais avoir plus de patience qu'un gamin comme ton fils. Vois-tu, Méhoul, c'est le signe qu'on se fait vieux. On a des nerfs comme une fille. C'est pourtant vrai qu'il faut s'arrêter un jour...

— Ecoute donc, dit Méhoul, on n'est pas malheureux, à bien regarder.

Il était dans une béatitude molle, il jouissait de la chaleur de la cuisine, de ses savates, du déjeuner qu'il avait au ventre. Il semblait content de la vie. Finocle murmura :

— Je ne peux pas me figurer que c'est toi qui es là, toi, Méhoul.

— Pourquoi que tu ne peux pas te figurer que c'est moi ?

— Tu as l'air, je ne peux pas te dire... Enfin, tout de même, je me rappelle t'avoir vu un pied sur la Colombie, un pied sur le Pérou, tu tenais ton cheval par la bride et tu pissais sur l'Equateur.

Finocle considéra sa fille qui aidait la Méhoule dans de menues besognes ménagères. Il ajouta, mélancolique :

— Dans ce temps-là, on pissait où on voulait.

Avec la main, Méhoul fit le geste de chasser une obsession importune.

— Je t'ai déjà dit de ne plus me parler de ça. Moi je voudrais être né dans la rue où je suis et ne l'avoir jamais quittée. Ah ! être tranquille, ne pas se demander ce qui arrivera demain ou ce soir, ou dans cinq

minutes ; ne pas regarder les gens avec l'idée qu'on les a peut-être déjà vus ou bien qu'ils vous ont vu, eux. Penser qu'on n'a rien qu'à attendre le moment de claquer, comme les autres, bon Dieu, comme les autres. C'est ça, vois-tu, ne pas se sentir tout seul contre le reste des gens, avoir sa place de rien du tout, mais sa place à soi...

— Bien sûr, murmura Finocle, bien sûr, je ne te dis pas...

Méhoul passa sa main sur son front, d'un geste pesant. L'optimisme qui réjouissait son visage tout à l'heure semblait l'avoir quitté. Une ride profonde creusait son front, entre les sourcils. Il se pencha sur Finocle et confia d'une voix sourde :

— Quand je pense que tu es là, dans cette maison, je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur pour tout ça. Finocle, tu me fais peur. Tout ce qui peut arriver, est-ce qu'on sait jamais, hein ?

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes, il n'arrivera rien. Si tu commences à te monter la tête...

Méhoul eut un soupir d'inquiétude. Puis il proposa :

— Allons, viens, on va aller prendre un marc chez Minche, tu verras ton menuisier. Tu viens, la vieille ?

— Je finis de laver ma vaisselle et je vais vous rejoindre avec la petite.

Finocle, qui avait suivi Méhoul vers la porte, dit avant de sortir :

— J'aime autant que la petite ne vienne pas, pour l'agrément qu'elle peut trouver là-bas... tu resteras ici et tu mettras un peu d'ordre dans nos affaires. Les valises ne sont même pas ouvertes.

Dans la chambre du fond, Noa commençait à déballer son bagage. Sur le lit, elle avait étalé avec un grand soin les souvenirs puérils de sa réclusion,

photographies enrubannées, cartes postales coloriées, dessins d'une inspiration sentimentale ou vaguement licencieuse découpés aux pages d'un journal érotique, verroteries décorées d'un paysage urbain avec des arbres d'un vert terrible, toute une imagerie de bazar et de bureau de tabac qui avait orné sa vie de prisonnière.

Dans cette chambre aux murs austères où entrait un jour froid, les images qui avaient été la représentation dérisoire du monde extérieur aux persiennes closes, étalées maintenant sur le lit, n'étaient plus qu'un bric-à-brac falot, étranger à l'atmosphère rude de la rue désolée qu'on apercevait par la fenêtre. Il semblait à Noa qu'elle vît tous ces objets familiers dans une lumière d'exil et son cœur en avait une grande détresse. Sur les murs blanchis à la chaux, elle étudiait la meilleure disposition de ses cartes postales et vainement s'efforçait-elle à retrouver cette harmonie où son cœur s'était habitué dans l'ambiance des aigres mystères, des parfums doucement écœurants de savonnette et de vin mousseux.

Délaissant les images éparpillées sur le lit, elle entreprit de ranger son linge dans l'armoire à glace que Finocle avait fait installer à côté de la fenêtre. Appliquée à son travail, elle entendit le bruit d'une porte qu'on ouvraît à la cuisine, puis le pas d'un homme qui traversait rapidement la chambre des Méhoul. Une pile de linge sur les bras, elle suspendit sa besogne pour faire accueil à son père. Mânu entra.

Dans son visage congestionné que l'émotion faisait légèrement grimacer, les yeux avaient un éclat sauvage. D'une main tremblante, il repoussa la porte derrière lui et marcha vers Noa.

Elle l'avait vu entrer sans manifester aucun étonnement ; son visage restait impassible. L'attitude de Mânu expliquait suffisamment sa visite, mais l'expres-

sion brutale de sa physionomie ne parut pas effrayer Noa. Pourtant, elle recula vers la fenêtre. Mânu la suivait, il eut un geste pour lui saisir le bras, puis, comme s'il jugeait le combat inutile, mit ses mains dans ses poches et commanda :

— Allez !

Elle le fixait, immobile, d'un regard très calme.

— Allez ! dit-il d'une voix plus dure.

Sans parler, elle abandonna sa pile de linge sur une chaise, débarrassa posément le lit des images qui l'encombraient et ôta la courtepointe. Mânu s'irritait de ces gestes mesurés, de cette lenteur qui paraissait calculée, il voulut la saisir avec violence et resta figé. La porte de la cuisine venait de se fermer bruyamment.

Livide, il regarda tout autour de lui, d'un air égaré. Noa s'était assise sur le lit et suivait ses mouvements d'un regard à peine ironique. Mânu, perdant la tête, tournait sur lui-même sans rien voir. Noa lui toucha le bras et dit avec une voix tranquille, nuancée d'une imperceptible raillerie :

— Il y a la fenêtre...

L'étage n'était pas très haut, il put sauter. On entendait des pas dans la chambre des Méhoul. Noa prit la casquette de Mânu qu'il avait oubliée sur le lit, la jeta dans la rue et referma la fenêtre. Sa pile de linge sur les bras, elle se tourna vers la porte et dit à son père :

— Ah, je ne t'attendais pas encore maintenant.

V

Finocle, depuis qu'il était menuisier, quittait la maison de bonne heure et, de toute la journée, ne voyait sa fille qu'aux heures des repas. Le soir, ils gagnaient leur chambre aussitôt après avoir dîné, même les samedis et dimanches. Il avait voulu cette règle de vie pour couper court aux invitations de la Méhoule qui eût été heureuse de produire la jeune fille dans le café de chez Minche.

Finocle, qui avait passé sa vie à rouler dans toutes sortes de bastringues, de tavernes louches ou maisons spéciales de l'ancien et du nouveau continent, regardait le café de chez Minche comme un antre diabolique, et si quelque nécessité l'y entraînait, il en avait une gêne inconnue, aussi mal à l'aise qu'un capitaine d'habillement obsédé dans un lieu de perdition par la pensée de ses cinq ou six filles à marier.

Les journées de travail qu'il passait hors la présence de Noa lui paraissaient interminables et son travail même, où il était appliqué et adroit, ne pouvait le distraire de ses inquiétudes paternelles. A midi, le soir, il lui semblait en regagnant son logis que mille événements se fussent produits pendant son absence ; et, lorsqu'il en interrogeait, il était toujours surpris de n'apprendre rien. Parfois, enveloppant le calme visage

de Noa dans un regard de tendresse timide, il se demandait comment il avait pu vivre, pendant des années, aussi loin d'elle, presque indifférent à son sort. Dans ces instants-là, un remords qui allait au dégoût de lui-même, creusait un pli profond entre ses sourcils, pinçait sa bouche et lui faisait un masque de colère triste.

Le père et la fille se parlaient peu. Il avait toujours le sentiment douloureux d'être un père indigne, non point à cause de sa vie de forban qui lui paraissait au contraire respectable, mais à cause de cet abandon où il l'avait laissée autrefois. Et puis, sa fille était belle. Cette grâce féminine, cette sérénité particulière à Noa déconcertaient la rudesse de ses habitudes. Souvent, au moment qu'il allait lui parler, une honte brûlante arrêtait les mots dans sa gorge, lui montait aux joues et au front. Leurs conversations ne se rapportaient guère qu'à la vie domestique.

Finocle, à son atelier de menuiserie, rêvait d'une tendre éloquence, avec des mots doux et simples aux voyelles mouillées, où il eût abandonné la passion grave qui gonflait son cœur ; dans la rue, il lui arrivait de ralentir le pas pour mieux écouter les paroles d'amour que des mères bégayaient à leurs nourrissons en onomatopées passionnées, et il sentait dans sa chair le regret de toutes les joies dont il s'était frustré pour courir à d'autres joies qui ne résonnaient plus dans son cœur. Le soir, en rentrant auprès de sa fille, après les longues heures d'absence pendant lesquelles il avait imaginé un échafaudage sensible à son amour paternel, il n'avait de paroles que pour interroger si le cordonnier avait réparé ses chaussures, ou pour formuler un conseil, d'une voix sèche qui sentait l'impératif.

Noa n'était pas plus communicative, elle n'allait point au-devant des questions, répondait sobrement.

Son humeur toujours égale, sa voix mesurée, sa physionomie calme et presque impassible, en faisaient un être énigmatique même aux yeux de son père. Il n'eût su dire si elle était heureuse ou malheureuse, et vivait dans l'angoisse de cette question qu'à tout instant il se posait. Pendant les repas, ou dans leur chambre, lorsqu'il la regardait éperdument pour deviner quelque chose de ce cœur secret, Noa lui opposait un tranquille sourire qui décourageait tout examen. Parfois, il surveillait à la dérobée l'expression de sa physionomie, tandis qu'elle se croyait seule. Mais soit qu'elle jouât avec ses images, soit qu'elle fût absorbée en quelque souvenir, sa joie et sa tristesse paraissaient à peine, comme d'une enfant sage dont la vie a été habituée dans un pensionnat de vieilles filles à chaussons de feutre et faces-à-main.

A l'inquiétude où était Finocle de cette humeur renfermée, s'en ajoutait une autre, d'ordre différent, mais plus aiguë quoiqu'elle eût moins de présence. Le dimanche, lorsqu'il sortait avec sa fille pour une promenade, Finocle ne laissait pas de remarquer les hommages discrets, mais fort éloquents dont elle était l'objet de la part des hommes, particulièrement dans la rue où ils demeuraient.

Au logis même, la présence attentive de Mânu lui était une gêne insupportable. Pourtant, depuis le premier repas que Noa avait pris chez les Méhoul, Mânu n'avait rien laissé paraître dans ses paroles ou dans son attitude qui pût lui attirer le moindre reproche de Finocle. Il affectait une réserve correcte sans aucune courtoisie, et jamais, à table, n'adressait la parole à la jeune fille ou à son père qu'il n'eût été interrogé. Son regard même ne trahissait rien de certaines intentions qui n'étaient guère douteuses pour Finocle. Cette méfiance paternelle, fondée sur une

antipathie instinctive, s'alarmait du nouveau genre de vie qu'avait adopté Mânu : il ne travaillait plus qu'irrégulièrement et partageait ses nombreux loisirs entre des conciliabules avec Minche et d'autres occupations qu'il taisait soigneusement. Finocle redoutait ces heures de flânerie pendant lesquelles Mânu pouvait surprendre Noa dans la solitude du logis d'où la Méhoule s'absentait fréquemment pour aller faire des ménages dans une rue voisine. Il avait fait, à ce propos, des recommandations fort précises à sa fille ; mais, il le savait, ces conseils n'avaient d'autre prix que celui qu'elle voulait bien leur donner, et Finocle, sur quelques raisons précises, doutait si elle en faisait grand cas.

Depuis le jour où il avait failli être surpris dans la chambre du fond, Mânu se conduisait avec la plus grande prudence. Il prétendait triompher en toute sûreté de l'intimité de la jeune fille et, dans l'attente, il s'appliquait à endormir toutes les méfiances par une attitude d'hostile indifférence.

Une seule fois, il s'était risqué à pénétrer dans la chambre de Noa. C'était au milieu de l'après-midi, elle était seule, et Mânu était bien sûr que personne ne viendrait troubler leur tête-à-tête. La jeune fille l'accueillit avec amabilité, en jouant d'un revolver que Finocle lui avait appris à manier. Car Finocle, concluant de quelques expériences personnelles, croyait à la vertu des revolvers. Mânu y croyait aussi. Il partit, décidant qu'il obtiendrait par industrie ce qu'il ne pouvait obtenir par la force et par la persuasion. Avec une patience obstinée, il attendit l'occasion qu'il flairait depuis le premier jour de conclure un marché avec Noa.

Les repas pris en commun avaient peu d'animation, nulle gaieté ; les propos, espacés, se rapportaient surtout

à des préoccupations culinaires, n'avaient aucune densité. Seuls, les apostrophes et les monologues de la Méhoule comblaient les lourds silences des autres convives. Et les querelles qu'elle faisait à son mari étaient attendues comme des récréations. Parfois, aux approches du dimanche, Méhoul avait des accès de bonne humeur ; il s'entretenait avec Finocle de quelque événement survenu dans le quartier, parlait même à Noa sur le ton de la plaisanterie cordiale. Mais, le plus souvent, il était taciturne, mangeait avec voracité, le nez sur son assiette, coulant à la dérobée vers ses hôtes un regard de haine et de crainte.

Jamais il n'évoquait en compagnie de Finocle quelque joyeux souvenir de leur vie d'autrefois. Méhoul ne regrettait pas seulement sa tranquillité compromise par l'hospitalité qui lui avait été imposée, mais encore cette autorité de chef de famille dont il ne disposait plus, depuis l'événement, avec la même désinvolture. La Méhoule était très loin de s'en plaindre et lorsque son mari, dans l'intimité de leur chambre, parlait avec amertume de l'intrusion de Finocle, elle répondait non sans ironie :

— Ils ne me gênent pas, moi, au contraire. Et puis, de quoi te plains-tu ? c'est toi-même qui as voulu qu'ils s'installent chez nous. Je t'ai laissé faire comme tu as décidé.

L'argument était sans réplique. Méhoul, sanglé dans sa rage, devait entendre sa femme faire l'éloge de ses pensionnaires et rêvait à des vengeances compliquées.

Il était plus heureux auprès de Mânu, qui écoutait volontiers ses doléances. Peu à peu, une intimité qu'ils n'avaient jamais connue les unit dans une même aversion de cette présence despotique. Il arrivait que Méhoul se fît violence pour ne pas se laisser aller à de

redoutables confidences que Mânu attendait patiemment et sollicitait avec une adroite discrétion.

Malgré les haines sourdes, la méfiance qui saturait l'atmosphère du logis, la vie commune s'était organisée en bonne apparence d'équilibre. La crainte qu'inspirait Finocle y était pour beaucoup.

Méhoul et son fils, à défaut de cordialité, témoignaient à Noa une déférence très stricte. D'ailleurs, ils n'étaient pas sans recueillir certains avantages de cette nouvelle vie et Méhoul y était particulièrement sensible. Finocle payait bien. Depuis qu'il s'était installé avec sa fille, la table était meilleure. On mangeait d'abondance, on buvait sec, et la présence même de Noa, toujours vêtue avec une grande recherche d'élégance, mettait une note luxueuse sur cette table de pauvres où l'on se souvenait d'avoir parfois manqué de pain.

L'humeur joviale de la Méhoule, qui jouissait avec connaissance de l'amélioration de son sort, l'abondance de ses propos, une bienveillance débordante, souvent même indiscrète, tempéraient la réserve hargneuse des hommes. Elle s'était dévouée à la jeunesse de Noa, de toute sa force, avec un élan, une soumission qui inquiétaient Finocle. Il eût souhaité pour sa fille la compagnie d'une femme moins aveugle à sa volonté, quelque duègne à la bouche pincée qui fût dans un sentiment plus austère des convenances.

Il pressentit qu'à l'occasion la Méhoule serait sinon complice, au moins indulgente à la fantaisie de Noa. D'ailleurs, ses occupations de femme de ménage, qui la tenaient au-dehors trois ou quatre heures par jour, laissaient à la jeune fille une liberté assez inquiétante.

Les premiers jours, Noa ne sortait jamais seule, on ne l'apercevait qu'en compagnie de son père ou de la Méhoule. Puis elle se risqua, pour couper ses heures de

solitude, à quelques promenades dans la rue et ses environs immédiats. Elle ne parlait à personne. On disait qu'elle était fière.

Le plus souvent, enfermée dans sa chambre, elle lisait des journaux illustrés, regardait, le visage plaqué aux carreaux de la croisée, les enfants des familles nombreuses jouer à cache-cache dans les couloirs des maisons sales, pleines d'une vie triste et disputée, où l'amour avait les mains dures. Parfois, des hommes aux visages violents et mélancoliques s'accoudaient aux fenêtres pour la regarder. Elle en ressentait un trouble profond, une joie étrange et cordiale. La vie amère, dense, qu'elle devinait dans la profondeur obscure des maisons, derrière les épaules de ces hommes voûtés par la fatigue, l'attirait. Il lui semblait qu'elle fût appelée à un rendez-vous avec l'amour, un amour innombrable et fort, dans une communion de misère.

Elle aurait souhaité d'être mêlée à la vie de ces gens, à leurs affections bousculées. Tous les rêves de son enfance repliée dans la solitude des pensions de famille, blessés par la triste aventure des derniers mois, renaissaient à la chaleur de ces vies obstinées contre la misère. Parfois, elle interrogeait la Méhoule sur le travail des ouvriers, demandait le nom d'une femme, d'un enfant. Elle apprit à les connaître, plaignit leurs fatigues, les aima.

Pourtant, elle n'osait pas encore leur parler. Ayant compris quelle réprobation poursuivait le métier qu'elle avait exercé malgré elle, la jeune fille était devenue soucieuse de sa réputation et craignait de donner prise à quelque calomnie par une attitude familière, et Finocle l'entretenait de son mieux dans ces dispositions.

Depuis son arrivée, la rue était attentive à ses moindres gestes. On l'aimait d'une tendre passion.

Dans les grisailles de l'hiver plombé, Noa était une belle fille de soleil, un rêve de sud, toute claire, inutile comme une merveille de paradis. Il semblait qu'elle eût été donnée à la rue en présent somptueux. Aux hommes qui l'entrevoyaient à de rares instants, elle apparaissait comme une sorte d'annonciation païenne, d'une majesté mélangée. Son image animait la monotonie des heures mécaniques de l'usine, hantait les foyers tristes, les zincs poisseux, les chemins maussades qui menaient à l'usine dans la boue et la pluie.

Ils n'en parlaient pas, même entre eux ; ils n'auraient su en parler ; mais, lorsque, au matin ils quittaient la rue par groupes de cinq ou six pour se rendre à l'usine, le sentiment qu'ils avaient en commun de leur nouvelle richesse donnait à leurs propos et à leurs silences une cordialité qui n'était pas d'habitude.

Les femmes elles-mêmes avaient pour Noa une admiration qui allait jusqu'à la bienveillance ; elles en parlaient sans envie, flattées de cette présence.

La rue était engourdie dans un rêve, il n'y avait plus de querelles, plus de grands rires. Chez Minche, le dimanche ou le samedi soir, on buvait sans animation. Seules, les femmes bavardaient ; les plaisanteries de Minche n'avaient pas d'écho.

Parfois, après le repas du soir, les hommes sortaient devant les maisons pour écouter les gémissements d'accordéon que les Italiens, depuis le coin des gueux, dédiaient au « plus beau lis de la Madone ».

Le sort avait favorisé Johannieu entre tous les hommes de la rue, car il habitait, en face de la maison des Méhoul, un logement dont l'unique fenêtre était juste au niveau de la fenêtre de Noa. Un samedi soir, il rentra plus tard qu'à l'ordinaire et, dans la cuisine où sa femme et ses cinq enfants s'étaient déjà mis à table,

fit son entrée en s'efforçant à dissimuler derrière son dos un carton volumineux.

— Qu'est-ce que tu tiens derrière ton dos ? lui dit sa femme.

Johannieu mit le carton en évidence, le considéra en fronçant le sourcil, comme s'il eût été surpris de l'avoir entre les mains.

— C'est un paquet, dit-il.

Il le posa sur une chaise, d'un geste attentif. Les enfants avaient quitté la table et faisaient cercle autour du carton. Louiset, l'aîné, âgé de dix ans, épelait les gros caractères imprimés sur le papier d'emballage. Louise Johannieu s'était croisé les bras et dévisageait son homme avec une stupeur agressive. Elle répéta :

— Un paquet... un paquet ?

Alors Johannieu dit tout d'une traite, pour se débarrasser :

— Oui, j'avais besoin d'un complet, je me suis acheté un complet, voilà tout.

Puis il alla s'asseoir devant son assiette et se servit de soupe avec un grand sang-froid, comme si le fait d'acheter un complet était la chose la plus ordinaire du monde. Stupéfiée par tant de désinvolture, sa femme n'avait pas bougé et murmurait d'une voix accablée :

— Un complet, voilà qu'il s'est acheté un complet...

Lorsqu'elle eut mesuré toute l'importance de l'événement, elle éclata en imprécations. Ce n'était pas assez qu'il dépensât une partie de sa paye en beuveries, il fallait encore qu'il achetât des complets. Et pourquoi faire, mon Dieu ? Un homme qui s'en allait vers la cinquantaine, pas beau, l'air d'un paysan, aller dépenser des sous pour faire son milord tandis que ses cinq enfants mangeaient à peine. Est-ce qu'il avait perdu la raison ?

Johannieu hochait la tête sans interrompre, comme

si les arguments lui paraissaient raisonnables. Voilà comment il était depuis près d'un mois. Il n'avait plus de goût à quereller sa femme, il disait les choses tranquillement, sans jamais en faire la preuve par une de ces taloches dont il était prodigue autrefois. Il répondit à sa femme sans colère, d'une voix posée.

Johannieu comprenait fort bien que l'achat de ce complet fît scandale. Lui-même avait hésité longtemps avant de s'y résoudre ; autant que sa femme il avait le désir d'assurer à toute sa famille une existence confortable. Mais ce complet, vraiment, il avait été obligé de l'acheter, obligé, c'est tout ce qu'il en pouvait dire.

— Maintenant, il faut être juste. Tu me reproches de dépenser de l'argent à boire, mais je bois ce qu'il faut, pas plus que les copains. Pour ce qui est d'avoir cinq enfants, je ne dis pas qu'il n'y ait pas de ma faute, mais si tu n'étais pas partie, il y a deux ans, avec Bassanti, ça ne ferait pas plus de quatre. Je ne te fais pas de reproche, remarque. Ce gamin, c'est la vérité qu'on ne l'entend presque jamais gueuler. Tu vois que je sais reconnaître...

— Ça n'empêche que tu t'es acheté un complet, c'est tout ce que je vois.

— Ecoute donc, toi qui étais si fière que ton Bassanti soit bien habillé, tu devrais être fière de moi aussi.

Elle haussa les épaules : ce n'était pas la même chose.

Après dîner, lorsque sa femme eut couché les enfants dans la grande alcôve qui composait, avec la cuisine, tout leur logement, Johannieu dit qu'il avait envie de se coucher.

— Te coucher maintenant ? dit Louise Johannieu.

Elle allait de surprise en surprise. Se coucher un samedi soir d'aussi bonne heure était contre toutes les

habitudes ; il n'y avait pas de moment plus agréable pour aller s'asseoir chez Minche.

— Tu n'est pas malade ? interrogea-t-elle.

Non, il n'était pas malade, il lui plaisait de se coucher, simplement. D'ailleurs, il ne défendait pas à sa femme d'aller chez Minche. Elle hésita si elle profiterait de la permission et, pour des raisons de convenance dont elle avait souci depuis sa fugue avec Bassanti, se résigna à ne point sortir.

Le lendemain dimanche, à neuf heures du matin, rasé et lavé, Johannieu entrait dans son complet neuf. Toute la famille, figée en admiration, le regarda passer le pantalon, le gilet, la veste. Très ému, il essayait de surprendre une approbation sur le visage de sa femme, car il n'avait pas de miroir assez important pour apprécier la chute de son pantalon.

Mais Louise Johannieu, le cœur lourd encore de rancunes, l'examinait avec des mines réticentes. Pourtant, après quelques minutes d'un silence inquiétant, elle n'y tint plus et prononça, d'une voix altérée par la colère et l'admiration :

— Tu as dû le payer un bon prix.

Alors il eut un petit rire heureux, une détente de toute sa physionomie. Il murmura :

— Oh, pas bien...

Johannieu, bien lavé et le poil traité, avait vraiment dans ce complet gris un air de jeunesse qui stupéfiait sa femme. Les enfants le contemplaient avec ravissement, touchaient son veston avec respect.

Tout à coup, Johannieu s'avisa qu'il n'avait ni faux col, ni cravate. Il eut une exclamation plaintive et porta ses mains au col de sa chemise, d'un geste de détresse.

— Tu pourrais mettre un foulard, suggéra sa femme. Avec les complets, ça se porte.

Vaincue par tant d'élégance, elle lui attacha elle-

même le foulard noir avec une épingle en argent qui n'était rien de moins qu'un bijou offert par Bassanti. Après cela, on pouvait croire qu'il allait disparaître en grande hâte pour se jeter dans quelque galante et mystérieuse aventure que Louise Johannieu n'envisageait pas sans une vive appréhension. On n'achète pas un complet simplement pour étonner les amis à l'apéritif du dimanche matin. Il y faut une raison grave. Par amour-propre, l'épouse dissimulait son inquiétude, se gardait d'interroger.

Mais Johannieu n'était pas pressé. Il envoya l'aîné des garçons chercher un litre de vin blanc et s'installa sur une chaise dans l'embrasure de la fenêtre. Il y resta jusqu'à midi. Exaspérée par la curiosité, sa femme finit par interroger :

— Enfin, à quelle heure sors-tu ?

Sans détourner son regard du spectacle de la rue, il répondit :

— Je ne t'ai jamais dit que je voulais sortir.

Alors elle comprit le secret de Johannieu et partit d'un long éclat de rire.

— Et c'est pour cette jeunesse-là que tu as acheté un complet neuf, une gamine jolie comme un oiseau et qui pourrait être ta petite-fille...

Elle lui représenta quelle sottise il y avait à espérer qu'une jeune fille vêtue de soie, qui n'avait pas le genre de la rue, une fille de riches peut-être, fît attention à un vieux mannequin de sa tournure, un homme de rien, sans le sou. Elle ne lui épargna aucun sarcasme, lui prédit qu'il serait la risée du voisinage et, chose plus grave, qu'il mettrait sa famille sur la paille pour une folie qui n'avait point d'excuse. Mais lui ne semblait pas entendre et continuait de regarder la maison des Méhoul, ne sortant de son immobilité que pour assurer la chute d'un revers de son veston, essuyer la buée de la

vitre avec son mouchoir, ou boire un verre du vin blanc qu'il avait à portée de main.

Un peu avant le déjeuner, Louise Johannieu courut chez Minche, fit connaître que Johannieu avait acheté un complet neuf, qu'il passait son temps à surveiller la jeune fille de chez Méhoul et conclut de ces symptômes à une passion dangereuse. La nouvelle fut accueillie avec gravité. Après le départ de Louise Johannieu, les hommes disputaient sérieusement si son mari avait quelques chances de triompher et enviaient secrètement son assurance. L'aventure où il s'engageait décidément lui donna un grand prestige. En dépit de certaine jalousie, on suivait ses efforts avec sympathie, comme s'il eût été le champion des espoirs que les hommes de la rue cachaient dans leurs cœurs fiévreux.

— On ne sait jamais, dit quelqu'un. Un qui ose a toujours des chances, et Johannieu a de la conversation.

Lorsque Cruseo entra dans le café, suivi de quelques Italiens, un accord tacite suspendit les commentaires et l'on parla d'autre chose. Mais avant d'aller servir les nouveaux venus, Minche murmura discrètement :

— Si ce n'est pas Johannieu, moi je vous dis que ça pourrait bien être Cruseo...

Tous ceux qui avaient entendu la réflexion de Minche se prirent à considérer Cruseo avec une méfiance hostile et firent des vœux pour la réussite de Johannieu. Il eût fait beau voir que l'un de ces macaronis fût vainqueur au tournoi d'amour. Heureusement, il y avait Johannieu ; il n'était plus très jeune, mais on croyait en lui avec tant de ferveur qu'il saurait bien triompher de ces Italiens.

Jusqu'alors, Johannieu ne s'était point révélé comme un héros de légende. C'était un homme paisible, amoureux de ses habitudes, que les difficultés d'un

lendemain parfois précaire ne préoccupaient jamais. Il était heureux de vivre, mais sans exaltation ; la fatigue et la monotonie des travaux qu'il accomplissait à l'usine ne le rebutaient point. Il acceptait sans effort la médiocrité de son destin, n'imaginant pas qu'il pût être différent de ce qu'il était. Et s'il maudissait la race des patrons, ses malédictions n'avaient d'autre valeur que celle d'un juron. Il giflait sa femme pour manifester sa justice, parce qu'il en avait reçu la tradition de ses parents. Il n'y avait de sa part nulle violence foncière ; il pensait simplement que ce fût là le signe évident de son autorité de chef de famille.

Lorsque sa femme s'était enfuie avec l'Italien, il avait eu un réel chagrin, puis s'était résigné assez vite. Au retour de l'infidèle, il l'avait à demi assommée d'une maîtresse claque et n'avait pas fait d'autres difficultés pour qu'elle reprît sa place au foyer.

Les femmes de la rue s'accordaient à dire de Louise Johannieu qu'elle avait de la chance d'avoir un mari tranquille, d'habitudes régulières, sérieux en toutes choses. Cette réputation, qu'il n'ignorait point, était agréable à Johannieu ; il l'avait toujours maintenue avec soin et il n'y avait jamais rien eu dans sa conduite qui pût faire supposer qu'il achèterait un jour un complet neuf. Aussi Louise Johannieu mesurait-elle que la passion de son mari était d'une réelle gravité.

Le lundi matin, il se leva passé six heures et, au scandale de sa femme, prit le temps de se raser. Sa barbe faite, il demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait de mon complet ?

— Ton complet, je l'ai rangé, pardi !

— Donne-moi mon complet.

Alors Louise Johannieu se laissa choir sur une chaise et éclata en sanglots. Il lui releva doucement la tête et dit :

— Je voudrais que tu ne pleures pas. Moi j'ai toujours souhaité que tu sois heureuse, et les gosses. Mais il est arrivé une chose et je ne fais pas ce que je veux.

Elle se leva, embrassa son homme avec emportement, geignant d'une voix entrecoupée :

— Ah, mon pauvre vieux, que tu es...

Les yeux humides, il considérait l'alcôve où les cinq enfants, réveillés par le bruit, s'agitaient dans leurs couchettes superposées. Il écarta sa femme d'un geste tendre et murmura :

— Je ne suis pas malheureux. Allons, donne-moi mon complet, va.

Il sortit vers huit heures. Louise Johannieu examina son vêtement, rajusta le foulard noir qui laissait voir un coin de la chemise et, le visage baigné de larmes, dit en l'accompagnant à la porte :

— Ça va, tu sais, tu es bien. Pourvu que tu n'aies pas froid...

Après un quart d'heure de marche, Johannieu fut dans un quartier animé où toutes les boutiques se touchaient. Longtemps, il hésita entre plusieurs étalages et finit par entrer dans une épicerie. Il demanda une bouteille de champagne. Le garçon fit voir plusieurs bouteilles et recommanda une marque qui coûtait quarante-cinq francs. Johannieu était flatté qu'on lui proposât un vin aussi cher, ne doutant point que l'élégance du complet eût décidé l'offre du vendeur. Il se fit envelopper la bouteille et regagna la rue. A huit heures et demie, il arrivait au bout de la fontaine.

Johannieu s'arrêta au coin de la maison des trois vieux, d'où il surveilla la rue. Après une longue attente, il vit sortir Noa en compagnie de la Méhoule. Les deux femmes se dirigeaient de son côté. Ce fut la

Méhoule qui engagea la conversation. La veille, elle avait appris chez Minche l'achat du complet neuf et n'ignorait rien des dispositions de Johannieu à l'égard de la jeune fille. Elle avait une grande curiosité.

— Tiens, dit-elle, Johannieu, vous ne travaillez donc pas, ce matin ?

— Non, je ne travaille pas. Alors, vous allez faire votre marché...

— Oui, c'est le moment, il est bientôt neuf heures.

— Bien sûr, c'est le moment.

Il y eut un instant de silence. Johannieu regardait Noa qui souriait sans ironie. Il reprit :

— Alors, vous allez faire votre marché... Je vous ai apporté une bouteille.

Il tendait sa bouteille vers les deux femmes. La Méhoule s'en empara d'un geste prompt, comme si le cadeau lui eût été particulièrement destiné.

— C'est gentil, dit-elle. Bons voisins comme on est, je ne peux pas vous dire comme la chose me fait plaisir. Je le disais bien souvent à Méhoul, qui n'a point de distinction : « Johannieu, c'est l'homme qui connaît la délicatesse... »

Ecarlate, Johannieu jetait des regards de détresse sur sa bouteille. L'esprit en désordre, il cherchait vainement une parole qui rétablît son geste dans l'intention originale. Alors Noa fit un pas en avant et dit avec décision.

— Je vous remercie, monsieur Johannieu.

VI

Le jour même, l'aventure de Johannieu était connue de toute la rue. En quittant les deux femmes, Johannieu n'avait pu garder toute sa joie pour lui. Il était rentré à son domicile avec un visage de gloire, et sa femme, partagée entre l'orgueil et l'indignation, avait entendu dans le détail toute l'histoire de la bouteille de champagne.

L'attitude de Noa, son sourire, ses paroles prirent un sens décisif. Louise Johannieu se hâta d'ébruiter l'événement, en multiplia le récit pendant toute la journée et ne rencontra pas une personne qu'elle n'entreprît aussitôt sur le ton de la confidence. Son discours, les prémisses et les conclusions avaient été fixés une fois pour toutes, si bien qu'une version unique courut du bout de la fontaine au coin des gueux.

— Croyez-vous, commençait Louise Johannieu par manière de préambule, croyez-vous que mon grand dégoûtant de Johannieu est en train de courir derrière les fesses à cette gamine de chez Méhoul, qu'il n'y a seulement rien à faire pour l'empêcher et qu'il fera comme il a promis...

Suivait le récit convenable arrangé pour crier au scandale d'un mari infidèle, et Louise Johannieu

concluait généreusement en plaignant la gamine de chez Méhoul, tendre victime vouée aux griffes du séducteur.

Le soir, le nom de Johannieu fut dans toutes les bouches. Les hommes, au retour de l'usine, affluèrent chez Minche. Sans s'asseoir, ils se pressaient au zinc en un groupe compact pour condenser leur émotion. Ils étaient dans une allégresse recueillie, comme s'ils craignaient d'effrayer un mystère. Minche, que sa graisse heureuse et son tiroir-caisse préservaient de la contagion, considérait avec une secrète ironie ces hommes de labeur qui oubliaient la fatigue d'un lundi pour célébrer les noces de la rue avec la fille aux mains pures de travail ; cette fille à la peau blanche qui, au dire de la Méhoule, se lavait les pieds tous les jours.

Johannieu, que nul n'avait aperçu depuis plusieurs jours, était devenu un être prestigieux, de légende. On en parlait avec une dévotion respectueuse, attendrie, on essayait d'imaginer son complet neuf qui semblait l'accessoire somptueux d'un culte secret. Tant de naïveté choquait Minche. Il finit par risquer sur le ton de la plaisanterie joviale :

— Votre Johannieu, en douce, il vous a coupé l'herbe sous les pieds...

Les buveurs se regardaient avec une espèce d'effroi. Minche venait de préciser une inquiétude que plusieurs avaient déjà ressentie. Ce rêve de femme qui gonflait leurs poitrines depuis des semaines, maintenant qu'il était soumis à Johannieu, devenait lointain, presque étranger. Les espoirs étaient bornés tout d'un coup. Léon Drevel, un garçon de dix-huit ans, murmura :

— Ton Johannieu, ce n'est pas encore une chose faite, on dira ce qu'on voudra.

Mais le vieux Schobre, qui était un ami intime de Johannieu, répliqua sévèrement :

— Et pourquoi que ça n'est pas une chose faite, gamin ? On dirait que tu souhaites qu'il ne réussisse pas. Il faut cracher sur les boniments de Minche. Qu'est-ce que c'est que Minche ? un gros lard qui ne comprend rien à rien. Moi je suis content de voir Johannieu en bonne place, parce que lui, il l'aime comme il faut et puisqu'il fallait souhaiter que ce soit un de nous, c'est juste qu'il gagne.

Mais les paroles du vieux Schobre ne convainquaient personne, l'enthousiasme était tombé et l'on n'était pas éloigné de se trouver un peu ridicule. Le groupe des buveurs perdit de sa densité, reflua vers le milieu de la salle. Léon Drevel, son verre à la main, alla s'asseoir à une table et dit en hausaant les épaules :

— Schobre, il cause comme un vieux, bien sûr...

Minche, comprenant qu'il avait commis une faute, essayait de retenir ses clients qui faisaient mine de s'en aller, mais personne n'écoutait ses discours. Le vieux Schobre lui-même semblait abattu et se disposait à quitter le café, lorsqu'il vit entrer trois Italiens aux vêtements maculés par la boue des chantiers, où ils avaient travaillé pendant la journée. Alors le vieux Schobre poussa du coude deux ou trois de ses compagnons et considéra avec un ricanement heureux les Italiens arrêtés devant la porte. Le groupe des buveurs éparpillés se ressouda. On allait leur faire entendre, à ces macaronis, ce qu'un homme de la rue savait faire.

Schobre, le visage flambant d'une joie orgueilleuse, se détacha du zinc et s'avança jusqu'au milieu de la salle pour parler.

— Alors, vous savez la nouvelle, dit-il aux Italiens, vous savez que la gosse de chez Méhoul est pincée pour Johannieu. Oui, Johannieu que votre bon Dieu de

Bassanti a encorné, eh bien c'est lui qui va renifler le plus beau lis de la Madone...

Un grand rire de triomphe tordit les hommes du zinc, tandis que les Italiens s'entre-regardaient avec des mines consternées. Schobre, ivre d'une joie furieuse, bafouillait :

— Ça vous emmerde. Eh bien, il couche avec !

Alors, du groupe houleux qui s'agitait au comptoir, les exclamations partirent comme des claques :

— Il couche avec !

— Elle couche avec Johannieu...

— C'est nous...

— Elle couche avec nous !

— Avec nous Johannieu !

Ils s'acharnaient avec une violence exaspérée, inventaient des détails crus, trouvant dans la brutalité de leurs propos sur Noa une satisfaction furieuse de leur passion. Les trois Italiens, immobiles et face à la meute, se concertaient à voix basse. L'un d'eux ouvrit la porte et disparut dans la nuit. On l'entendit courir et appeler à plusieurs reprises :

— Cruseo !... Cruseo !

Alors les vociférations redoublèrent en violence et en sauvagerie.

— Point de Cruseo !

— Pas plus lui qu'un autre macaroni !

— On lui cassera la tête !

Inquiets, les Italiens regardaient la porte, calculant leurs chances de fuite. Au milieu de la salle, Schobre se démenait furieusement, en proie à un accès de folie frénétique. Avec des gestes obscènes, il mimait une espèce de cérémonial érotique en criant à perdre haleine :

— Elle couche avec nous, avec moi ! Je la prends, je lui retrousse sa robe comme ça...

Il disait et mimait tout ce qu'il eût accompli en réalité ou même croyait accomplir. Il semblait que ce vieux fût écartelé par tous les démons de la lubricité. Les yeux hagards, il haletait :

— Je recommence. Je la prends...

Les autres avaient fait un demi-cercle autour de lui et, gagnés à cette frénésie, répétaient ses paroles, en ajoutaient :

— Je la prends. Je lui retrousse sa robe comme ça. Je lui arrache sa chemise...

— Sa chemise, bon Dieu, beuglait Schobre, comme ça, la chemise !

Minche et la servante, derrière le comptoir, avaient d'abord souri à ces transports lubriques, mais l'atmosphère devint si exaltante qu'une fièvre pareille leur fit monter le sang au visage, et Minche, glissant la main sous les jupes de la servante, obéissait nerveusement aux suggestions du vieux.

Les Italiens eux-mêmes s'étaient approchés du forcené, oubliant la cause de ces démonstrations passionnées.

La porte s'ouvrit brusquement. Cruseo considéra cet étrange sabbat, ces hommes possédés qui n'avaient même pas remarqué son entrée, et comprit le sens de cette ferveur. Il tira en arrière ses deux compatriotes absorbés dans la vision du spectacle, et, marchant sur Schobre, cria d'une voix furieuse :

— Vieux salaud ! je vais te faire taire, vieux cochon !

Cette voix puissante qui venait d'entrer avec un courant d'air frais fit tomber la fièvre et remit en réalité ces hommes déchaînés. Fatigué par la déception, le demi-cercle reflua jusqu'au zinc en montrant les dents. Mais Schobre, inconscient, poursuivait son monologue et sa mimique. Le visage en feu, ses cheveux gris collés

au front par la sueur, il bégayait d'une voix sifflante, harassée :

— Je la prends, je lui retrousse sa robe...

D'une poussée, Cruseo l'envoya sur une chaise et, marchant vers les autres, se mit à crier :

— Cochons ! tous des cochons de menteurs ! Lequel qui ose se vanter devant moi, lequel ? il est homme mort. Allons, lequel, que je le torde. Mais non, personne n'osera dire qu'il a essayé, qu'il a seulement souhaité. Gueules sales, gueules d'usines, elle n'est pas pour vous ! Allez couvrir vos femmes sur vos paillasses de pouilleux, c'est tout ce que vous méritez. Moi je vous défends d'en parler, je vous défends de la regarder...

Il les injuriait en les contenant du regard, ramassé sur lui-même, prêt à porter le premier coup à celui qui avancerait d'un pas, et leurs cris de haine, leurs interruptions rageuses n'arrivaient pas à dominer le tonnerre de ses insultes.

— Menteurs, lâches, où est-il votre Johannieu ? Il s'est sauvé quand il a su que j'arrivais, plus lâche que vous ! salauds...

Comme il reprenait haleine, une voix s'éleva, dominant le hourvari.

— Mais cassez-lui donc la gueule, bon Dieu !

Cruseo se haussa sur la pointe des pieds, vit, accoudé au zinc, l'homme qui avait parlé et lui dit :

— Viens donc me casser la gueule, allons, viens !

Voyant tous les regards fixés sur lui, l'homme s'ébranla, ses compagnons s'écartèrent pour le laisser passer. Il courut sur Cruseo, lui porta un coup de poing à la mâchoire. Le coup était mal dirigé. A son tour, Cruseo abattit son poing ; l'homme s'affaissa, saignant du nez et des dents. Alors, il y eut une ruée furieuse sur Cruseo, un tourbillon d'hommes empoi-

gnés. Les Italiens, qui entraient à chaque instant, se jetaient dans la mêlée.

Cruseo se débattait entre trois adversaires qui l'enlaçaient étroitement. D'un effort violent, il réussit à se dégager, recula jusqu'au fourneau et saisit le tisonnier en fer massif. Dans sa main, l'arme était dangereuse et donnait à réfléchir aux assaillants. Il y eut un instant de flottement, on cherchait des armes dans l'arsenal des bouteilles de Minche. Cruseo essaya de se faire entendre, une bordée d'injures couvrit sa voix. Jetant sa barre de fer derrière lui, il fit signe qu'il voulait parler. On consentit au silence :

— Assez de bataille, dit Cruseo. Il y en a déjà un de chez vous qui est bon pour l'hôpital. Je vous ai dit la vérité, je vous la redis encore : il n'y a rien de vrai dans l'histoire de Johannieu, il vous a mis dedans, et s'il y a un compte à régler c'est entre lui et moi. Vous, restez tranquilles, il ne peut vous arriver que du mal.

Profitant de la trêve, Minche était sorti de son comptoir et, à bonne distance, appuyait les sages paroles de Cruseo.

— A quoi ça ressemble, je vous demande un peu, en venir à se bagarrer pour une histoire de femme qu'on ne sait pas seulement ce qu'il y a de vrai ou de pas vrai. Moi je trouve ça idiot. Avant de vous dévorer, attendez au moins d'être fixés sur ce qui en est. Tenez, buvez donc un coup, ça vaudra mieux.

Formulée par Minche qui n'était pas intéressé à la dispute, l'exhortation au calme avait l'avantage de ménager les amours-propres. La chaleur de la lutte avait d'ailleurs altéré tout le monde et l'invitation à boire fut bien accueillie. De part et d'autre, on ramassa les éclopés et Minche servit la boisson.

Les Italiens s'étaient attablés derrière le fourneau. Ils parlaient dans leur langue avec une animation

joyeuse et l'on pouvait deviner qu'ils rendaient à Cruseo un hommage des plus chaleureux. Les autres, toujours au zinc, formaient un groupe morne, dépité. Ils quittèrent le café les uns après les autres, passant devant les Italiens sans les regarder, d'un pas fatigué, pareils à des soldats qui désertent la cause, au soir d'une bataille incertaine, pour rentrer chez leurs femmes.

Comme les derniers s'en allaient, Mânu entra dans le café. Il vit la joie agressive des Italiens, les taches de sang sur le plancher, et comprit qu'il venait d'y avoir quelque échauffourée. Accoudé au comptoir, il se fit conter la chose par Minche. L'intervention de Cruseo parut lui donner de l'inquiétude.

— Cruseo, ce n'est plus Johannieu, murmura-t-il à Minche.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, tu es tout de même mieux placé que lui pour t'occuper de la petite.

— Je ne te cause pas de ça, se défendit Mânu, tu sais bien que c'est ma cousine ?

— Tiens, mon œil, dit Minche, mon œil que c'est ta cousine.

Mânu changea de conversation, avec une pointe d'humeur. Avant de quitter le café, il appela Cruseo dans un coin de la salle.

— Qu'est-ce que tu me veux ? dit Cruseo sans aménité.

— Tu sais ce que tu m'as promis, quand je t'ai fait retrouver ta femme ?

— Ça ne compte pas. D'abord je me fous de la Jimbre. Et puis tu étais en combine avec elle.

— Moi, j'étais en combine avec la Jimbre ?

— Oui, puisqu'elle s'est sauvée trois jours après. Mais je te dis, la Jimbre est bien où elle est. Je t'en fais cadeau.

— C'est commode, dit Mânu. On jure par la Vierge, on donne sa parole et, le moment venu, on se dégonfle.

« Moi ça m'est égal, puisque ce n'est pas pour moi. En attendant, je suis tout de même obligé de garder la montre.

Cruseo fut irrité par ce ton de persiflage. Il demanda d'une voix impatiente :

— Alors, qu'est-ce que c'est que cet homme qui te fait peur ?

Mânu fit mine de se retirer, comme si l'entretien était terminé.

— Mais non, dit-il, pourquoi faire ? puisque tu te dégonfles.

Mais Cruseo le maintenait par le bras, d'une poigne assurée.

— Qu'est-ce que tu dis, je me dégonfle ? moi, Cruseo, je me dégonfle ? Dis-moi qui c'est, je lui casse la figure. Je n'aime pas la bataille, mais ce qui est promis est promis.

— Oui, oui, tu dis ça, murmura Mânu comme s'il hésitait encore à lui désigner la victime.

Cruseo, froissé qu'on mît sa parole en doute avec autant d'insistance, le secoua avec colère.

— Allons, parle, dis-moi qui c'est.

— Oui, attends. Lâche-moi, là. Eh bien, c'est Finocle, le père de la petite...

Mânu avait eu la précaution de se réfugier derrière une table, mais il n'évita point la gifle.

— Fous-moi le camp, grinça Cruseo. Je lui casserai la figure, c'est promis, mais gare à la tienne...

La joue cuisante, Mânu rentrait chez lui. L'humiliation du soufflet l'affolait de haine. Il haïssait Cruseo, les Italiens, Minche et la servante qui avaient vu la gifle. Il haïssait Finocle, Noa, Johannieu et toute cette rue de misère que son âme violente secouait de colères

dangereuses. Il rêvait des vengeances civilisées, à la dynamite ; toute la rue tordue dans une monstrueuse convulsion d'agonie.

Assis devant le fourneau, Méhoul grommelait qu'on n'en finissait pas de se mettre à table, que c'était tous les soirs comme ça. Voyant entrer Mânu, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires de Johannieu ? Il paraît qu'il arrête cette sacrée gamine dans la rue pour coucher avec elle. Un beau fourbi. Et la vieille est dans le coup, naturellement.

— Est-ce que c'est de ma faute ? protesta la Méhoule. Je ne pouvais pourtant pas le chasser à coups de trique.

— Et la bouteille de champagne, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

La Méhoule n'avait pas prévu la question, elle se troubla. Du coup, Méhoul devint furieux.

— Tu l'as bue, bien sûr. Mais oui, qu'elle l'a bue. La bon Dieu de soûlarde, elle est plus dégoûtante qu'un homme, quand elle s'y met.

Comme la Méhoule alléguait que, la bouteille lui ayant été remise en mains propres, elle en pouvait disposer à sa guise, il eut un geste excédé et murmura :

— La vie que c'est dans la maison, depuis qu'ils sont là, bon Dieu. Et on n'a pas fini, quand je pense à tout ce qui peut arriver.

— Et tu ne sais pas tout, dit Mânu. Tu ne sais pas ce qui vient de se passer chez Minche, à cause de Noa.

A mi-voix, il donna le récit détaillé des événements, laissant à douter si la rivalité de Johannieu et de Cruseo se fondait sur de simples prétentions ou des résultats acquis. Comme il achevait, Finocle et sa fille entrèrent dans la cuisine. Ils sortaient de leur chambre. Noa sourit avec une grâce familière et alla prendre place à la table. Son visage, d'ordinaire impassible, avait une joie

transparente qui était l'effet du champagne à quarante-cinq francs.

Cependant, Méhoul avait quitté sa chaise. Il vint à Finocle et dit d'une voix sourde :

— J'en ai assez. J'en ai assez.

Finocle enveloppa Méhoul d'un regard calme, aigu.

— Tu as assez de quoi ?

— J'ai assez de te voir là. J'ai assez de vous voir tous les deux. Ça ne peut plus aller.

Finocle ne répondit pas. Il poussa la porte entrebâillée, entraîna Méhoul vers sa chambre et dit à la Méhoule :

— Attendez-nous. J'en ai pour deux minutes.

Dans sa chambre, il fit asseoir Méhoul, s'assit en face de lui.

— Maintenant, tu peux parler, je te répondrai. Qu'est-ce que tu veux ? tu trouves que je ne paie pas assez cher ?

Méhoul eut un geste de protestation. Il s'assura que la porte était bien fermée et, penché sur Finocle, murmura d'une voix étranglée :

— Tes sous, ça m'est bien égal. J'ai peur. Je suis malheureux comme le dernier des derniers. J'ai peur. Je n'ai plus un moment de tranquillité, je me méfie de tout le monde. Quand j'entends un pas dans l'escalier, j'ai peur. Il me semble que c'est pour toi, pour nous. Je sens venir ça. J'ai peur. Le malheur est là, il entre par les portes, il entre par où il veut. Et puis, ta fille nous perdra. A cause d'elle, toute la rue nous regarde, tous les yeux sont chez nous. Va-t'en, je te dis. Moi, je n'en peux plus.

Finocle avait écouté en silence, les traits un peu crispés. Un instant, il réfléchit, le menton dans ses mains. Relevant la tête, il dit à Méhoul :

— Je ne peux pas.

Méhoul avait espéré un instant. La déception le rendit furieux.

— Tu ne peux pas ? dis que c'est pour m'emmerder que tu veux rester ici, pour le plaisir de me sentir malheureux, de te payer ma tête avec ta garce de Noa...

Finocle approcha sa chaise de Méhoul. Leurs genoux se touchaient :

— Tais-toi, je veux d'abord que tu sois poli. Je te permets d'appeler ma fille par son prénom parce que tu es une vieille bête, mais sois poli. Je t'ai dit que je ne pouvais pas m'en aller, ce n'est donc pas la peine d'insister. Je sais que ça ne te plaît pas. Ça m'est égal. Ce que je ne veux pas, c'est que tu recommences une comédie comme aujourd'hui. Je ne te demande rien de plus. Maintenant, ouvre bien tes oreilles. Si la vie devenait insupportable chez toi et qu'il faille me risquer à partir, tu serais un homme perdu...

Méhoul gronda, les poings serrés :

— Tu me menaces...

— Je me défends, voilà tout. Avec une sale bête comme toi, il faut prévoir. Et, heureusement j'ai de quoi te museler. Te voilà prévenu. Si tu me forces à partir, je n'irai pas chercher les flics, tu penses bien. Je me contenterai d'envoyer un mot à Mégis. Il te croit quelque part en Amérique, mais il n'a pas oublié ce que tu lui as fait. Il m'en parlait encore il y a deux ans, la dernière fois que je l'ai vu. Et Mégis, je sais où il est. Je n'ai qu'à lui faire signe...

Méhoul, écrasé, battait l'air avec ses deux mains comme pour écarter un cauchemar. Finocle le considéra un instant et dit avec une nuance de pitié :

— Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire. Allons remets-toi, tu es tout blanc. Mais j'aime mieux te voir comme ça que comme tu étais tout à l'heure. Au

moins, si tu as peur, maintenant, c'est pour quelque chose.

Méhoul se leva pour regagner la cuisine. Avant de sortir, il se retourna vers Finocle :

— Tu es le plus fort, c'est entendu. Mais tu ne devrais pas me parler comme ça, tu ne devrais pas me faire des menaces. On ne sait pas comment la vie tourne. Serguemoine, moi aussi, je me suis cru bien fort...

Lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine, on les dévisagea curieusement. La Méhoule comprit au visage abattu de son mari que Finocle avait eu le dernier mot. Elle ne put dissimuler toute sa satisfaction et dit à Méhoul :

— Tu as l'air fatigué. Tu vois à quoi ça te sert de te mettre dans des états pareils. Tu es toujours à brailler comme un âne, sans savoir, et quand il s'agit de discuter du sérieux, il n'y a plus personne.

Mânu se tourna vers sa mère dans une attitude indignée. Il protesta :

— Laisse-le donc tranquille. On l'embête assez sans que tu viennes encore t'en mêler. Mais non, toi, tu fais tout ce que tu peux pour le mettre en colère.

Méhoul leva la tête vers son fils, avec le regard d'un enfant martyr qui connaît pour la première fois la douceur d'une caresse, tandis que la Méhoule prenait Finocle et sa fille à témoin de l'injustice qui lui était faite.

— Le père et le fils, je l'ai toujours dit, c'est du pareil. Regardez-moi ces deux têtes de sournois.

Finocle chercha une formule conciliante pour apaiser la querelle. Aux premiers mots qu'il dit, Méhoul l'arrêta.

— Laisse-nous tranquilles. Tu dors ici, tu manges ici, mais tu n'as pas à t'occuper de nos affaires.

— Tes affaires, repartit Finocle, elles me regardent si ça me plaît. Tu dois le savoir.

Alors Méhoul eut un sourire d'ironie amère et dit à Mânu :

— On ne peut pas mieux dire qu'il est le maître ici.

Après le repas, lorsqu'ils eurent regagné leur chambre, Finocle et Noa s'assirent de chaque côté du poêle, ainsi qu'ils faisaient chaque soir. Pendant que Finocle lisait les journaux, il en achetait chaque jour deux ou trois, dont il suivait certaines informations avec un grand soin, sa fille s'occupait à des travaux de couture, ou à lire quelque publication illustrée dont elle avait gardé l'habitude. La première page parcourue, Finocle laissa glisser son journal à ses pieds. Noa fit un mouvement pour le ramasser, il l'arrêta, lui prit la main.

— Noa, réponds-moi, c'est très important. Tu vois la tête que nous font Méhoul et son fils ; et ces disputes de chaque instant. Je comprends bien que pour toi la vie n'est pas gaie, au milieu de ces forcenés. Dis-moi si tu es malheureuse. Nous partirons.

Dans l'eau claire des grands yeux bridés, il y avait une tendresse qui bouleversa Finocle. Il bégaya :

— Ma fille, je ferai comme tu voudras.

Elle vint s'asseoir contre lui, passa un bras autour de son cou.

— Mais, papa, je ne suis pas malheureuse ; est-ce que tu es malheureux, toi ?

— Moi, bien sûr que non.

— Tu vois bien. Je n'ai jamais été aussi heureuse. La Méhoule est gentille et les gens de la rue m'aiment bien, tout le monde me sourit. Tu sais, ils ont du mal dans leurs usines. Moi, je les aime tous. Ce matin, Johannieu m'avait acheté une bouteille de champagne.

C'est la Méhoule qui l'a prise, mais j'ai bien compris que c'était pour moi. Parce qu'il est amoureux, hein ? Tu vois, tout le monde m'aime. Il ne faut pas parler de s'en aller.

VII

Le vieux Schobre arriva au bout de la fontaine vers midi et demi, en compagnie de Vanoël et du grand Cloueur. Vanoël était un homme maigre d'une trentaine d'années. Son visage, au dessin délicat, était pâle et fatigué, une flamme ardente brillait dans ses yeux tristes. La police l'avait à l'œil à cause de sa réputation de meneur de grèves. Il travaillait dans la même usine que Cloueur, appelé le Grand Cloueur quoiqu'il fût d'une taille très ordinaire. Ensemble, ils s'engagèrent dans la rue ; ils marchaient en silence. Devant la maison de Johannieu, ils s'arrêtèrent. Schobre dit :

— C'est là, le couloir de gauche.

Il précéda ses deux compagnons et, après avoir grimpé un escalier, frappa à la porte de Johannieu. Il n'y eut pas de réponse. Pourtant, on entendait des voix d'enfants, un tapage de rires et de querelles. Schobre poussa la porte et entra, suivi de Vanoël et du Grand Cloueur. Johannieu était seul avec les cinq enfants. Les deux aînés, huit et dix ans, venaient de rentrer de l'école où ils étaient restés pendant tout le matin tandis que les deux bessons de quatre ans et le fils de Bassanti, dernier-né, demeuraient à la maison sous la garde du père.

Assis dans l'embrasure de la fenêtre, Johannieu

n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Le silence soudain des enfants l'avertit d'un événement. Il tourna la tête et vit ses trois amis.

— On est venu chez toi, dit Schobre, c'est le seul moyen de te rencontrer.

Johannieu, non sans hésitation, s'était levé pour aller à leur rencontre. Schobre l'enveloppa d'un regard admiratif.

— Mon vieux, comme te voilà fringué, dis donc...

Johannieu était flatté. Il tourna sur lui-même, lentement.

— Oui, ça ne me va pas mal...

— Je te crois que ça ne te va pas mal. Tu as l'air de quelqu'un.

— Asseyez-vous. La femme n'est pas rentrée, elle est partie travailler vers dix heures. Elle a bien du mal, la pauvre Louise. Enfin, elle s'en tire tout de même.

Johannieu fit asseoir les visiteurs, puis il s'assit lui-même avec précaution, en rectifiant le pli de son pantalon. Schobre, impressionné par ce dandysme, le considérait en silence. Il finit par dire :

— Alors ?

— Alors ? répéta le Grand Cloueur.

Visiblement, le sens de la question échappait à Johannieu. Vanoël précisa d'une voix sèche :

— Où en es-tu avec la petite ? Est-ce que ça marche un peu ?

Johannieu eut un visage ennuyé. Il répondit :

— Ne parlez donc pas de ça. Vous n'y comprenez rien. Je ne cherche pas ce que vous croyez.

Schobre et le Grand Cloueur se regardèrent avec des mines désappointées. Vanoël haussa les épaules.

— Comment, tu ne cherches pas ? Qu'est-ce que tu fais, alors, toute la journée, derrière tes carreaux ?

C'est de la bêtise, tu te conduis comme un gamin. Mais je m'en doutais...

Vanoël, bien qu'il n'évoquât point sans plaisir le visage de Noa, ne s'abandonnait pas à la dévotion passionnée des autres hommes de la rue. En apprenant l'étrange folie où était Johannieu, il n'avait pas été bouleversé, et il avait fallu l'échauffourée chez Minche pour décider sa colère. Encore ne voyait-il dans cette histoire qu'un prétexte à jeter ses amis contre les Italiens. Car ces Italiens n'étaient, à ses yeux, rien autre chose que des faux frères, des valets honteux du capitalisme, qui venaient travailler à des salaires réduits et gâtaient les prix de la main-d'œuvre. Vanoël n'aurait pas été fâché de leur infliger une leçon. Il était venu voir si l'on pouvait tabler sur les séductions de Johannieu.

— Alors, dit-il, tout ce qu'on racontait sur toi, ce n'était pas vrai ? Tu n'es pas plus avancé que n'importe lequel ? Tu restes à ta fenêtre et puis c'est tout. C'est du propre...

Cette inquiétude hargneuse choquait Johannieu, non qu'il souffrît dans son amour-propre, mais il s'était haussé, depuis qu'il avait son complet neuf, à un degré de civilisation raffinée.

Johannieu avait échafaudé sa vie sur des conventions délicates, dont l'ordonnance intime n'avait de sens que pour lui-même. Au cours de ses stations à la fenêtre, il avait établi un classement des phénomènes quotidiens dont aucun n'échappait à son examen attentif des fenêtres de Méhoul et des allées et venues autour de la maison. Sans effort d'imagination, avec liberté, il avait attribué des valeurs sentimentales à tous les gestes de Noa qu'il surprenait depuis sa fenêtre. Un sourire de Noa, une apparition de Finocle à sa croisée ou certaine attitude de la Méhoule traduisaient une disposition de

Noa à son égard, parce qu'il avait décidé qu'il en était ainsi. Lorsque la jeune fille se montrait seule, il considérait qu'il était avec elle et qu'ils parlaient d'amour.

Dans cette vie secrète empruntée aux plus médiocres réalités, Johannieu goûtait d'incomparables délices. Comme rien n'arrivait sans son ordre, tous ses plaisirs, ses jalousies, ses transports amoureux avaient la saveur des choses consenties. Depuis le matin où il était sorti pour l'achat de la bouteille de champagne, cela faisait près d'une semaine, Johannieu n'avait pas essayé de rencontrer Noa. Il était complètement satisfait et le souvenir de cette tentative lui paraissait inconvenant.

Louise Johannieu, depuis que son mari était fou, vivait dans une grande angoisse. Lorsque les durs travaux où l'obligeait l'oisiveté de Johannieu ne la tenaient pas au-dehors, elle tentait de lui expliquer à quel danger il exposait toute sa famille. Elle ne pouvait pas, si laborieusement qu'elle s'employât, faire vivre à elle seule cinq enfants et un homme. Il devait se rendre compte qu'un jour prochain, lorsque les économies, entamées à moitié par l'achat du complet, seraient dissipées, la situation deviendrait presque impossible, d'autant qu'elle n'était pas assurée d'avoir toujours du travail.

Johannieu, depuis sa fenêtre, l'écoutait avec bonté — il était devenu d'une douceur extraordinaire — et répondait :

— Bien sûr, c'est embêtant.

Puis il implorait le silence, d'un geste de la main ouverte, et replongeait dans sa vraie vie, dans le monde qu'il avait créé. L'autre monde, celui où s'agitaient sa femme et ses enfants, lui devenait chaque jour plus étranger, et, s'il s'affligeait sincèrement des imperfections qu'il y voyait, Johannieu ne consentait pas à ce

qu'il empiétât sur le sien. C'était un homme doux, qui croyait à la vérité avec toutes ses forces.

Schobre et ses amis avaient eu la chance d'arriver pendant la trêve de midi. C'était l'heure où l'on mangeait. La maison des Méhoul ne vivait qu'à l'intérieur. La façade et les abords en étaient sans expression particulière. Certes il y avait, dans cette suspension de vie, de quoi retenir l'attention de Johannieu, car il y reconnaissait le signe d'une retraite méditative de Noa ; mais comme l'examen de la façade ne lui livrait rien de cette méditation, il avait pu accueillir ses hôtes avec un empressement relatif. Il avait eu plaisir à les revoir, Schobre en particulier, qui était un ami de vieille date. Leur cordialité le réjouissait. Quant aux reproches de Vanoël, ils lui furent insupportables. Il lui semblait que Vanoël voulût forcer l'entrée de ce monde exclusif où il était, lui, créateur et créature. Ces réalités d'autrefois où on l'invitait, Johannieu les rejetait avec décision.

— Pourquoi me parles-tu comme ça ? dit-il à Vanoël. Laisse-moi, je ne suis pas de chez vous. J'ai tout trouvé, tu comprends, alors il faut me laisser où on a besoin de moi. Je sais que vous avez bien du mal, comme quand j'étais avec vous, probablement. Je voudrais pouvoir vous aider, mais vous voyez bien que je ne peux pas. Il faut me laisser...

— Pas possible, murmura Schobre, il déraille.

Vanoël, agacé, avait quitté sa chaise. Il se pencha sur Johannieu, et dit avec colère :

— Enfin, voyons, tu ne sais donc pas ce qui s'est passé l'autre soir ?

Johannieu regarda sa montre, courut à la fenêtre, et en revenant demanda d'une voix absente :

— Quoi donc ?

— Quoi donc ? Mais tu ne sais pas qu'à cause de toi il y a eu bataille chez Minche, il y a eu du sang...

Johannieu interrogea avec sollicitude :

— Tu n'as pas eu de mal ?

— Moi, non, je n'y étais pas. Mais Schobre et Cloueur qui se sont battus pourraient te raconter ce qui s'est passé.

— Oui, approuva Schobre, ça faisait vilain. On s'est empoigné avec les macaronis pour de bon. Il a fallu emmener Tysse à l'hôpital, c'est pour te dire.

Johannieu jeta un coup d'œil du côté de la fenêtre et murmura poliment :

— Ces batailles, ça finit toujours mal. On ne devrait jamais se battre...

— Bon Dieu, interrompit Vanoël, tu ne comprends pas ce qu'on te dit. C'est à cause de toi, de toi.

— Oh, je ne leur en veux pas.

— Mais écoute-moi donc. Les Italiens nous sont tombés dessus parce qu'ils croyaient que la petite était pincée pour toi. Ils se sont mis dans l'idée que ce serait Cruseo qui devait l'avoir.

Aucun trouble sur la physionomie de Johannieu n'avertissait qu'il fût alarmé par cette menace. Vanoël n'attendait pas autant de flegme ; la colère empourpra son visage blême. Le Grand Cloueur fit un geste d'apaisement et, à la dérobée, se cogna le front de l'index. Johannieu l'avait vu.

— Je ne suis pas fou, dit-il, qu'est-ce que vous allez vous figurer ? Je comprends bien que vous vous êtes battus à cause de moi. Je dis que ce n'est pas raisonnable et je ne veux plus que vous vous battiez à cause de moi. Mais il ne faut pas dire que je suis fou, Cloueur. Ce qu'il y a, c'est que je ne suis plus de chez vous.

Il consulta sa montre et en hâte alla s'asseoir à la

fenêtre, où il parut oublier absolument les visiteurs. Les enfants, qui avaient écouté le début de la conversation avec une curiosité silencieuse, s'étaient remis à jouer. Les deux jumeaux se poursuivaient autour des chaises. Schobre arrêta l'un d'eux au passage, le prit sur ses genoux et dit en lui caressant les joues :

— On aime bien s'amuser, hein ? Est-ce qu'il s'amuse des fois avec toi, ton papa ?

Dans un coin de la cuisine, Louiset, l'aîné, jouait avec sa sœur de huit ans à la borne-fontaine. La fillette, une bouteille d'eau entre les bras, était la borne-fontaine. Louiset était l'usager qui vient faire sa provision d'eau. Il appuyait sur le nez de sa sœur, qui inclinait alors la bouteille d'eau sur un récipient. C'était un jeu amusant et silencieux, car une borne-fontaine ne parle pas.

Voyant sur les genoux de Schobre son cadet sommé d'une question qui n'était pas de sa compétence, Louiset dit à la borne-fontaine :

— Bouge pas, je reviens tout de suite. Profites-en pour te remplir.

Il vint à Schobre et déclara sans timidité, en montrant son père :

— Pensez-vous qu'il joue avec les deux gamins. Il n'a pas le temps. Toute la journée il reste à la fenêtre pour voir passer sa poule. C'est pour ça qu'il s'est acheté un complet.

Le Grand Cloueur attira l'enfant contre lui pour obtenir des précisions.

— Il ne sort jamais ?

— Je vous dis que non. Il reste là jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lumière derrière les persiennes d'en face.

« L'autre jour, il n'a même pas voulu se déranger pour manger, il a fallu lui porter son assiette à la

fenêtre. Ma maman ne veut pas croire qu'il est toqué, mais c'est pourtant vrai. Lâchez-moi, voilà ma sœur qui m'appelle.

Schobre, consterné par ces révélations, hochait la tête avec pitié.

— Il n'y a pas à se tromper, murmura-t-il, il est fou. Si on pouvait seulement le décider à sortir, ça lui remettrait peut-être les idées.

Vanoël regarda Johannieu qui leur tournait le dos, le visage appuyé contre la vitre. Il eut un soupir de compassion et maugréa :

— C'est encore de la faute à ces vaches d'Italiens.

— Non, protesta Schobre, il ne faut pas dire ce qui n'est pas. Moi, j'aime qu'on soit juste. On ne peut pas dire que c'est de la faute aux Italiens.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ça va bien, intervint le Grand Cloueur, vous n'allez pas vous engueuler dans le dos d'un homme qui est fou. Comme dit Schobre, il faudrait essayer de le faire sortir.

Les trois hommes firent quelques pas vers la fenêtre et, haussés sur la pointe des pieds, essayèrent de surprendre le spectacle qui semblait passionner Johannieu. Mais la rue était justement déserte ; la maison de Méhoul avait un aspect d'abandon, nul visage n'en animait la façade. A la fenêtre de Noa une paire de bas séchait sur une ficelle. Par instants, le vent imprimait à ces bas des mouvements onduleux, les tordait en mouvantes sinusoïdes ou les déployait en horizontales claquantes. Johannieu en suivait les ondulations avec un mouvement balancé de la tête. Lorsqu'une saute de vent, après une accalmie, secouait brusquement les bas, il avait un tressaillement de tout le corps.

Schobre s'avança d'un pas, il touchait la chaise de Johannieu.

— Johannieu, dit-il doucement.

Il n'obtint pas de réponse, lui toucha l'épaule. Johannieu se retourna, parut gêné de voir Schobre à côté de la fenêtre et fit un geste pour l'écarter.

— Laisse-moi, dit-il, laisse-moi...

— Mais oui, je vais te laisser, mais écoute-moi. Tu ne peux pas toujours rester là...

Johannieu ne l'écoutait plus. Schobre se plaça délibérément entre lui et la fenêtre. Johannieu poussa un cri et le regarda avec une muette consternation, les yeux pleins d'horreur.

— Johannieu, reprit Schobre, je comprends que tu aimes bien rester à cette place-là, parce que tu vois la petite. Mais il faut penser qu'un jour ou l'autre Cruseo viendra la chercher. Il n'y aura plus de Noa. Tu ne verras plus que les Méhoul.

— Pourquoi je ne la verrai plus ?

— Parce que Cruseo l'emmènera.

Johannieu ne comprenait pas ! Cruseo ne pouvait être redoutable que dans un ordre de faits limité au monde où il vivait. Dans la fenêtre, il n'existait pas et ne pouvait exister qu'avec le consentement de Johannieu.

— Schobre, est-ce que tu es devant la fenêtre ?

— Oui, je suis devant la fenêtre.

— Alors, il faut t'en aller, puisque tu peux.

— Il va s'en aller, dit le Grand Cloueur. Mais réfléchis bien. Cruseo va venir chez Méhoul. Tu le verras tous les jours, il passera devant la fenêtre avec Noa. Ils se promèneront devant la fenêtre. Et puis, un jour, ils s'en iront de la fenêtre, tous les deux.

Johannieu passa sa main sur son front. Il comprenait. Cruseo, évoqué dans le cadre de la fenêtre, avait une présence dangereuse.

— Alors, ils s'en iront ?

— Bien entendu, dit le Grand Cloueur, si on le laisse venir. Il ne faut pas qu'il vienne.

— Il ne faut pas qu'il vienne, répéta Johannieu d'une voix irritée. Est-ce que tu sais où il est ?

— Il doit être par là, on pourrait voir...

— Je descends avec vous.

Cruseo, depuis qu'il avait mené le combat pour la gloire de Noa, rêvait à la récompense de son amour. Il rêvait aux moyens pratiques de nouer une idylle. La chose n'allait pas sans difficulté. Noa sortait rarement aux heures où il était libre. Le dimanche, on ne l'apercevait qu'en compagnie de son père, dont la vigilance paraissait redoutable. D'ailleurs, Cruseo, pour la première fois de sa vie, se méfiait de lui-même. Les façons cavalières, les propos gaillards, les déclarations faites d'une main audacieuse, dont il usait avec les filles du quartier, n'auraient su convenir à une demoiselle de manières réservées. Cette verve brillante, cette désinvolture qui le servaient heureusement auprès des filles qui buvaient, rigolaient et juraient comme des mâles, risquaient de le rendre odieux à Noa.

Pourtant, Cruseo savait parler d'amour. Il avait, quand il fallait, un langage fleuri de mots tendres, de paraboles et des plus gracieuses métaphores. Les seules paroles qu'il eût dites à Noa : « ... belle comme le matin du soleil sur la montagne en fleurs », en témoignaient. Mais les personnes riches restent dans les écoles jusqu'à dix-huit ans (c'était probablement le cas de Noa) ; elles en sortent avec de l'instruction, et c'est une chose bien connue que les gens instruits parlent d'une bouche pincée et ne comprennent pas du tout ce qu'on leur dit. Alors, ils se moquent de ce qu'ils ne comprennent pas ; cela ne signifie nullement qu'ils soient des imbéciles, ils ont simplement perdu une

chose pour en gagner une autre. Il est même à croire que l'échange leur est profitable, puisqu'on dit qu'ils sont distingués. Et il était bien vrai que Noa fût une personne distinguée ; il n'y avait qu'à regarder sa démarche, ses vêtements, son port de tête pour s'en assurer. C'était justement cette distinction qui intimidait Cruseo.

Malgré tout, il gardait un espoir très ferme qu'il appuyait de raisons médiocres telles que : « Avec les femmes, on ne sait jamais », qui avait sa véritable source dans un optimisme foncier. Ne doutant point que Noa dût l'aimer un jour, il était résolu à lui déclarer son amour et n'hésitait que sur le choix des moyens. Comme son impatience s'accommodait mal d'attendre un hasard incertain, il décida qu'il irait chez Méhoul faire une demande en mariage. S'il était évincé, au moins aurait-il l'occasion de parler à Noa ; et par la suite, sa qualité de prétendant déclaré lui serait un prétexte commode à l'accoster dans la rue.

Cette résolution avait encore l'avantage de suspendre le serment d'honneur où il était engagé par-devers Mânu à casser la figure de Finocle. Il y avait là un cas de force majeure. A supposer qu'il fût agréé comme fiancé, il attendrait d'être marié pour se battre avec son beau-père ; et la chose ne serait alors qu'un épisode normal de la vie de famille. Au contraire, qu'il fût éconduit, l'exécution de sa promesse serait une vengeance. Ainsi les choses allaient le mieux du monde.

Un soir, Cruseo rentra du chantier plus tôt qu'à l'ordinaire et, après une longue toilette, s'en alla frapper chez Méhoul. Finocle et sa fille venaient de quitter la cuisine pour gagner leur chambre. Méhoul et son fils étaient assis devant le fourneau, tandis que la Méhoule desservait la table.

Cruseo fit trois pas dans la cuisine et souhaita le

bonsoir à toute la compagnie avec une aisance parfaite. On l'accueillit mal. Les trois Méhoul considéraient avec scandale cet Italien audacieux, le premier qui eût osé s'introduire chez eux. Ils ne doutèrent pas une seconde qu'il fût entré pour voir Noa. Méhoul s'était levé. Sans répondre à la politesse de Cruseo, il dit d'une voix irritée :

— Tu n'as rien à faire chez moi. Sors. Ici, ce n'est pas une maison pour donner des rendez-vous.

D'émotion, la Méhoule s'était assise. Cruseo jeta un coup d'œil circulaire, comme pour avoir une vue d'ensemble de la cuisine, et dit avec enjouement :

— Ah, si vous saviez, madame Méhoule, comme j'ai un plaisir de votre jolie vie en famille. Et chez vous, il fait si bon, oui, il me semble...

— Allons, sors, répéta Méhoul.

— Non, dit Cruseo. Ce n'est pas toi que je viens voir, Méhoul. Je viens voir ton cousin Finocle.

— Moi je te dis de sortir.

Cruseo traversa la cuisine et s'adressant à Mânu qui n'avait pas bougé :

— Tu sais pourquoi je viens voir Finocle ?

Mânu se leva pour dire en confidence quelques mots à son père. Méhoul indiqua lui-même à Cruseo la porte de Finocle.

Noa cousait une robe, assise sur son lit, les jambes croisées sous ses jupes. Derrière le paravent Finocle retirait ses chaussures. Noa, seule, entendit frapper.

— Entrez, dit-elle.

Cruseo fut surpris de ne voir que la jeune fille. Il se ressaisit très vite.

— Mademoiselle, dit-il en s'approchant du lit, je m'appelle Cruseo. Quand je suis entré, je ne croyais pas avoir le bonheur de vous trouver toute seule...

Finocle, étonné par le timbre de cette voix, avait

surgi de son paravent. Il ne comprenait pas comment cet Italien avait pu s'introduire dans la chambre. D'une voix qui figea le sourire de Cruseo, il commanda :

— Dehors !

Cruseo se retourna, face à Finocle.

— Mais non, dit-il, je suis venu...

— Je ne vous demande pas d'explications, allez-vous-en.

— Je suis venu pour vous parler.

Noa était descendue de son lit, elle intervint en faveur de Cruseo, pria son père de l'écouter. Il ne pouvait pas renvoyer ainsi un homme qui s'était dérangé exprès pour le voir.

— Tu n'as pas entendu cette manière qu'il avait de te parler, s'indigna Finocle.

— Mais, papa, M. Cruseo a été poli...

— Le bonheur de vous voir toute seule ! Si j'étais resté une minute de plus derrière le paravent, il te tutoyait !

— Tu n'as pas compris, je t'assure...

Les pourparlers étaient mal engagés. Cruseo ne se dissimulait point qu'il avait fait une entrée fâcheuse. Cependant, Finocle consentait à l'écouter et lui désignait une chaise, d'un air maussade.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? C'est bien vous qui êtes venu faire l'imbécile il y a un mois sous ma fenêtre en débitant des âneries à l'adresse de ma fille ?

— C'est moi, convint Cruseo, mais je n'ai pas dit des âneries.

— Au contraire. Vous étiez là à faire la belle jambe parce qu'il y avait une femme à la fenêtre. Un joli museau, ma foi, il faudrait que les femmes aient du goût !

Cruseo, sous le regard de Noa, rougit, perdit contenance et se mit à tortiller son chapeau.

— Je n'ai pas voulu être mal poli. Je voulais, je...

Il bafouillait. Finocle, sans pitié de sa confusion, le poussait d'un ton ironique.

— Vous vouliez quoi ?

Alors Cruseo perdit la tête et lâcha :

— Je voulais lui dire que je l'aimais.

Il y eut un silence de méditation. Cruseo respirait mieux, satisfait d'avoir abordé par un sentier à pic au sujet qui l'amenait. Noa restait impassible, comme si la confession de Cruseo ne l'eût point concernée.

Les sourcils froncés, Finocle essayait de dissimuler l'angoisse qui lui serrait la gorge, ses regards allaient de Cruseo à Noa, cherchant à surprendre l'indice d'une complicité qui eût rendu plausible l'audace de cet Italien. Il eut la tentation de saisir le soupirant au collet pour le mettre à la porte, son désir d'instruire l'affaire au fond l'en empêcha.

— Ah oui, dit-il, vous vouliez lui dire que vous l'aimiez, vraiment... Et vous n'avez pas eu l'occasion de vous déclarer par la suite ?

— Non, soupira Cruseo, je n'ai pas osé, vous savez.

Finocle sentit qu'il était sincère, il en fut plus à l'aise pour mener la conversation. Il prit le parti de sourire.

— Et vous avez cru que ma fille pouvait se laisser prendre aux discours d'un terrassier ?

— Ah oui, murmura Cruseo, terrassier...

— Et vous êtes venu me voir pour quoi ?

Cruseo s'était levé. Il dit en haussant les épaules, comme s'il eût déjà mesuré l'abîme qui le séparait de Noa :

— J'étais venu vous demander si vous vouliez me marier avec votre fille.

A son tour, Finocle se leva, prit la main de Cruseo et reprit avec une bonhomie perfide :

— Vous êtes jeune, ami Cruseo, vous voyez la vie simplement. Tenez, je ne vous le cache pas, vous m'êtes sympathique et, s'il n'y avait pas d'empêchements insurmontables, j'aimerais vous avoir pour gendre. Allons, asseyez-vous et parlons sérieusement.

Un peu d'espoir revint à Cruseo. Finocle se renversa sur le dossier de sa chaise et demanda :

— Voyons, quelle est votre situation de fortune ?

Ces paroles qui jetaient le désarroi dans l'esprit de Cruseo, il éprouvait une joie singulière à les prononcer. Il ne se vengeait pas seulement de l'insolence de cet Italien, mais de toutes les vexations qu'il avait subies dans sa vie de hors-la-loi. Les pouces dans son gilet, le ventre arrondi, il répéta :

— Quelle est votre situation de fortune ?

Cette question qu'il infligeait à Cruseo, il lui semblait bien l'avoir déjà entendue. Il avait encore dans l'oreille certaine intonation de voix ironique. Oui, il avait dix-huit ans, il venait d'échouer à son baccalauréat, il était dans le bureau d'un petit homme gras, au ventre en baril et il tortillait son chapeau dans ses deux mains...

Mon Dieu, qu'on est à l'aise dans la peau d'un bourgeois. Comme la vie vous est dévouée. Maintenant, les questions lui venaient automatiquement, il n'avait qu'à les poser telles qu'il les retrouvait dans sa mémoire.

— Quels sont vos projets d'avenir ? Quelles sont vos aptitudes ?

Vraiment, il est des questions qui ne sont pas inutiles. Ce petit homme au ventre en baril n'avait pas eu tout à fait tort... Cruseo, écrasé par le sentiment de son infimité, répondait avec une voix basse, étouffée

par la honte. Finocle hochait la tête avec un sourire apitoyé, plein d'indulgence, d'un réaliste qui voit les choses comme elles sont et compatit en même temps à la mauvaise chance. Sans même s'en rendre compte, il récita une dernière question :

— En somme, qu'est-ce que vous avez comme instruction ?

Il regretta cette phrase sitôt qu'il l'eut prononcée et comprit que l'ironie en était hors de propos, blessante.

Cruseo s'était levé, d'un mouvement brusque. Il se pencha sur Finocle et dit avec une violence sourde :

— De l'instruction, tu te fous de moi ? De l'instruction, moi, pour faire un vieil homme comme toi, sans cœur ? parce que tu n'as pas de cœur. Voilà un quart d'heure que tu me parles avec ton instruction et tu n'as parlé que sur l'argent. Ta fille, garde-la pour un homme riche et qui aura de l'instruction. Je te l'ai demandée avec mon cœur, mais je me repens, va. Donne-la à un homme riche. Moi, quand je veux une femme pour de l'argent, je vais la chercher au bordel. Au revoir, je vous souhaite le bonheur à tous les deux.

Noa, immobile, le regarda sortir. Un instant, elle resta silencieuse en face de son père. Comme Finocle s'inquiétait de sa pâleur, elle éclata en sanglots et cria :

— Tu n'as pas de cœur, tu es un homme méchant !

VIII

Un bourdonnement d'humanité blessée emplissait la rue à l'heure du soir habituellement silencieuse. Après le dîner, les hommes et les femmes étaient sortis devant les maisons et s'interpellaient de porte à porte avec des voix amères qui se répétaient au fond des couloirs suintants. Ils avaient appris la nouvelle au retour de l'usine : les travaux de démolition allaient commencer dans un mois. Toutes les maisons de la rue seraient rasées pour faire place à d'orgueilleuses constructions en ciment armé où l'on aménagerait une cité de bureaux. Les équipes de démolisseurs devaient commencer par le coin des gueux et les Italiens étaient sommés de quitter leurs domiciles avant trois semaines. Les travaux seraient conduits rapidement. Dans six mois, plus rien ne resterait de ces logements de pauvres dont une commission d'hygiène avait dénoncé l'insalubrité.

Ces projets de démolition n'étaient pas nouveaux. Six mois auparavant, tous les habitants de la rue avaient été informés par leurs propriétaires qu'ils eussent à chercher d'autres domiciles, et les avertissements s'étaient renouvelés. Mais la menace semblait lointaine, inexistante. Cette rue aux habitudes nouées si étroitement dans la pauvreté de tous les jours ; cette

rue à l'haleine forte, qui vivait avec toutes les vies de tous ses habitants, on n'imaginait pas qu'elle pût mourir. Tant de souffrance et de mort l'avait visitée, tant d'amour caressée, que ses vieilles maisons noires et malodorantes en avaient comme une patine de chair sensible. On l'avait toujours vue comme ça. Pour ceux qui y étaient nés, pour ceux qui étaient venus s'y fixer, elle était la puissance originale que l'on trouve en arrivant, une éternité aussi importante que l'eau des rivières et le ciel d'en haut. Elle ne pouvait mourir, sa condamnation était aussi vaine qu'un blasphème contre le ciel.

Maintenant, sous la menace immédiate, son âme violente se révoltait. Du bout de la fontaine au coin des gueux, les voix s'insurgeaient contre l'iniquité d'une décision aussi arbitraire. Car pourquoi démolir cette rue plutôt qu'une autre rue ? Avait-on demandé l'avis des intéressés ?

Les femmes considéraient surtout le dommage matériel qui leur était causé : la difficulté de trouver d'autres logements, les habitudes qu'il faudrait abandonner. Les hommes, plus détachés des conséquences pratiques, envisageaient l'événement sur le plan sentimental, protestaient contre une injustice consommée au mépris de leurs droits évidents. Ces choses-là n'arrivaient pas dans les rues élues par les gens riches qui avaient déjà l'avantage d'être logés confortablement. Il avait fallu qu'on choisît la rue la plus misérable pour tailler une place aux bourgeois. C'était toujours la même histoire, le même recommencement ; on dépouillait les pauvres, on les traquait jusque dans leurs refuges, et avec leur misère, on dressait les forteresses du capitalisme. On n'avait pas le droit de les expulser, la rue était à eux, ses murs branlants, lépreux, sa chaussée boueuse, ses chambres humides,

sa borne-fontaine où l'on faisait queue pour tirer de l'eau, son café de chez Minche, et ses moindres pierres, et le ciel qui était par-dessus, tout cela, qui avait contenu leur vie, était leur propriété intime. La rue n'était pas seulement une double rangée de maisons entre lesquelles circulait un courant d'air ; elle était leurs personnes mêmes intégrées à la pierre, aux charpentes, au sol. Eux seuls en pouvaient disposer, il n'appartenait pas à quelques bourgeois avides de jeter bas ces maisons où la vie difficile, les plaisirs disputés et la souffrance des habitants avaient inscrit un droit de propriété formel.

Les Italiens, que cette mesure atteignait les premiers, protestaient avec de grands cris. Ils étaient réconciliés tout d'un coup avec les autres hommes de la rue. On oubliait tous les anciens griefs qui leur valaient la méfiance des époux. Le temps où ils détournaient les femmes de leurs devoirs était un heureux temps. Maintenant, une même passion de justice animait tout le monde.

Vanoël était parmi les plus excités. Il allait de porte en porte, de groupe en groupe, et son indignation jaillie en paroles violentes secouait les colères. C'était lui qui dénonçait dans cette expulsion en masse la volonté consciente du capitalisme de brimer les classes laborieuses. La chose était évidente : si les vaches qui sont à la tête de tout voulaient construire des bureaux, il ne manquait pas de terrains vagues un peu plus loin pour dresser leurs immeubles sans chasser les ouvriers comme des esclaves dont la misère offensait la délicatesse de leurs femmes parées comme des putains dans leurs automobiles de luxe. Ah oui, c'était ça, aussi. Ils voulaient, sur l'emplacement de ces tanières de travailleurs, tracer une belle avenue droite où faire rouler leurs somptueuses limousines payées par la sueur du

peuple. On s'en foutait bien, par exemple, de leurs limousines ! Est-ce qu'on se laisserait toujours dépouiller jusqu'à l'os par cette classe de possédants, orgueilleux, sans cœur ?

A la voix de Vanoël, les hommes s'étaient rassemblés en face de chez Minche. La nuit était obscure. Grimpé sur une borne, l'orateur était vaguement éclairé par un faisceau de lumière que projetait dans la rue la fenêtre ouverte du café de chez Minche. Enivré par la rumeur de cet auditoire moutonnant dans la nuit, il parlait avec une sombre exaltation. Parfois, une voix indignée l'interrompait, pour approuver ou enchérir sur ses accusations. Sur le mode ironique qui affecte l'ingénuité, le plus propre à surprendre la colère d'un auditoire, Vanoël s'écriait :

— Il paraît qu'une commission d'hygiène a constaté que les logements n'étaient pas sains. Il paraît que c'est ce qui les aurait décidés. Dans le fond, ils ont raison, n'est-ce pas ? c'est plus sain de coucher sous les ponts, il y a de l'air. Je vous dis qu'ils nous veulent du bien, moi. Les logements ne sont pas sains ? on les démolit. C'est comme les malheureux, pourquoi qu'il y a des malheureux ? ça serait si simple de les fusiller tous. Ah, vous avez de la chance qu'ils aient besoin de vous pour faire marcher leurs usines. Vous êtes des gens heureux, sans que ça paraisse...

La rue ricanait, pour faire entendre qu'elle comprenait.

— C'est commode, poursuivait Vanoël, il n'y a qu'à dire : ôte-toi de là que je m'y mette. Parce qu'il y en a peut-être d'entre vous qui pourraient croire qu'on va démolir leurs maisons pour leur en construire des toutes neuves, avec des chauffages centrals, des bidets à eau chaude et tout le grand train. Ah oui, vous ne savez pas comment ça s'est passé. Un jour un patron

d'usine entre dans ses bureaux, il dit comme ça à son secrétaire : « Il y a de la fumée ici, j'aurais besoin d'un fumoir, d'une salle de billard. Tracez-moi donc un plan. Tiens, voilà une rue qui me conviendrait pour construire. » Alors son chieur d'encre lui dit qu'il y a des maisons. « Des maisons ? qu'il dit. On les fout par terre. Je donnerai dix mille francs au ministre, et allez. » C'est comme ça que ça se passe. Vous, vous irez coucher où vous voudrez...

Un grondement courut dans la foule. Des voix crièrent :

— Alors, pire que des bêtes, on est...

— Ils se paient nos gueules...

— En attendant d'avoir notre peau.

— Et pourquoi qu'ils se gêneraient. On est bien bons pour être menés à coups de pied !

Vanoël sentit qu'il avait son public en main. Il poursuivit :

— Bien entendu, pourquoi qu'ils se gêneraient, du moment qu'on les laisse toujours faire ? Ils n'ont qu'à dire : je veux ça et je veux ça, et nous autres, c'est tout juste si on ne les remercie pas par-dessus le marché.

— Ça pourrait arriver qu'ils tombent sur un bec de gaz !

— Sur un bec de gaz ? Mon pauvre vieux, mais vous tous, vous avez trop l'habitude d'obéir pour oser dire non. Ce qui arrivera plus tôt, c'est que vous prendrez vos pioches pour tirer vos maisons par terre, histoire de leur éviter des frais...

Un silence menaçant accueillit la plaisanterie.

— Bien sûr, reprit Vanoël, si vous aviez le courage de dire non, carrément, ils hésiteraient...

— Ils flancheraient, dit une voix dans la foule.

Et d'autres voix :

— Oui, qu'ils flancheraient !

— On n'a qu'à leur montrer qui on est, une bonne fois !

Vanoël cria :

— Alors, nom de Dieu, serrez les coudes et gueulez fort !

Un frisson d'enthousiasme courut dans l'auditoire, des exclamations jaillissaient de toutes les poitrines, il y eut une mêlée de cris furieux, puis le tumulte se disciplina, devint plus fort. L'attention se fixait sur quelques phrases qu'on entonnait à plein gosier :

— On est chez nous !

— Aux chiottes les patrons !

— Point de faux frères !

— A nous la rue !

L'union se fit définitivement sur le cri de « A nous la rue », et la foule, ivre de sa force, s'ébranla vers le bout de la fontaine, abandonnant Vanoël sur sa borne.

— A nous la rue, à nous la rue, à-à-à nous !

Toute la rue, gagnée par la fièvre, hurlait, imbécile, à la même cadence, oubliant la cause de sa fureur, prête à dévorer n'importe quoi. Les femmes avaient emboîté le pas et s'essoufflaient à crier, sans comprendre. Devant la maison de Johannieu, une charrette était rangée le long du mur, elle fut mise en pièces, à coups de pied, à coups de poing.

Parvenue au bout de la fontaine, devant la maison des trois vieux, la tête de colonne s'arrêta, n'ayant aucune raison d'aller plus loin. Les derniers rangs du cortège butèrent les uns contre les autres, étonnés, irrités de cet arrêt brusque.

— Avancez ! Avancez !

Le cri fut soutenu par une trentaine de voix, enfla. « A nous la rue » fut oublié, on beuglait : « Avancez » sur l'air des lampions. Les premiers rangs protestaient :

— Pour quoi faire avancer...

— Ils sont fous !

Enfin, une voix, dominant les autres, cria : « Au coin des gueux ! » et la foule, demi-tour, abandonna le réverbère du bout de la fontaine pour s'en aller au réverbère du coin des gueux qu'elle démolit à coups de pierres. Alors, on s'aperçut qu'il faisait noir et ce fut le commencement de la débandade.

Minche, à l'écart de ces démonstrations, n'avait pas quitté le café. Accoudé à la fenêtre de son café en compagnie de Mânu, il considérait cette effervescence avec un mépris absolu.

— Regarde-moi ces idiots-là, si ça a du sens. Tiens, voilà qu'ils beuglent *l'Internationale,* maintenant. Plus bêtes que leurs fesses. Ça gueule et puis c'est tout ce que ça sait faire. Demain, ils n'y penseront seulement plus, et quand on viendra pour les faire déménager, ils seront tout contents de partir. Allez, gueulez donc, tout à l'heure vous aurez soif et vous viendrez boire le coup chez Minche. Quand même ils voudraient résister, en fin de compte, ça serait toujours les flicards qui auraient le dernier mot. Plus bêtes que les bêtes, je te dis...

Mânu s'associait complètement à ce dédain du cafetier.

— Bien sûr, dit-il, c'est de la bêtise. Ils feraient mieux de chercher des logements. Il y aura des clochards dans pas bien du temps. Je me demande quand est-ce qu'ils vont nous mettre dehors, chez nous ?

— Ça ne sera guère avant trois mois. A propos, qu'est-ce qu'ils vont devenir, Noa et son père ?

— Je ne sais pas. Je te dirai que ça ne me tourmente pas beaucoup.

— Que tu dis. Mais tu seras bien embêté de la regarder partir sans avoir pu en venir à bout.

— Gros curieux. Est-ce que tu le sais, si je n'ai pas fait tout ce que j'ai voulu ?

Minche gonfla les joues, un éclat de rire fusa entre ses lèvres pincées.

— Penses-tu, dit-il, il n'y a qu'à regarder ta tête, pour être rassuré tout de suite. Tu as l'air d'un pauvre amoureux. D'abord ça n'a pas d'importance, puisque c'est ta cousine.

Mânu avait rougi. Dépité, il murmura :

— Oh, ma cousine... Tiens, je rentre chez moi, je ne veux pas attendre que tous ces gueulards viennent s'empiler chez toi.

Le tumulte de la rue s'apaisait, on n'entendait plus qu'un bruit de voix descendues à leur éclat normal et le piétinement de la foule qui se dispersait. Chemin faisant, Mânu donna dans un groupe d'hommes où s'agitait Vanoël. Il entendit :

— Il faudrait pourtant qu'on le retrouve.

Et Vanoël, s'avisant de sa présence, l'interrogea :

— Tu n'as pas vu Cruseo ?

— Non, pas vu. Ça fait bien quatre ou cinq jours que je ne l'ai pas rencontré.

Mânu s'éloigna ; les conciliabules devenaient plus rares, la foule était clairsemée, fatiguée.

— Qu'est-ce que je disais, murmura Mânu, tous dégonflés...

Comme il arrivait devant le couloir de sa maison, une ombre se détacha du mur et vint sur lui. La surprise le fit d'abord sursauter, puis il reconnut Johannieu à sa voix.

— C'est toi, Mânu ? Est-ce que tu n'as pas vu Cruseo ?

— Cruseo ? non. Qu'est-ce que tu lui veux à cette heure-là ?

Johannieu répondit avec colère :

— Je ne veux pas qu'il entre chez toi. Mais il se cache, il a peur de moi. Peut-être qu'il est déjà parti avec elle. Il faudrait que j'aille voir depuis ma fenêtre, hein ?

— Je ne sais pas...

— Je ferais peut-être mieux de rester à ma fenêtre, oui. Quand j'y suis, il n'arrive rien sans moi. Dis.

Mânu comprenait mal. Il dit à tout hasard :

— Bien sûr, tu serais peut-être plus tranquille.

— Non, pas plus tranquille. Je ne suis jamais tranquille. J'ai peur. Je crois qu'il est déjà là, dans la maison...

Il serra l'épaule de Mânu et sa voix devint suppliante :

— Ah, dis-moi s'il est déjà dans la maison, dis-moi.

— Mais non qu'il n'y est pas, je le saurais, tu penses.

Johannieu soupira de satisfaction.

— Ah, je suis bien content qu'il ne soit pas là. Tu comprends, il ne faut pas qu'il vienne. Je ne suis pas méchant, je ne lui ferai pas de mal. Mais qu'il ne vienne pas rôder par ici. Je vais à la fenêtre...

Il traversa la rue en courant, sans souci de la boue qui giclait sur son complet neuf.

— C'est pourtant vrai qu'il est fou, songea Mânu en rentrant chez lui.

Dans la cuisine, Finocle était seul, assis à côté du fourneau.

— Les vieux sont sortis ? demanda Mânu.

Finocle répondit par un signe de tête.

— Vous n'avez pas l'air content, fit observer Mânu.

Ça vous embête, cette histoire de démolitions, il va falloir déménager, hein ?

Finocle ne semblait pas entendre. Mânu insista :

— Ça ne fait pas votre affaire...

Finocle leva les yeux sur lui et dit avec violence :

— Je m'en fous. Tu n'as pas vu Cruseo ?

Mânu lui jeta un regard méfiant.

— Non, je ne l'ai pas vu. Pourquoi voulez-vous que je l'aie vu ?

— Je ne sais pas, tu aurais pu le rencontrer, il est souvent dans la rue. Tu ne sais pas où je peux le trouver ?

— Allez chez lui.

— Il n'y est pas, j'y suis déjà allé. Peut-être qu'il est chez Minche. Je vais descendre chez Minche...

Demeuré seul, Mânu s'accouda sur la table et songea à Cruseo. Tout le monde voulait voir Cruseo, il n'était question que de lui. Pourquoi donc Finocle le recherchait-il ; l'entretien qu'ils avaient eu, quelques jours auparavant, à en juger par la physionomie de Cruseo au sortir de la chambre du fond, n'avait pas dû être cordial. Pourquoi donc l'Italien avait-il tant d'importance, tout d'un coup ? Mânu en venait à se demander s'il n'avait pas hérité de quelque million d'Amérique.

— Cette vache de Cruseo, tout de même...

Tandis qu'il supposait, la porte de communication entre la cuisine et la chambre des Méhoul fut poussée doucement. C'était Noa. Voyant Mânu sur sa chaise, elle eut une exclamation étonnée.

— Je croyais trouver mon père...

— Il vient de sortir.

D'un geste instinctif, Noa fermait le décolleté de son peignoir qu'une simple ceinture serrait à la taille. Le peignoir était court, les jambes passaient, nues, lisses. Mânu songea :

« Bon Dieu, elle est à poil là-dessous. »

Il devint très rouge, le sang battait à ses tempes. Il lui sembla que sa gorge contractée par l'émotion faisait un bruit formidable, mais il ne lui importait pas d'être ridicule. Ses mains s'étaient crispées sur le bois de la table. Il n'osait bouger, comprenant que le moindre geste serait un élan forcené, le premier mouvement d'une ruée brutale sur ce corps de femme. Ecrasé par la violence de son désir, il se tenait immobile, les yeux fixés sur la ceinture du peignoir, dont il eût suffi de tirer un pan pour que la jeune femme apparût en chair.

— Qu'est-ce qu'il y avait, tout à l'heure, dans la rue ? dit Noa.

Elle avait fait un pas vers lui. Sa voix était mal assurée, il semblait à Mânu qu'elle respirât avec une sorte d'oppression. Il bégaya :

— C'était la rue, la rue...

— Vous étiez en bas, avec eux...

Elle s'était encore approchée, il la sentait presque contre lui et cette voix de femme, habituellement calme, trahissait un trouble profond. Mânu lui saisit le poignet, ricana :

— Tu t'énerves, hein, tu t'énerves...

Elle n'essaya point de se dégager, au contraire se pencha sur lui. Le peignoir s'entrebâilla, il vit la naissance de la gorge, sentit sur son visage le regard des yeux fiévreux. Il eut un grondement satisfait. Noa murmura d'une voix étouffée, pressante :

— Vous l'avez vu, dites-moi, vous avez vu Cruseo ?

— Quoi ?

— Dites-moi où il est, vous le savez...

Mânu l'avait lâchée, il grinça :

— La salope, la salope...

Alors, elle se rendit compte du trouble où il était.

Elle eut un mouvement de recul effrayé, rajusta son peignoir. Il quitta sa chaise, lui reprit le poignet.

— Salope, ça vient renifler l'homme et ça se fout du monde. Allons, ôte-moi ça.

Elle réussit à dégager son poignet meurtri, se réfugia derrière la table rectangulaire. Mânu fit un bond, elle lui échappa. Ils couraient autour de la table, Mânu haletait :

— Tu vas voir si je vais t'en donner du Cruseo... tu vas voir.

D'un mouvement prompt, il poussa la table. Surprise, Noa reculait, la table avança encore ; elle était cernée dans un coin de la cuisine.

— Appelle-le, ton Cruseo, appelle-le...

Comprenant qu'elle n'échapperait plus, elle se blottit dans l'angle du mur, prête à faire front. Sautant pardessus la table, Mânu la joignit ; il y eut une lutte rapide. Noa griffait, frappait au visage. Il parvint à lui immobiliser les bras au long du corps, la coucha sur la table. Avec précaution, il réunit les deux poignets de la jeune fille dans sa main gauche et arracha la ceinture du peignoir, découvrant la forme du corps qui paraissait nettement sous une fine chemise. Mânu déchira le crêpe de Chine, sa main pétrit la chair nue, les seins durs. Noa eut un soubresaut de tout le corps, sa tête cogna le bois de la table. Mânu se coucha sur elle, lui prit les cheveux à pleine main et cognant la tête, râla :

— Tiens, tape de la tête, tape. Tu y passeras tout de même...

Noa lui cracha au visage, il la gifla, écrasa ses lèvres sur la bouche serrée. Elle fit encore un effort pour se dégager, Mânu frappa au visage de son poing fermé. Etourdie à demi, elle ne résista plus. Mânu, la voyant incapable de lutter, lâcha les poignets, glissa ses deux genoux, à force, entre les cuisses serrées. Noa parut

reprendre conscience du danger, un effort désespéré faillit la précipiter sur le plancher. Tandis que Mânu la recouchait d'aplomb sur la tête, un bruit de pas résonna dans le couloir. Elle eut un petit rire de triomphe qui affola Mânu.

— Je me fous que ça soit ton père, dit-il d'une voix étranglée. Je suis content qu'il voie ça. Ne bouge pas, saleté, je t'assomme.

Mais le secours qu'elle sentait imminent donnait à Noa une énergie nouvelle. Les pas faisaient craquer les marches de l'escalier. Elle ne cria point. Des deux mains, elle tira les cheveux de Mânu qui faillit perdre l'équilibre et lui porta un coup de genou qui le fit rugir de douleur.

La porte s'ouvrit. La Méhoule précéda son mari dans la cuisine. La stupeur l'immobilisa au seuil. Noa était toujours étendue sur la table, bras en croix, son peignoir ouvert sur sa nudité. Mânu, agenouillé à côté d'elle, promenait ses mains au long du corps harassé, roulait sa tête sur la poitrine nue. Rien n'indiquait à la Méhoule que la jeune fille se fût défendue. S'étant approchée, elle vit le visage très pâle de Noa, ses yeux clos meurtris par une fatigue qu'elle interpréta à contresens. Ecartant son fils, la Méhoule lui reprocha sans éclat :

— Regarde dans quel état tu l'as mise.

Puis elle alla chercher un linge humide dont elle tamponna le visage de la jeune fille, murmurant douloureusement :

— C'était forcé, deux jeunesses comme ça, dans la même maison...

Méhoul, penché sur la table, contemplait avec satisfaction le corps nu qui était la fille de Finocle. Il y toucha.

— Tu parles d'un cinéma, dit-il en regardant Mânu. Ah, tu sais faire, toi...

— Ecartez-vous d'ici, gronda la Méhoule, que ce n'est pas votre place, deux tristes que vous êtes.

L'eau fraîche ranima la jeune fille ; elle passa la main sur son front, ouvrit les yeux, et eut une brusque détente musculaire, un mouvement d'instinctive défense. Méhoul, qui s'était retiré avec Mânu vers le fourneau, ricanait :

— Vingt Dieux, si elle gigote...

Il n'avait pas besoin de se gêner, il pouvait rire au nez de la fille de Finocle. Mânu épiait les bruits de la maison, tremblant de voir surgir Finocle.

Noa était descendue de la table, elle fit quelques pas en chancelant. La Méhoule voulut la soutenir, elle la repoussa sans parler et gagna sa chambre.

Mânu respira, il savait qu'elle ne parlerait pas à son père, tout danger était écarté.

IX

Au sortir de la chambre du fond où il venait d'essuyer le refus de Finocle, Cruseo avait connu la plus profonde détresse, car il n'était plus rien qu'un terrassier à vingt-cinq francs par jour. En traversant la cuisine, il s'efforça vainement à saluer les Méhoul avec l'aisance que les copains lui enviaient. Sur le palier, il cracha et fit le serment qu'il ne franchirait plus jamais le seuil de cette maison d'aristocrates. Puis il songea qu'il n'était pas homme à tomber en langueur pour les beaux yeux d'une fille sans cœur. Les yeux étaient beaux, tout de même.

— Sainte Vierge, soupira-t-il, qu'elle est belle. Si belle, comme un abricot...

Il hésitait à rentrer chez lui. La solitude, dans cette chambre moisie, lui fit peur. Il se dirigea vers le bout de la fontaine, quitta la rue et se mit à errer au hasard. Après une heure de marche, il entra dans un café, but jusqu'à minuit. Comprenant alors qu'il avait trop bu pour retrouver son chemin, il envoya chercher un taxi. Par hasard, le chauffeur connaissait la rue, il le déposa devant sa porte. Cruseo lui tint un long discours sur la bonne entente qui n'avait jamais cessé de régner entre chauffeurs et terrassiers depuis que le monde était monde. Comme il sollicitait une réponse, il s'aperçut

que le chauffeur et la voiture avaient disparu. La chose lui parut curieuse.

— Ce coin des gueux, songea-t-il à haute voix, c'est un drôle de coin. La Jimbre s'est déjà sauvée comme ça, sans qu'on l'ait vue partir.

Il considéra la maison avec méfiance, elle lui parut toute pleine de mauvais mystère. Mais comme les cafés étaient fermés, il se décida à entreprendre l'ascension du deuxième étage où il demeurait. Il grimpait avec effort et comptait à haute voix les étages. Lorsqu'il eut compté deux étages, il essaya d'ouvrir sa porte. Une voix irritée l'informa qu'il était au troisième. C'était drôle, décidément. Cruseo descendit dans la rue pour recommencer son ascension en toute certitude. En montant, il murmurait : « Je monte au premier, premier étage, premier étage. » Lorsqu'il y parvint, il annonça : « Deuxième étage » et essaya d'introduire sa clé dans une serrure. On lui apprit sans bienveillance qu'il était au premier étage. D'abord, il en douta. Penché sur la cage de l'escalier, il finit par se rendre à la vérité et cette découverte le confirma dans l'opinion que le monde était mal fait. Chagrin, il se résigna à gagner l'étage supérieur où il trouva sa chambre contre toute évidence arithmétique. Après avoir allumé la lampe, il s'assit sur une chaise, un peu étonné que son lit ne fût point collé au plafond par les pieds.

— Il devrait être au plafond, dit-il. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas au plafond ? Ce soir, il n'arrive rien comme on attend. Le soir est mauvais, le soir me fait mal. Ce soir, je l'avais à côté de moi, elle me regardait. Qu'elle était belle, Madone, c'était ta fille, je croyais que c'était ta fille. Elle avait des yeux d'église, longs comme des prières. Et ses cils, ils étaient doux. Elle a dit : il faut le laisser parler, papa. Elle a dit ça. J'écoutais sa voix de femme, de Madone, Madone que

toute l'Italie elle n'en a pas de plus douce ; Madone que je la berce doucement, dans mon bras...

La tête penchée, il faisait le geste de bercer un enfant et des larmes coulaient de ses yeux noirs agrandis par l'ivresse du vin. Il essuya ses larmes avec ses mains dures et se leva en murmurant :

— Le monde est bien sale.

Cruseo n'avait pas envie de dormir. Son cœur était plein d'un chagrin qu'il aimait ; le vin lui avait vidé la tête et il écartait facilement les pensées qu'il n'avait pas choisies. La maison était silencieuse, on n'entendait rien, que le miaulement d'un chat sur un toit de la rue. Cruseo regarda son lit et lui dit :

— Non, je ne veux pas me coucher, c'est fini de me coucher. Elle est trop belle, tu sais.

Il jeta un coup d'œil sur son mobilier : le lit, une armoire grossière, une chaise et une petite table portant une cuvette ; et il ajouta :

— Un terrassier, il n'a rien de beau qu'on voit.

Alors, il fit signe au lit, à l'armoire, à la table et à la cuvette de s'en aller. Il ne les vit plus. Et il avisa son accordéon qui pendait au mur par une bretelle de cuir.

L'accordéon de Cruseo avait le souffle langoureux de cette vie charnue qu'il évoquait aux ciels secs des midis. Parfois, il avait l'âme consternée des palais refroidis dans la gloire. Il roulait dans ses plis le sanglot des eaux vives ou le rire matinal des enfants barbouillés de soleil et de raisin noir. Il avait des chansons pour endormir la fatigue des jours de travail, d'autres chansons pour les samedis de paye où il fallait rire ; et des chansons d'amour. Les claviers avaient des touches d'ivoire et des leviers en os de mouton. C'était un bel accordéon.

— Allons, viens, dit Cruseo.

Sans le déployer, il en fit jouer les touches, puis

l'étira lentement. L'accordéon eut un soupir grave, très doux, et Cruseo se mit à jouer un air simple, au rythme alerte, précis.

— Mais non, dit Cruseo avec reproche, ce n'est pas ça. Tu me chantes de l'amour sur un pré. Là...

L'accordéon gémit une musique dense, au mouvement lent, gonflée d'harmoniques très douces, et qui mourait par instants sur une note ténue. Dans le silence de la nuit, les sons avaient une valeur pleine ; ils paraissaient s'attarder dans la chambre, s'y accumuler. L'ivresse de Cruseo en était ouatée. Les yeux fermés, la tête dodelinant à la cadence de la mélodie, Cruseo accompagnait son accordéon d'un chant à peine murmuré. Parfois il s'interrompait, attentif à la douceur d'un son qu'il écoutait mourir dans sa poitrine ; il parlait à l'accordéon, avec amitié :

— Je ne t'ai pas dit, m'accordéon, elle avait la robe noire, et tu aurais dit une petite fille au tablier. Et sa bouche, est-ce qu'elle n'est pas la bouche d'une petite fille. Dis, sa robe noire la faisait mince, va. Chante la robe noire...

— Ah, tu chantes bien, tu chantes pour me faire mal. Et moi, que je chante aussi :

M'accordéon de ma misère, je suis saoul
Pour avoir bu trop du vin clair
Qu'elle a mis dans ses yeux
De Vierge du dimanche.

Ho des chantiers, mon compagnon de pioche
Dis-moi qu'est-c' qu'y a dans la terre.

Mon terrassier d'amour, y a trois pierr' de taille.
C'est pour bâtir ta maison neuve

Deux chambres, l'eau courante
Et l'électricité.

Ho des chantiers, mon compagnon de pioche
Dis-moi qu'est-c' qu'y a dans la terre.

La racine mouillée des forêts de grands chênes
Où tu vas, les jours de campo
Tailler dans le bois vert
Le manche de tes pelles.

Ho des chantiers, mon compagnon de pioche
Dis-moi qu'est-c' qu'y a dans la terre.

Quatre planches de bois, pourries en eau profonde
Le mort m'a donné un coup d'os.
Dans le fond de la fosse
Il t'attendra ce soir.

Ho des chantiers, compagnon de ma mort
Creuse plus profond dans la terre.

Mon terrassier d'amour, y a deux grands yeux clairs
Qui sourient. Le mort a bougé
Un os du cou pour voir
Rire deux grands yeux clairs.

M'accordéon de ma misère, je suis saoul
M'accordéon du grand vin clair.

Entre les mains de Cruseo, l'accordéon frémissait à peine, soutenant la chanson d'un souffle tendre comme un murmure de fontaine.

— Elle est triste, ma chanson, dit Cruseo. Tu te rappelles, le premier jour qu'elle est arrivée, et tous les jours depuis, comme j'étais content ? Je croyais que ses yeux m'avaient dit. Un soir comme ça, tu te rappelles, j'étais saoul un peu, j'étais toujours saoul, m'accordéon. Je suis rentré en riant, tu étais là, on a chanté les noces de Cruseo avec le plus beau Lis de la Madone...

L'accordéon eut un spasme, jeta des notes graves et

claires. Cruseo caressa les touches d'ivoire, l'air pensif, et se mit à rire.

— Les accordéons, dit-il, ça n'a pas mal. Mais non, qu'est-ce que tu me dis. Va, je t'écoute chanter les noces...

D'abord, ce fut un prélude au mouvement gymnastique, souple, et calme comme un état de grâce ; puis les doigts de Cruseo couraient plus vite sur les touches, la cadence devenait plus vive, se rompait. L'accordéon, étirant ses plis en contorsions onduleuses, semblait s'enrouler autour de Cruseo dont le buste balancé suivait le rythme de la musique. La voix de l'accordéon se multipliait, s'amplifiait. Portant le thème principal qui se déployait en ondes larges, des sonorités bousculées éparpillaient une joie drue. Toujours plus pressées par les doigts alertes de Cruseo, les notes accouraient au tumulte des noces. Cruseo, égaré dans cette frénésie harmonieuse, n'entendit pas la porte s'ouvrir, ne vit pas les visages irrités qui se pressaient dans l'entrebâillement de la porte.

Réveillés par le chant et par la musique, les Italiens de la maison avaient perdu patience. Sur le palier, une quinzaine d'hommes en pantalons et manches de chemise s'étaient rencontrés pour maudire Cruseo en termes vifs. On savait bien que le mal d'amour ôte le sommeil, mais ce n'était pas une raison de réveiller tous les voisins. Toutefois, après avoir poussé la porte du coupable, ils attendirent que Cruseo eût fini pour lui faire des reproches. Immobiles, ils écoutaient avec une grande attention. Cruseo, penché sur son accordéon, ne voulait rien voir.

Avant le finale, il y eut une lâchée de sons éclatants, une farandole de joie furieuse, puis l'accordéon fit une plainte qui mourut longtemps.

Cruseo avait laissé tomber son instrument ; les

Italiens ne savaient plus pourquoi ils étaient venus. L'un d'eux s'avança vers Cruseo et, le touchant au bras, murmura :

— C'était beau...

— C'était beau, répéta Cruseo hébété par la fatigue.

— Oui, Cruseo, je suis content que tu aies joué comme ça. Mais tu ne sais pas qu'il est une heure et demie du matin. Il faut te coucher.

Cruseo leva la tête, vit les Italiens dans sa chambre et comprit qu'il les avait réveillés.

— Je vous ai réveillés, dit-il, mais qu'est-ce que ça fait ? Tout à l'heure j'ai fait une chanson, je vais vous la dire. Elle est triste parce que je suis triste.

Les autres protestèrent, l'heure n'était pas aux chansons, il fallait dormir.

— Dans quatre heures, ce sera le moment de partir pour les chantiers.

— Si, je vais chanter une chanson, rien qu'une.

Il ramassa l'accordéon ; on fit un demi-cercle autour de lui. Cruseo chanta : « M'accordéon de ma misère, je suis saoul... » Devant ses compagnons il avait le souci d'émouvoir. Grand comédien, il chantait avec des trémolos, des roulades et des soupirs soutenus par des jeux d'accordéon ; ses yeux mimaient le désespoir, l'horreur, la mort et l'amour. Les Italiens l'écoutaient en grand silence, ne perdaient pas un jeu de physionomie. Lorsque Cruseo eut achevé, on lui serra les mains avec chaleur, tous le complimentaient, le pressaient en amitié de recommencer.

— Qu'elle est belle, Cruseo, le cœur m'en étouffait.

— Comme tu as de l'amour, Cruseo, chante-nous encore.

— Il faut que tu nous l'apprennes.

Cruseo se défendait, par coquetterie.

— C'est la chanson pour mon cœur, je la chante une fois et quand je la chante, je crois que je meurs.

Les Italiens ne songeaient plus à dormir. Cruseo dirigeait leurs voix hésitantes et leur apprenait un couplet après l'autre, avec méthode. Lorsque chacun connut l'air et les paroles, il organisa un chœur qui fit vibrer la maison et mit en émoi tout le coin des gueux. Bientôt, la chambre fut pleine d'Italiens réveillés par le bruit, qui joignaient leurs voix à celles de leurs amis. L'assistance devint si nombreuse qu'une lourde chaleur oppressa les hommes. On ouvrit la fenêtre et le chant s'échappa dans la rue immobile ; porté par les voix de ténor, il peuplait la nuit jusqu'aux profondeurs où le réverbère n'éclairait plus. Les chiens endormis aux seuils des couloirs en étaient réveillés, et leurs voix hurlantes répétaient la complainte jusqu'à l'autre bout de la rue.

Cruseo, les joues creusées par la fatigue, l'œil enfoncé dans un cerne bistre, n'avait plus la force de chanter. Adossé à la fenêtre, il écoutait la voix de ses compagnons, et le bruit qu'elle jetait dans la nuit de Noa l'emplissait d'une mélancolie délirante. Parfois, il se penchait par la fenêtre et, d'une voix rauque qui lui faisait mal à la gorge, criait pour les chiens de la rue :

— Plus fort ! gueulez plus fort, sang du Dieu !

Puis revenant à ses hôtes, il murmurait en battant la mesure :

— C'est la chanson pour s'en aller, la chanson quand le cœur se tord dans les poitrines d'amour.

Saoulés par leur puissance, les chanteurs oubliaient l'heure tardive. Ils s'en avisèrent à trois heures du matin et jugeant qu'il était trop tard pour se coucher, chantèrent d'autres chansons. Cruseo avait fini par s'endormir sur son lit, dans le sommeil lourd du vin et de la fatigue. Vers cinq heures, on le réveilla, il fallait

s'en aller aux chantiers. Les Italiens, dégrisés, songeaient avec dégoût aux chemins sales qu'ils avaient à courir dans la nuit pour se rendre au travail. Cruseo, sans ouvrir les yeux, se tourna du côté de la muraille et répondit :

— Pour moi, il n'y a ni chantier ni travail. J'irais me crever pour vingt-cinq francs ! Foutez-moi le camp.

— Qu'est-ce que tu racontes, il est l'heure de partir, je te dis.

— Allez piocher, moi j'ai à dormir.

Quelqu'un se pencha à la fenêtre et informa que Minche ouvrait son café. En une minute, les chanteurs altérés eurent quitté la chambre. Cruseo arriva chez Minche le dernier. On lampait le vin rouge à longs traits, chacun son litre. En donnant une bouteille à Cruseo, Minche fit observer :

— Qu'est-ce qu'il a fallu que vous gueuliez, pour boire comme ça. On vous entendait depuis là. Je me demande ce qui vous a pris de vous relever à une heure pareille.

Cruseo n'était pas d'humeur à contenter la curiosité d'un marchand de vin malveillant. Il s'avisa que Minche était plus gras qu'il n'était convenable ; ses joues, ses mentons, son ventre noble l'offensèrent. Avec le matin, la passion de Cruseo devenait morose ; il lui plut de croire que cet homme gras était responsable de son malheur, le ventre de Minche lui parut gonflé de maléfices.

— Tonneau, dit-il, ne cause pas de ça. Il y a longtemps que tu me dégoûtes, jamais comme ce matin. Ne dis rien, ou je botterai ton cul, tu sais. Ta graisse m'ennuie, mais plus tard, si je reviens dans la rue, va que je n'oublierai pas de te casser les os. Tonneau, quand je pense que l'autre jour j'ai pu me battre avec les hommes de la rue qui s'étaient mis en

fête, là, au comptoir... je les ai engueulés, moi, et qu'est-ce qu'ils avaient fait ? rien que d'aimer la fille qui a les yeux. Tous compagnons, c'étaient. Quand je reviendrai dans la rue, je leur dirai que je les aime. Mais toi, cochon gras, attention à mes mains. Ho, vous autres ! vous ne savez pas pour qui elle est la fille ? elle est pour celui qui a des sous et de l'instruction. Je vous dis qu'elle est pour Minche...

Les Italiens considéraient sévèrement ce gros Minche plein de sous et d'instruction qui avait les filles qu'il voulait.

— Hein que tu as des sous, poursuivait Cruseo, et de l'instruction.

Minche, derrière son zinc, était blême de peur. Il eut un sourire difficile, une tremblante grimace égalitaire et protesta :

— Mais non, qu'est-ce que tu vas penser là, de l'instruction... je suis un homme comme vous autres...

Des ricanements lui coupèrent la parole. Un homme comme eux ? est-ce qu'il se moquait des gens ? un homme comme eux avec ce ventre de riche et cette chaîne d'or qui barrait son gilet ? Avait-il jamais posé le pied sur un chantier, non, bien sûr. Toute sa vie, il avait vendu de la denrée derrière un comptoir.

— Cochon gras, dit Cruseo, tu as peur, tu ferais mieux de te taire. Il n'y a personne d'entre nous qui voudrait être un homme comme toi, parce que tout ce que tu as, tu l'as pris avec ton instruction, comme tu prendras la fille. Mais je perds mon temps à causer, au lieu de te casser la tête...

On n'était jamais sûr que Cruseo plaisantât. Ce matin, la fatigue et la tristesse donnaient à son visage une expression de sombre violence. Minche, mal à l'aise, surveillait les mouvements des Italiens qui jouissaient de sa frayeur. Lorsque Cruseo affirma qu'il

allait casser la tête de ce gros lard d'un coup de bouteille, tout le monde se mit à rire avec un plaisir évident. Minche, défaillant, étendit les bras et balbutia :

— C'est pas des plaisanteries. A un copain comme moi, venir me dire que j'ai de l'instruction... je suis l'homme qui a commencé avec rien...

Cruseo saisit un litre de rhum par le col, d'un geste menaçant, et se versa une rasade. C'était bien une plaisanterie. Minche, la sueur au front, poussa un soupir et reprit :

— Oui, j'ai commencé avec rien. Mes vieux ne m'avaient pas laissé un sou...

— Tais donc ta gueule, dit Cruseo, tu sens mauvais. Tiens, voilà des sous pour mon vin et pour le rhum qu'on va finir.

Il tendit un billet à Minche et ajouta :

— Garde la monnaie. Vous partez, les amis ?

— C'est l'heure de s'en aller.

— Oui, dit Cruseo, je m'en vais aussi. Mais je n'irai pas au chantier, je suis fatigué pour la vie. Je vous dis au revoir, je reviendrai saigner Minche un jour ou l'autre. La vie n'est pas propre.

Les Italiens regardaient leur compagnon avec une tendresse toute pleine de pitié. L'un d'eux voulut le retenir.

— Viens tout de même avec nous, tu seras entre des amis, on s'arrangera pour que tu n'aies pas trop de mal.

— Non, je ne peux pas.

— Essaie, va, essaie.

Alors Cruseo eut un accès de colère triste.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'essaie, cria-t-il ; maintenant, j'ai vu tout ce qu'il y a de beau, j'ai vu que ce n'est pas pour un terrassier. Allez donc vous casser

en deux sur vos pioches, moi j'ai assez de mon mal. Imbéciles !

Il quitta le café et s'éloigna dans la nuit de la rue en geignant des imprécations. Il marchait d'un pas rapide vers le bout de la fontaine, mené par sa colère. En passant devant la maison des Méhoul, il vit filtrer de la lumière par les persiennes de la cuisine, chercha la fenêtre de Noa qui n'était pas encore éclairée et grinça :

— Je suis malheureux pour toi, garce !

A plusieurs reprises, il jeta sa plainte et finit par crier :

— Pour toi, garce ! pour toi !

Aucune voix ne lui répondit. Dans la nuit déserte, il se sentit menacé par le silence, une haine de réprouvé gonfla son cœur. Il se baissa, ses mains fouillèrent le sol gras de la chaussée et il jeta une volée de boue contre les persiennes dont il devinait la place. Sur le bois, il entendit la boue s'aplatir comme une claque.

— Je voudrais t'en plâtrer la bouche, garce !

Puis il reprit sa marche en murmurant avec une tendresse infinie :

— Mon plus beau lis a les yeux clairs, elle est une petite fille en robe noire. C'est moi qui l'aime.

Au soir du même jour, les Italiens ne retrouvèrent pas Cruseo et on n'en eut pas de nouvelles pendant près de trois semaines. Ses compagnons disaient qu'il était mort d'amour et faisaient l'éloge du disparu. Il était le plus bel homme de la rue, le plus fort, et les femmes, jusqu'alors, n'avaient jamais su résister à la chaleur de ses yeux sombres. L'Italie regretterait sûrement de ne pas le voir revenir avec ses frères, parce qu'il chantait les plus belles chansons du monde. Si Cruseo avait été là, jamais on n'eût osé démolir la rue.

Cruseo fit sa rentrée à l'heure de midi, par le bout de

la fontaine, en compagnie de la Jimbre. Il avait un visage abattu, des vêtements sales, la démarche lasse. La Jimbre, vêtue d'un manteau de fourrure, les jambes de soie, lui parlait rudement, d'une voix qu'elle forçait exprès pour que tout le monde appréciât le renversement des rôles. Les trois vieux de la fontaine, debout sur le pas de leur porte, admiraient qu'elle traitât cet homme redoutable avec une telle désinvolture. Cruseo leur jeta un regard distrait et n'eut même pas une injure à leur adresse. Avant d'arriver à la demeure de Méhoul, il s'arrêta, considéra longuement la fenêtre de Noa. Comme la Jimbre s'impatientait, il lui ordonna :

— Viens me donner le bras.

— Tu n'es pas fou. Pour que je salisse mon manteau ? Tu es plus sale que si tu sortais de la terre.

— Viens me donner le bras, je te dis. Tes peaux de lapin, je te les salirai à l'endroit des fesses, si tu veux faire des façons.

La Jimbre comprit que sa revanche avait été de courte durée ; elle se résigna à lui prendre le bras, non sans avoir, par représailles, fait un signe de complicité aux trois vieux de la fontaine.

A la fenêtre de la cuisine, Noa, Finocle et les trois Méhoul s'écrasaient pour voir le couple s'éloigner vers le coin des gueux.

X

Couché sur le lit, Cruseo écoutait distraitement les doléances de la Jimbre, qui arpentait la chambre avec nervosité. Elle se plaignait qu'il lui eût manqué d'égards devant les gens de la rue.

— Tu ne penses pas, disait-elle, que la vie va recommencer comme avant. J'ai la prétention que tu sois poli avec moi et que tu me laisses faire ce que je voudrai. Je sortirai quand ça me plaira et sans te demander ton avis. Plus souvent que je vais rester enfermée dans cette chambre-là, j'ai autre chose à faire. Voilà un quart d'heure que je suis chez toi et je m'embête déjà. Tu fais une tête comme si tu venais de m'enterrer. Réponds-moi, au moins.

— Tu m'emmerdes, murmura Cruseo par manière de dire.

Un peu réconfortée, la Jimbre s'indigna pour la forme.

— C'est distingué de causer comme ça aux femmes. Ça montre tout de suite qu'on est éduqué, oui...

Elle s'était assise sur une chaise, croisant les jambes qu'elle découvrait haut. Cruseo, la joue sur l'oreiller, les paupières mi-closes, considérait ces jambes qui étaient agréables. Son regard s'attacha au modelé du genou, à la rondeur d'une cuisse dont il apercevait un

coin de chair au-dessus du bas bien tiré. Ses yeux cillèrent, un peu de sang rougit son visage et il ordonna :

— Viens.

Mais la Jimbre décroisa les jambes, couvrit ses genoux sous sa robe. Elle répondit avec une froideur calculée :

— Je n'aime pas qu'on me demande sur ce ton-là ; redemande-moi mieux que ça. D'abord, je veux que tu changes d'habits, tu es plus sale que le plus sale des ouvriers.

Cruseo, irrité, s'accouda sur le traversin et dit d'une voix menaçante :

— Tu vas voir ça, si je vais te faire rappliquer plus vite...

L'œil humide et les joues roses, la Jimbre se leva. Pour dissimuler son émoi, elle murmura en haussant les épaules :

— Il faut bien faire quelque chose.

Comme elle se disposait à ôter son manteau de fourrure, on entendit frapper à la porte et Noa, sans attendre qu'on l'eût priée, entra. Elle était vêtue de la robe noire serrée à la taille par un large tablier appartenant à la Méhoule et qu'elle n'avait pas songé à retirer. L'ascension des deux rampes d'escalier faisait haleter sa poitrine, et ses noirs cheveux crépelés frémissaient dans le courant d'air de la porte ouverte. Cruseo avait sauté à bas de son lit et, le visage figé par la stupeur, attendait qu'elle parlât. Poussant la porte derrière elle, sans la fermer, Noa lui dit en désignant la Jimbre d'un mouvement de menton :

— Dites-lui qu'elle s'en aille.

Elle s'assit sur la chaise que la Jimbre venait de quitter et attendit qu'on lui obéît. Sans hésiter, Cruseo fit un pas vers la Jimbre et lui dit simplement :

— Va-t'en.

— Non.

— Allons, va-t'en, reprit Cruseo avec douceur. Je n'ai pas toute ma raison, je pourrais aussi bien te passer par la fenêtre. Deux étages.

La Jimbre lui dit qu'il était un fumier. On n'agissait pas ainsi avec une femme de son mérite et il fallait vraiment qu'il n'eût pas toute sa raison pour se rendre ainsi au caprice d'une espèce de bonniche en cheveux et en tablier.

— Pour une gamine, tu as du toupet, dit-elle à Noa. Mais si je te rencontre dans la rue, ce sera une belle paire de claques pour toi...

— C'est bon, interrompit Cruseo, sors, voilà ton chapeau.

— Je reviendrai à six heures, je vais chez Minche.

— Ne reviens pas, ne reviens jamais.

Il la poussa dehors. La Jimbre se retourna une dernière fois et cria :

— Petite vacherie, tu me paieras ça.

Cruseo claqua la porte derrière son dos et dit à Noa sans la regarder :

— Vous êtes venue me dire quelque chose...

Noa s'était approchée de lui, elle murmura d'une voix hésitante :

— Vous aviez quitté la rue. Je croyais que vous ne reviendriez pas, à cause de moi.

— Je n'aurais pas dû revenir. Avant, j'étais heureux, je pensais aux chansons. Maintenant...

— Cruseo...

Il entendit son nom trembler sur les lèvres de Noa, il leva la tête, vit l'amour dans les yeux clairs. Elle lui mit la main sur l'épaule.

— Cruseo, tes yeux sont beaux, tu es beau. Je savais que tu m'aimais, depuis le premier jour du soleil sur la

montagne en fleurs. Mais je comprenais mal, je croyais que l'amour, c'était du travail triste. Et le soir que tu es venu, j'étais si contente... J'aurais dû t'empêcher de partir, je n'ai pas su. Pendant quinze jours, Cruseo, je t'ai cherché, je demandais à tes amis si tu allais revenir, j'étais malheureuse comme toi.

Elle appuya sa tête sur la poitrine de Cruseo. Eperdu, il n'osait faire un mouvement, et, la bouche enfoncée dans la toison noire, murmurait à voix très basse :

— Petite robe... petite robe...

Noa lui prit la tête entre les deux mains. Levée sur la pointe des pieds, elle lui parlait les yeux dans les yeux.

— Cruseo, que je t'aime, que je t'aime... Je voudrais t'obéir. Je voudrais que tu me demandes des choses difficiles, de m'en aller loin avec toi. Si tu avais vu comme j'étais en colère quand mon père te parlait ; mais non, tu n'as pas pu voir. Je voulais me lever, nous défendre, je n'ai pas su. Toi, tu as dit à mon père : « Je voulais lui dire que je l'aimais. » Cruseo, je savais que tu m'aimais ; pourtant, de te l'entendre dire, la tête m'a tourné tout d'un coup. Et toi, tu es parti, tu as dit à mon père : « Ta fille, garde-la... », j'aurais voulu mordre mon père. J'ai eu peur que tu ne m'aimes plus, Cruseo. Mon père s'est repenti, il t'a cherché, il aurait voulu m'empêcher de pleurer. Je pleurais.

— Est-ce qu'il vous a vue venir ici ? s'inquiéta Cruseo.

— Ah, je ne sais pas. Je suis venue sans regarder derrière moi. Quand je t'ai vu passer avec cette femme... mais, dis-moi qui elle est, cette femme. Pourquoi l'as-tu amenée ? Elle est laide...

— Oui, elle est laide, affirma Cruseo. Je ne la reverrai jamais, je lui ai dit de ne plus revenir. C'est une femme qui n'a pas d'importance...

Une ombre passa sur le visage de Noa. Hochant la tête, elle murmura :

— Pourquoi, pas d'importance ? Est-ce qu'il y a des femmes qui n'ont pas d'importance ?

— Si. Elle est une femme comme je ne peux pas vous dire, une femme pour beaucoup d'hommes.

Elle devint très pâle. Cruseo, effrayé, la fit asseoir sur la chaise. Lui-même s'assit à ses pieds, sur le plancher.

— C'est moi qui devrais être par terre, dit Noa, je serrerais tes genoux dans mes bras.

— Non, tu es plus belle que tout ce qui peut arriver. Moi, je suis bien pour être par terre, je suis un homme de travail, la pioche m'a fait les mains dures ; si dures, Madone, que j'ai peur d'écorcher vos mains en les touchant. Elles sont douces, vos mains. Le premier jour, à la fenêtre, je les ai vues si blanches que je les ai aimées déjà. Petite robe, il y a des jours, quand je travaillais au chantier, j'aurais voulu pleurer sur la terre ouverte. Tout le monde voyait que mon cœur était pour tes mains. Les autres, ils t'aimaient aussi, mais, tous, ils auraient voulu que tu m'aimes, parce qu'ils savaient que je t'aimais comme ils ne pouvaient pas, comme personne ne pouvait. Si je passais sous ta fenêtre, mon cœur était doux, j'aurais voulu faire le signe de la croix.

Noa vint s'asseoir à côté de lui, sur le plancher. Doucement, elle serra la tête de Cruseo dans ses bras et dit à voix basse :

— Et moi, quand tu as été parti, je pleurais dans mon lit. Le jour, j'avais mal. Cruseo, écoute, un soir... un soir, j'ai senti comme le cœur me battait d'amour. J'étais toute seule à la maison avec le fils de Méhoul. Et lui, il a voulu, il avait déjà essayé, il a voulu...

Noa s'interrompit, les joues écarlates. Un vocabu-

laire trop précis lui revenait à l'esprit ; certains souvenirs de cette vie, odieuse maintenant, à laquelle Finocle l'avait arrachée, s'imposaient à sa mémoire. Des larmes de honte coulaient sur ses joues chaudes. Elle cacha son visage sur la poitrine de Cruseo dont la colère fondit en tendresse.

— Ne me dites pas maintenant, il faut oublier ; j'ai votre main qui tremble.

Noa releva la tête, essuya ses joues humides. Elle dit d'une voix ferme :

— Si, je veux que tu saches. Le premier jour que j'étais chez Méhoul, après-midi, Mânu est entré dans ma chambre. Il m'a menacée et moi, maintenant, je ne sais plus si j'étais prête à céder de bonne volonté. Heureusement, mon père est arrivé tout de suite et Mânu a dû sauter par la fenêtre. Une autre fois, il est revenu, mais j'ai pu le mettre à la porte. Je croyais qu'il n'oserait plus et l'autre jour je me suis trouvée seule avec lui dans la cuisine. Il m'a battue, Cruseo, il m'a donné des coups sur la tête. Je me suis défendue, tu sais. Je l'ai mordu, je lui ai donné des coups de pied, il a crié. Cette fois-là a été comme les autres fois. Cruseo, je pensais à toi en me défendant. Je croyais que s'il avait réussi, je ne te verrais plus jamais. Et c'est vrai, je n'aurais pas osé te revoir. Mais lui, il m'avait déchiré mes habits, j'étais couchée sur la table et quand les Méhoul sont arrivés, ils ont cru... Le vieux ricanait en me regardant...

Cruseo, l'œil fixe, les mâchoires serrées, écoutait sans mot dire. Il pensait à des supplices ingénieux, combinait des chairs grésillantes avec des os broyés, des yeux arrachés d'un doigt vif et un peu de boyaux en liberté. Du travail fait à la main, finement. Cette persévérance de Mânu dans une intention aussi noire lui paraissait presque inhumaine, il avait peur de

n'avoir pas assez de châtiments. Sur son visage crispé, dans ses yeux noirs, Noa vit une décision meurtrière. Elle lui mit sa main fraîche sur le front et reprit d'une voix apaisée :

— J'avais tant de colère, ce jour-là, que je me suis promis de tout dire à Cruseo. Mais maintenant, c'est fini. Je suis si heureuse d'être avec toi que je veux oublier ce qu'il m'a fait. Toi, tu oublieras aussi, il faut me promettre.

Les yeux par terre, Cruseo répondit :

— On n'oublie pas cette chose-là. Quand je pense qu'il t'a battue sur ta peau, quand je pense, moi qui voudrais te parler à genoux toujours, ah, sainte petite chair, j'ai besoin qu'il meure en grimaces.

— Cruseo, il faut me promettre. Je suis heureuse. Maintenant, tu me défendras et personne n'osera dire quelque chose, parce que je dirai à tout le monde que je t'aime. Et puis, nous nous en irons bientôt. Je veux aller dans ton pays, dis-moi comme c'est, l'Italie.

Cruseo oublia Mânu, ses yeux perdirent leur éclat funeste, il prit la taille de Noa.

— Dans l'Italie, il y a du ciel et le soleil est avec les femmes. Quand tu viendras dans l'Italie...

On frappait à la porte. Il mit un doigt sur sa bouche pour inviter Noa au silence. Elle lui donna sa bouche et chuchota :

— Il faut ouvrir. J'ai peur des portes quand elles ont quelqu'un derrière.

Elle alla ouvrir elle-même. Finocle ne parut pas trop surpris de trouver sa fille chez Cruseo. Il la regarda longuement, eut un sourire triste et murmura :

— Mon Dieu, comme tu étais pressée, comme tu l'aimais...

Elle répondit par un rire clair, tout sonnant d'une

joie qui lui fit mal. Hochant la tête, il répéta d'une voix plus basse, fatiguée :

— Comme tu l'aimais, comme tu l'aimes...

Cruseo s'était levé. Anxieux, il attendait que le père prononçât quelque sentence. Finocle prit le bras de sa fille. Il s'y appuyait, comme s'il eût été très las. Il vint à Cruseo.

— Vous êtes revenu aujourd'hui, dit-il avec effort. Je suis content tout de même, je la vois si heureuse... L'autre jour, je vous ai mal parlé, mais vous voilà bien vengé.

Cruseo ouvrit la bouche pour une protestation polie.

— Ne vous défendez pas, poursuivit Finocle, vous étiez en colère et c'était juste. Mais rien que votre colère m'a puni, et le chagrin de la petite.

— Maintenant, dit Noa, il n'y a plus de colère, plus de chagrin.

Il attira sa fille contre lui, caressa les cheveux noirs.

— Plus de chagrin... petite fille, je te voudrais heureuse, mais le chagrin vient quand il veut. Les hommes forts, les hommes comme moi se défendent toute leur vie contre le chagrin Un jour, ils le rencontrent tout de même. Et toi, tu ne te défendras peut-être pas.

Il écarta sa fille, fit un pas vers Cruseo et dit avec une violence contenue :

— Si j'étais sûr, au moins, que vous sachiez la défendre. Vous êtes un homme jeune et quand on est jeune on n'a pas de suite dans les idées, ni dans les choses du cœur. Vous allez m'emporter ma fille, mais partout où vous irez il y aura du vin, de la colère, des femmes. Est-ce que je vous connais, moi ? Vous êtes Cruseo ; qu'est-ce que ça peut me faire ? un homme pris dans le tas. Vos yeux noirs, c'est pour ma fille ; à moi, ils ne me tournent pas la tête. J'en ai connu des

imbéciles aux yeux noirs, des brutes, des ivrognes, des syphilitiques... Est-ce que je sais, moi, si vous n'êtes pas tout ça. Je sais bien qu'elle vous a choisi...

— Elle sera heureuse, dit Cruseo, je jure.

— Tais-toi, s'emporta Finocle, tais-toi. Est-ce que tu sais si tu peux rendre une femme heureuse ? L'autre jour, je te reprochais d'être un terrassier. J'avais raison. Est-ce que tu peux la rendre heureuse, où aurais-tu appris ? Tu n'en as jamais vu de femmes comme elle. Regarde comme elle est fine, et tu as tes mains lourdes et tu as la colère toujours prête. Qu'est-ce que tu en feras, terrassier ? Tu vas lui faire des enfants, comme une brute ; et tu penses déjà à lui donner un balai, du linge à laver, des casseroles grasses. Sur ses mains, bon Dieu ! Et qu'est-ce que tu lui diras, toute la vie ? Tu lui parleras de ton sale travail de pioche, hein ? et tu rêves de l'emmener le samedi soir dans un bistro sale pour retrouver les copains qui font danser les putains de la rue. Ah, tu vas me la prendre...

Noa et Cruseo se jetaient des regards consternés, n'osant l'interrompre. Finocle s'assit, accablé, et poursuivit d'une voix plaintive :

— Tu vas me la prendre. Et avec moi elle était bien. Je comprenais tout, c'était ma fille. Elle me ressemblait, on l'a dit. Elle avait les yeux de son père et moi, quand j'avais dix-huit ans, j'étais doux comme elle était douce. Qu'est-ce qui me reste... On met cinquante ans à trouver sa fille, quelqu'un vous l'emporte et on n'est plus qu'une vieille bête.

Noa vint se serrer contre lui.

— Papa, tu sais bien que je t'aime autant. Cruseo ne va pas m'emporter, comme tu dis. Nous nous verrons souvent. Dis, Cruseo ?

— Bien sûr, approuva Cruseo. Je serai content si

vous êtes là pour l'aimer aussi. Je ferai ce que vous voudrez, monsieur.

— Pas de monsieur, appelez-moi Finocle, je vaux moins que vous. Si j'avais pu prévoir, je vous aurais saigné comme une bête le premier jour de mon arrivée. Vos promesses, je m'en fous, je sais ce qu'elles vaudront dans six mois. Dites-moi plutôt ce que vous comptez faire quand vous serez marié avec ma fille.

Cruseo n'avait pas eu le temps d'y réfléchir, mais le problème lui paraissait bien simple. Il continuerait son métier de terrassier.

— Qu'est-ce que je disais, ricana Finocle, je ne m'étais pas trompé. Ma fille raccommodera vos chaussettes et nettoiera vos godillots pleins de boue. Eh bien, non. Je vous donnerai de l'argent, je veux un gendre avec un faux col, moi. Je vous donnerai plus d'argent que vous n'en avez jamais gagné jusqu'à maintenant. Non, ne me remerciez pas. L'argent, je ne l'aime pas. Pour un homme comme moi, ce n'est pas une chose sérieuse. Alors, qu'est-ce que vous ferez de cet argent-là, où irez-vous ?

Cruseo était perplexe. Lorsqu'il lui arrivait de songer aux avantages de la fortune, il imaginait confusément une vie tumultueuse qui s'écoulait à tirer des bordées dans des établissements hauts de plafond, où les femmes avaient des plumes sur la tête ; une vie ornée de cigares bagués et de taxis automobiles. Cette image de la richesse ne s'adaptait plus à la vie conjugale qu'il ambitionnait maintenant et la question de Finocle l'embarrassait. Finocle haussa les épaules avec dédain.

— Je vous donne la galette, dit-il, et il vous faut encore la manière de s'en servir. Voyons, vous allez abandonner votre métier de terrassier, mais vous ne pourrez pas rester sans rien faire, vous ne sauriez pas.

Et puis vous auriez l'air de vivre aux crochets d'une femme. Pourquoi ne retourneriez-vous pas en Italie ?

— Cruseo en parlait justement quand tu es arrivé, dit Noa.

— Vous achèteriez une boutique de drapier ou de chapelier, ce que vous voudrez. J'aurais un gendre commerçant et quand j'irais vous voir, vous diriez au client : C'est ma vieille ganache de beau-père.

Il s'attendrissait, un sourire apaisait son visage tourmenté. Cruseo, impressionné par la vision d'un avenir aussi magnifique, restait grave. Noa embrassait son père avec un élan qui achevait de dissiper sa mélancolie.

— Toi, papa, tu dirigeras la boutique. Le soir, nous irons nous promener tous les trois...

L'atmosphère était devenue familiale, bourgeoise. Ils parlaient avec une confiance affectueuse. Cruseo, déférent, approuvait cet homme qui parlait d'acheter une maison de commerce.

— Il faudra bientôt songer au départ, dit Noa.

Finocle réfléchit. Un peu de contrariété parut à son front plissé.

— Le départ, dit-il, il n'y faut pas songer avant un mois et demi. Naturellement, vous attendrez d'être en Italie pour vous marier...

Et il expliqua pour Cruseo :

— Je suis obligé de me cacher, la police me cherche pour des histoires politiques. Vous voyez que je ne vous cache rien, soyez discret. Un mariage ici pourrait les mettre sur la piste et le diable sait quand on sort des prisons politiques. Dans un mois ou deux, on m'aura suffisamment oublié pour que je puisse gagner l'Italie sans trop de risques.

Cruseo acquiesça sans rien objecter. Il considérait avec une admiration profonde ce personnage aux

dehors modestes qui n'était rien de moins qu'un homme politique. Et lorsqu'il entendit Finocle déclarer, en regardant l'heure à sa montre en or, qu'il lui fallait regagner son travail, il fut dans l'attendrissement qu'un homme aussi considérable acceptât l'inconstance du sort avec la plus parfaite simplicité.

— Je dois m'en aller, dit Finocle. Toi, petite fille, tu vas descendre avec moi et rentrer chez la Méhoule. Tu ne peux pas rester ainsi dans la chambre de ton fiancé, ce n'est pas convenable...

— Pourquoi, pas convenable ? s'étonnait Noa.

Finocle, sur le chapitre des convenances, n'était jamais parfaitement à l'aise. Depuis longtemps, les valeurs morales lui paraissaient mouvantes, cotées à une bourse mystérieuse où une coulisse d'honnêtes gens n'en trafiquait pas sans profit. Il n'insista point. Mais Cruseo, qui venait de faire du chemin dans le domaine des obligations bourgeoises, appuya Finocle avec un empressement grave.

— Non, dit-il à Noa, vous ne pouvez pas rester ici. C'est une chose qui ne se fait pas, il vaut mieux que vous redescendiez avec votre père.

Finocle admirait la sagesse de Cruseo. Tout le monde s'admirait.

— Au revoir, dit Finocle, je reviendrai chez vous avec ma fille.

Peu après leur départ, Cruseo eut la visite de Johannieu. Le complet neuf avait encore bon air et Johannieu eut plaisir à constater que son rival avait des vêtements sales.

— Je te cherche depuis trois semaines, dit-il. Je viens t'avertir de ne jamais mettre les pieds chez Méhoul, parce que je te casserais la tête.

— Il ne fallait pas te déranger.

— Si tu l'avais vue tout à l'heure, Cruseo, comme

elle était heureuse. Elle rentrait dans la fenêtre avec son père. J'ai de la chance, tu sais. Ah, il faut que je retourne à la fenêtre, elle m'a donné rendez-vous.

— Rendez-vous ? qu'est-ce que tu racontes ?

— Oui, rendez-vous à trois fils du plâtre écorché au coin de la vitre du bas. Taille en rond, rond, rond.

— Je comprends, dit Cruseo, rassuré par l'incohérence de ces paroles.

— Non, tu ne comprends pas. Il n'y a que moi qui puisse comprendre. Ecoute, Cruseo, je ne t'en veux pas. Je vois bien que tu es mal habillé ; et les complets coûtent cher. Je ne te crains pas. Au revoir.

Cruseo eut encore la visite de la Jimbre, qui n'avait pas voulu rester sur une défaite. Cruseo l'éconduisit avec une fermeté hautaine, n'hésitant pas à jeter sur le palier le manteau de fourrure et le pantalon qu'elle avait déjà retirés pour affirmer son droit à l'amour.

— On n'enlève pas le pantalon en arrivant chez le monde, dit-il en la poussant vers la porte. Ce n'est pas convenable et j'aime que les femmes aient de la tenue. Remets le pantalon et puis va-t'en où tu voudras.

La Jimbre, émerveillée par un sentiment aussi aristocratique du savoir-vivre, en oubliait les injures qu'il fallait. Lorsqu'elle s'en avisa, la porte venait de lui claquer dans le dos.

Le soir, les Italiens firent une belle ovation à Cruseo. Il y eut une fête d'amitié. Cruseo y répondit avec chaleur. Mais sa joie était discrète, il répondait à leurs questions avec mesure.

— Au chantier ? Oh non, je ne retournerai pas ; il faut que je me fasse une situation.

— Ah, Cruseo, c'était la tristesse quand tu n'étais pas là. Les accordéons n'allaient pas bien. Ah, Cruseo, tu vas jouer pour le retour, tu vas jouer...

XI

La Méhoule dit à son homme :

— Ne laisse pas tomber le feu, je serai là dans une heure. Ce n'est pas qu'il fasse bien froid, on peut même dire que c'est une belle après-midi de dimanche. Quand même, on supporte le feu.

Méhoul, attablé en compagnie de Finocle devant une bouteille de rhum, eut un signe d'acquiescement. Sa femme sortie, il versa une rasade dans les verres et dit à Finocle :

— Comme ça, tu es décidé à partir ?

— Oh, décidé... Enfin, oui ; d'abord il faut bien, puisqu'on chasse tout le monde de la rue. Mais je ne suis pas fixé à quinze jours près. Ça peut être dans un mois comme dans six semaines.

— Je vois que tu n'attendras pas que je déménage pour t'en aller. Vois-tu, je me doutais que tu allais filer. Depuis une quinzaine, tu avais changé tout d'un coup. Je te sentais tout content, on aurait dit que tu avais toujours un rien de verre dans le nez... Ah, le coup de partir, ça vous rajeunit un homme. Je ne parle pas de moi, qui suis ficelé dans ma vie d'ouvrier.

Méhoul but un coup de rhum, passa sa langue sur ses moustaches et reprit, penché sur Finocle :

— Ecoute, c'est à ne pas croire, mais ça me fait quelque chose que tu t'en ailles.

Finocle eut un sourire amusé. Il dit à Méhoul :

— Ça doit te faire rudement plaisir, oui, c'est bien tout ce que ça peut te faire. Ça se comprend, depuis le temps que tu trembles de voir entrer les flics chez toi...

— Bien sûr, je ne te dis pas. C'est la vérité que je serai plus tranquille de te savoir loin d'ici. Quand même, ça me fait quelque chose. Ce n'est pas que je te regretterai, nom de Dieu non, tu me fais trop peur, et quand je pense à tous les sales moments que j'ai passés depuis que tu es chez moi ; quand je pense à ces nuits, au commencement surtout, que je ne pouvais pas fermer l'œil ; non, je ne peux pas dire que je te regretterai ; sans compter que tu n'étais pas commode...

— Il fallait bien, tu étais nerveux comme une femme.

— Pourtant, de sentir que tu vas me quitter, j'en suis tout retourné. Quand tu seras loin, j'aurai du plaisir à penser au temps que tu as passé chez nous. J'avais peur de toi, j'aurais voulu pouvoir te saigner en douce, mais c'était tout de même la vraie vie d'autrefois qui me montait au nez. Il y a des moments, j'avais des impatiences dans les jambes, je n'arrivais pas à comprendre comment, moi Méhoul, j'étais à côté de la vieille, ni ce que j'allais faire à l'usine. Ah, si je n'avais pas eu peur, j'aurais voulu m'en aller là-bas où on s'est connu, où j'aurais dû crever, si j'avais été raisonnable... Crois-tu qu'on avait de la place, à vingt-cinq ans ? Mais la peur me serrait les côtes. Tu ne sais pas ce que c'est que la peur, la vieille peur qu'on a mis trente ans à apprendre ; c'est toute la poitrine qui se rétrécit pour une habitude qui se dévisse un peu, c'est toutes les vieilles histoires qui rappliquent pour un mot de

rien du tout, un mot qu'on a entendu ailleurs, autrefois ; c'est toute sa vie contre une autre vie qu'on veut oublier, et ça vous fait mal, mais mal comme tu ne peux pas savoir...

— J'y ai passé, murmura Finocle.

— Non, protesta Méhoul. Ne dis pas que tu y as passé. La peur que tu as connue, c'était dans les coups durs. Tandis que moi, c'est de la vieille peur rancie dans le pissat des habitudes... une saloperie, je te dis. Etre vieux, s'apercevoir qu'on est mort depuis trente ans, autant dire, et trembler pour son cadavre. Est-ce que ce n'est pas pour se dégoûter de soi-même.

— Tu te montes la tête, dit Finocle. Tu vas, tu vas...

Méhoul vida son verre d'un trait. Son regard prit de la lumière dans la fenêtre. Les yeux perdus sur le pan de ciel qu'on apercevait par-dessus la maison de Johannieu, il serra la main de Finocle.

— Tu vas t'en aller, Finocle, bientôt, et moi je vais rester seul. Vieux, dis-moi où tu vas, qu'est-ce que ça peut te faire ; moi je serai un peu avec toi. Ah, le départ, les papiers en règle contre toute la flicaille, rien que tes deux mains pour étrangler la galette au bon moment. Point de femme, point de patron, la grande rigolade quand ça te plaît, la liberté, quoi...

— La liberté, oui, jusqu'à ce que tu tombes !

— Je sais bien, il y a ça. Il y a aussi les gens qui te regardent avec leur honnêteté. Quand même, je voudrais bien être dans ta peau, je voudrais bien avoir le cran de m'en aller. Regarde donc cette vie que je mène, ces journées d'usine où je fais toujours la même chose, toujours les mêmes gestes, pour durer. On en sort tout sale, fatigué, le feu dans la gorge, toutes les idées resserrées. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que d'être fatigué bien régulièrement, de se sentir le cœur et la

cervelle dans un endroit des épaules qui vous fait mal, dans les jarrets qui plient. Tu travailles pour rire, toi. Et puis, en rentrant, on a encore le cinéma de trouver une femme trop grasse, moche, et qu'on n'a des fois pas la force de claquer quand elle vous emmerde avec ses boniments. Alors, quoi, on en arrive à se mettre en rogne parce que les pommes de terre ont augmenté de quatre sous. Hein, tu t'en fous, toi, quand elles augmentent de quatre sous, les pommes de terre. Les quatre sous, tu sais où tu les trouveras...

Méhoul versait de grands coups de rhum dans leurs deux verres et choquait à tout instant. Finocle buvait avec plaisir, chaque fois que Méhoul reprenait haleine. Ils avaient pivoté sur leurs chaises et, le coude sur la table, se faisaient face, haleines mélangées. Toutes les rancunes, toutes les craintes, entretenues par la peur de Méhoul pendant trois mois étaient abolies. Le prochain départ de Finocle leur faisait perdre toute nécessité. Ils étaient presque des amis, des complices sans méfiance. Saoulé par le rhum et les souvenirs, Méhoul s'exaltait contre la grisaille de son existence.

— Une vie de sagouin, pire que la prison, je te dis. Non, ce n'est pas fait pour moi qui avais du coffre et le culot du diable. Qu'est-ce que je n'ai pas fait, et qu'est-ce que je n'aurais pas osé ? Maintenant, regarde, la paye du samedi, les heures fixes, le respect que je leur dois ; mais oui, du respect à un tas de cochons qui devraient avoir peur de moi ; et le retour vers la femme, les engueulades, le plaisir qu'on prend chez Minche, ou au bordel pour ses quinze francs toutes les fois qu'il vous tombe un œil. Mais non, mais non, moi je suis encore jeune, ce n'est pas ce qu'il me faut. Allons, dis-moi où tu t'en vas. Tiens, il me semble que je partirais encore avec toi. Après tout, je n'ai pas tellement changé...

— Allons, allons, qu'est-ce que tu racontes, maintenant. Tu n'y penses pas sérieusement. Il est trop tard, qu'est-ce que tu veux, et puis tu as perdu l'habitude de recommencer.

Finocle vida son verre sans nervosité. Le rhum ne lui donnait pas la même fièvre qu'à Méhoul ; il semblait plutôt qu'il y puisât un optimisme sérieux, en même temps une certaine légèreté d'humeur qui paraissait à l'éclat de ses yeux bridés, au sourire à peine dessiné de ses lèvres minces. Depuis qu'il avait promis sa fille à Cruseo, cette espèce de contentement intime, de tendre gaieté ne le quittaient guère. La vie qu'il avait toujours connue garce, aux muscles durs, au visage ironique, lui apparaissait maintenant comme une matrone d'abondance à la mamelle nourricière.

Ses regards se tournaient décidément vers une existence de pantoufles et d'affections familiales. Il ferait un honnête commerçant, dans une ville paisible d'Italie, entre des livres de comptabilité, un gendre bien dressé et une fille enceinte avec toutes les permissions. Il apprendrait un jeu de cartes du pays, irait un peu au café le dimanche, peut-être à la messe. Ce Cruseo, il en avait l'assurance, était le meilleur des hommes, plein de bonne volonté. Ce n'était pas ce garçon un peu simple qui le séparerait vraiment de sa fille. Et Finocle admirait la sagesse de sa fille qui avait choisi un époux capable de faire le bonheur de son père.

Avec une indulgence amusée, il écoutait les propos de Méhoul, goûtant une joie secrète, un peu perverse, à confronter ses aspirations bourgeoises avec l'inquiétude aventureuse de Méhoul.

— Non, c'est fini, disait Méhoul, je ne pourrai pas rester ici. Pendant que tu es près de moi, ça va bien, je respire l'air de là-bas. Mais quand tu seras parti, je me

sentirai la bride sur le cou, ça ne sera plus tolérable. J'étoufferai.

— C'est bien ce que je disais, tu te montes le coup. Avec toi, il n'y a pas de milieu, c'est toujours ce que je t'ai reproché : trop de nerfs. Un jour, tu penses à me couper le cou parce que tes souvenirs te gênent. Un autre jour, c'est le contraire : tu ne rêves plus que de courir l'aventure en me tenant par la main. Il faut pourtant te rendre compte qu'on est des vieux, moi le premier. Je me sens fatigué et, je n'ai pas de raisons de te le cacher, j'en ai bien fini avec la vie d'autrefois. Je prends ma retraite. On ne me verra plus bourlinguer d'une frontière à l'autre. Maintenant, il me faut une maison qui tienne debout contre tous les vents, avec un carré de choux par-derrière. Dis-toi ça pour te consoler, Méhoul, on est vieux...

Méhoul protesta, presque véhément. Vieux, lui ? Il se sentait du vif-argent dans les veines. D'un geste prompt, il avala une nouvelle rasade de rhum pour s'alléger encore de quelques années, puis se mit à arpenter la cuisine d'un pas nerveux.

— Tu me racontes des histoires pour m'endormir. Je sais bien, moi, que tu ne t'arrêteras pas. Une fois ta fille casée avec Cruseo, tu recommenceras, tu ne peux pas faire autrement que de recommencer. Pendant ce temps-là, moi je continuerai avec l'usine, avec la vieille, avec tout le train. Oui, tu veux m'endormir. Eh bien, c'est vache de ta part, voilà. Moi je t'ai connu quand tu étais Serguemoine...

— Tais-toi donc, coupa Finocle, soudain hargneux. Tu sais bien que ce nom-là ne se dit pas.

— Allons donc, entre nous, tu es toujours Serguemoine. Et j'ai la prétention de pouvoir aller partout où tu vas, toi, Serguemoine, Serguemoine.

Finocle quitta sa chaise et joignit Méhoul. Son

visage avait repris l'expression calme et attentive qui lui était habituelle en présence d'un danger. Il prit le bras de Méhoul, sans aucune violence, et dit d'une petite voix sèche :

— Ecoute donc, ce n'est pas moi qui veux t'empêcher de partir, tu sais bien. Mais, à ta place, je me méfierais. Un matin — c'était le jour de mon arrivée ici — tu me racontais que c'était ta femme qui t'avait fait changer de vie. Je n'ai rien dit, naturellement. Mais aujourd'hui, entre nous, pourquoi n'avoues-tu pas que c'est à cause de Mégis...

Méhoul cessa de gesticuler. Ses yeux noirs, où l'alcool avait allumé une flamme dansante, clignèrent sous le regard de Finocle, qui poursuivait de sa même petite voix unie :

— Bien entendu, ça ne t'empêche pas de courir où tu voudras. Le monde n'est pas grand, tu rencontreras Mégis un jour ou l'autre et, à ta place, il me semble que j'aimerais le voir une bonne fois...

— Tu te fous de moi... oui, et tu as raison. Je déraille comme un homme saoul. Tu ne vois pas que je me trouve en face de lui ? et ça arriverait, bon Dieu. Ah, tu ne te trompes pas : c'est bien à cause de lui que je me suis sauvé, que je suis venu me cacher dans ce coin-là, où je n'avais rien à faire. J'aurais voulu être enterré, tellement j'en avais peur. Le soir que tu es arrivé, j'ai tout de suite pensé à Mégis. J'ai cru, je ne sais pas quoi, qu'il t'envoyait ou qu'il allait venir derrière toi. Bois encore un coup de rhum. Si, il faut finir la bouteille, ce serait la vieille qui la viderait.

Il but avidement. Une ivresse lourde congestionnait son visage, faisait battre ses paupières, il recommençait à gesticuler. Finocle, comprenant que tout danger était écarté, avait retrouvé sa bonne humeur. Il claqua

l'épaule de Méhoul d'un geste cordial, et dit avec amitié :

— Il faut oublier tout ça, n'en plus parler. Je t'ai dit la vérité, je me range pour de bon et je t'assure que je ne regretterai rien, moi. Au fond, tu n'es pas aussi malheureux que tu veux le dire. Le travail, ma foi, c'est le travail, pas bien drôle, mais on n'y pense pas. Tu verras, quand je serai parti, tu oublieras mon passage chez toi, les sales moments que je t'ai fait endurer, et Mégis, et tout...

Méhoul secoua la tête avec obstination.

— Non, ne dis pas ça. Je vais me retrouver tout seul. Ah oui, tout seul pour penser à ces choses-là, pour penser à Mégis. Est-ce qu'on oublie Mégis, dis ? Je serai malheureux, va. Ecoute, ne ris pas, je me fâcherais peut-être, mais il me semble que je t'aime bien. Non, ne ris pas. Je te dis que je t'aime bien...

— Arrête donc, tu as assez bu. Laisse...

— C'est tout ce que tu trouves à dire, tu crois que c'est le rhum qui me tape sur la tête. Mais je suis malheureux, je n'ai plus que toi pour comprendre, plus que toi. Ah, je ne veux pas penser à ton départ... J'aime mieux me rappeler les choses d'autrefois, me rappeler pendant qu'il est temps, pendant que j'ai des oreilles devant moi. Serg..., j'allais dire ton nom, il ne faut pas m'en vouloir, je suis tellement avec nous. Tu te souviens, la première affaire qu'on a faite tous les deux. On s'était rencontrés chez Solun... mais si, le bar avec les arbres, la salle du fond, l'espèce de macaque qui servait les consommations. Moi, tout de suite, j'avais vu qu'on serait des copains, des vrais copains. Qu'est-ce qu'on avait : vingt-cinq, vingt-six ans... misère de Dieu, le bon temps. Toi, tu étais mince comme aujourd'hui, une moustache de gamin, des airs crâneurs et l'œil de toutes les poules, ma foi. On te

voyait souvent avec une grande brune, elle avait un chignon en éventail et des bracelets, de la soie en foulards...

Finocle, que cette loquacité avait d'abord inquiété, écoutait maintenant avec une attention passionnée. Il soupira :

— Ah, si je me rappelle... une belle femme, Méhoul, une belle femme ; je crois qu'elle m'aimait bien, tu sais. Moi j'en perdais la tête. Elle est morte d'un coup de fusil...

— C'était deux ou trois mois avant le premier coup qu'on a monté ensemble : tu sais, le général...

Finocle eut une défaillance de mémoire. Il répéta :

— Le général... le général...

— Voyons, ce n'est pas possible que tu aies oublié. Pour moi, c'est d'hier. Oh, ce n'était pas une bien belle affaire, mais c'est là que j'ai compris comme on était copains, nés pour s'entendre. Allons, c'est la grande brune qui te trotte encore par la cervelle. Rappelle-toi donc, la maison du général à pic sur la rivière...

Finocle parut illuminé par le souvenir de cette assise particulière. Il eut un geste vers Méhoul pour excuser son absence de mémoire et, assailli par de soudaines réminiscences, débita d'une haleine, avec un sourire de satisfaction :

— Ah, la maison du général, je crois bien ! Je suis entré derrière toi et par la porte. Pendant que tu faisais le guet en bas, je suis monté à l'appartement du premier étage. Du premier coup, j'ai mis la main sur le collier, dans le tiroir d'un grand secrétaire ; je le vois encore. Après, je suis passé...

Finocle s'arrêta court, le cœur oppressé par une soudaine inquiétude. Méhoul, les yeux agrandis par une espèce d'horreur, la mâchoire pendante, le consi-

dérait avec un air égaré. Péniblement, il finit par articuler :

— Le collier...

Finocle comprit que sa hâte venait de le trahir et, d'une voix assurée, voulut corriger sa maladresse.

— Mais non, je confonds... Le collier, c'est une autre affaire.

Méhoul lui avait saisi les poignets et plantait ses ongles dans la chair. Livide, il bégayait :

— Le collier... tu avais trouvé le collier...

Finocle, en évoquant plus précisément l'atmosphère de cette lointaine affaire et les circonstances qui l'avaient précédée, comprit l'inanité d'un mensonge et prit le parti d'avouer sur le ton de la plaisanterie. Il convint en souriant qu'il avait découvert le collier et l'avait coulé dans sa poche. A l'entendre parler, la chose avait l'air d'une joyeuse mystification.

— Le tour était bien joué, heureusement que tu n'y as rien vu... C'était bien un peu juste aussi, tu n'avais pas encore la main que je t'ai connue plus tard, et moi j'étais déjà quelqu'un. C'était ton apprentissage... Lâche-moi donc !

Il se dégagea de l'étreinte, d'une saccade brusque.

— Tu as fait ça... toi... tu as fait ça... charogne !

Méhoul parlait d'une voix basse, étranglée. Une folie meurtrière lui ensanglantait les yeux. Il tendit ses deux mains vers la tête de Finocle, pour serrer. La fureur faisait claquer ses mâchoires. Son coude heurta la bouteille vide, qui brisa un verre. Il n'y fit pas attention et se mit à râler des injures.

— Ah, charogne, tu me l'as pris... voleur, voleur !

Dans sa colère, Méhoul retrouvait des mots d'une langue étrangère qu'il avait oubliée. Il se leva de sa chaise et, l'échine à demi ployée, les mains menaçantes, fit un pas en avant. Finocle le repoussa, avec une

rudesse calculée. Alourdi par l'ivresse, Méhoul manqua perdre l'équilibre et, guidé par la main lucide de Finocle, finit par se rasseoir.

Finocle alla au placard, y prit un verre d'eau qu'il posa devant Méhoul en l'invitant à se rafraîchir. D'un revers de main, Méhoul balaya le verre et invectiva :

— Fous-moi la paix, avec tes grimaces. Maintenant, je sais ce que tu es. De la pourriture, du fumier. Je te prenais pour un copain, tu te payais ma tête. Et moi, quand tu es redescendu, je te consolais parce que tu n'avais pas pu trouver le collier. Ah, tu avais bien calculé ton coup, salaud ! je comprends pourquoi tu as voulu qu'on quitte la région tout de suite. Dire que tu m'aurais mené n'importe où... Jamais je ne te pardonnerai ce coup-là, jamais ! Et tu as eu le culot de revenir chez moi, voleur !

— Ecoute donc, il n'y a rien de perdu. Ce collier, je l'ai revendu huit mille.

— Ferme ta gueule.

— Il y en avait la moitié de fausses et tu sais ce que c'est quand il faut fourguer une chose comme celle-là. Je vais te donner quatre mille et l'affaire sera réglée.

— Rien du tout, je ne veux rien. Je me fous de l'argent, je ne suis pas un voleur comme toi, voleur !

Finocle, qui avait déjà la main sur son portefeuille, haussa les épaules d'un air excédé.

— Il n'y a pas moyen de causer avec toi ; je sors. Tout seul, tu te calmeras peut-être plus vite.

— C'est ça, fous le camp, crapule...

XII

— Profitez-en, disait Minche, vous n'avez plus beaucoup de dimanches à venir ici.

Les buveurs protestaient que le jour n'était pas encore venu de plier bagages. Ils sauraient se défendre contre la voracité de ces marchands. On allait voir...

Minche savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ces menaces, mais il se gardait d'engager une controverse. Il avait mieux à faire : la porte s'ouvrait à chaque instant et la salle était toute pleine de cris, de mouvement, de fumée et d'accordéon. Hommes et femmes, attablés coude à coude, serrés, suants, forçaient leurs voix pour se faire entendre dans le tumulte bourdonnant. Une atmosphère accablante, de chaleur animale, chargée de poussière, de senteurs de pipes et de relents de peau moite congestionnait les visages, rougissait les paupières.

Au milieu de la salle, des couples fumants de chaleur, pressés les uns contre les autres dans une mêlée difficile, s'écrasaient les pieds sur un air de java. Quand l'accordéon perdait le souffle, les danseurs s'en allaient au zinc avaler la bière qu'ils pissaient toutes les demi-heures. Et les filles, groupées en paquet au milieu du café, glissaient la main dans leurs corsages pour éponger leurs aisselles mouillées ou passaient le

mouchoir, d'un geste vif, entre leurs cuisses échauffées par le frottement de la peau sur la peau. Cela donnait lieu à des plaisanteries parmi les hommes attablés ; lorsqu'elles étaient salées, elles faisaient le tour de la salle, et les filles qui en étaient l'objet ripostaient par d'autres plaisanteries. Parfois, une réplique plus obscène faisait lever un grand rire dans les gosiers gargouillant de bière et de vin blanc.

Minche bousculait amicalement les danseurs pour porter la boisson dans tous les coins. Facétieux, il faisait le geste, en passant auprès d'une femme, de relever d'un coup sec une poitrine trop abandonnée. Le succès de son espièglerie était dans la manière incomparable qu'il avait d'écarquiller les yeux comme s'il avait eu très peur. Les hommes lui enviaient son aisance et s'essayaient à l'imiter. Car la chair des femmes était pour tous les yeux et pour toutes les mains. L'indignation vertueuse n'allait jamais aux gifles.

La Jimbre, au milieu des danseuses, attirait tous les regards. Elle avait une robe jaune, très légère, qui collait à toutes ses rondeurs. Elle était un peu lourde, d'épaules carrées, avec un visage aux traits durs, mais assez réguliers. Les hommes admiraient ses membres pleins, sa poitrine bien gonflée, sa peau tendue. C'était du solide. Lorsqu'elle dansait, sa croupe avait un balancement qui forçait le regard et tous les hommes enviaient le danseur qui lui pressait la taille en regardant dans son corsage.

Elle se sentait désirée, y prenait plaisir. A chaque instant, elle rajustait ses jarretières et découvrait haut ses bas de soie. Alors, les hommes avaient un mouvement du buste en avant et respiraient avec oppression. Les jeunes la regardaient en silence, crispés par un désir impatient ; mais les vieux, que leurs ardeurs

relâchées laissaient plus libres d'esprit, en faisaient des commentaires, pour la plupart assez malveillants.

Schobre, assis entre Louise Johannieu et la Méhoule, disait que cette fille-là n'était pas son genre.

— C'est une garce bien poussée, on ne peut pas dire le contraire, mais je n'en deviendrais pas amoureux. Vous direz ce que vous voudrez, mais il y a trop de chair, et trop d'os aussi. On dirait que ça a été greffé sur du plant de mâle. Louise Johannieu, moi je suis comme ton homme, vois-tu. Je loucherais plutôt sur ce qui fait jeune fille. Celle-là, pour vous dire mon idée, elle a le genre qu'il faut pour des militaires pressés. Ah, on peut dire que ça convenait bien à Cruseo, c'était bien tout trouvé pour un terrassier comme lui. Quand je pense...

Schobre s'interrompit pour regarder la Méhoule, comme si les paroles qu'il allait prononcer lui étaient particulièrement destinées.

— Quand je pense qu'il a réussi près de la petite, ça me met en colère tout de même. Un terrassier ! un homme qui sort d'on ne sait pas où, sans manières ni rien, bien sûr plein de vices... Dans ces pays-là, on dit qu'ils ont des vices abominables et ça ne m'étonne pas. Il n'y a qu'à les regarder boire. J'en voyais un, à midi, qui mélangeait de la bière avec du vin. Est-ce que ce n'est pas de la folie de vouloir que ça soit un de ces êtres-là qui se marie avec la petite ? Parce que c'est couru qu'ils vont se marier...

— Je ne sais pas, murmura la Méhoule. Ils ne m'ont parlé de rien, ni les uns, ni les autres.

— C'est bien la preuve de ce que je dis, reprit Schobre. Le père et la fille se rendent compte de la bêtise qu'ils font et ils ont honte d'en parler. Si ce n'était pas ça, ils vous l'auraient déjà dit. Je trouve même que ce n'est guère convenable de ne pas vous

avoir informés. Vous direz que ça ne me regarde pas. N'empêche qu'ils n'ont pas été polis, pour des cousins... La petite aurait dû vous en parler. Finissez donc vos verres...

La Méhoule était troublée par les paroles de Schobre. Elle ne pouvait se défendre de songer que son dévouement à Noa lui avait acquis un droit de regard dans sa vie. Depuis plusieurs semaines, elle souffrait de la réserve où s'enfermait la jeune fille, qui lui avait marqué tout d'un coup une froideur distante. Elle avait cru discerner dans cette attitude l'humiliation d'avoir été surprise dans les bras de Mânu et avait essayé d'en parler sur le ton d'une femme avertie, qui comprend les choses. Aux premiers mots, Noa l'avait priée sèchement de s'occuper d'autre chose et, depuis, tous les efforts de la Méhoule à recréer une intimité, qui allait parfois aux confidences, avaient été vains. Au chagrin qu'elle tenait secret, à cause des sarcasmes toujours prêts de Méhoul, se mêlait un certain dépit. C'est pourquoi les observations du vieux Schobre retentissaient singulièrement dans son cœur. Et, bien qu'elle n'eût aucune prévention contre Cruseo, elle était assez disposée à blâmer un choix où elle n'avait pas été consultée. Le vin blanc, l'étouffante chaleur du café n'étaient pas sans stimuler son ardeur critique.

— C'est bien vrai, dit-elle à Schobre, je n'ai guère été récompensée de ce que j'ai fait pour elle. Je ne réclame rien, remarquez, mais on doit quand même avoir des égards avec les personnes...

Louise Johannieu, que la folie de son homme intéressait au débat, manifestait son approbation avec une partialité très ferme :

— J'ai toujours eu dans l'idée qu'il y avait à se méfier de cette fille-là. Ça a des manières sucrées, ça

vient énerver le mâle et puis, à la première occasion, ça méprise le monde comme nous.

La Méhoule secoua la tête. Elle ne croyait pas que cette enfant-là fût capable de méchanceté.

— Non, ce n'est pas à elle que j'en veux. Cette petite-là, c'est doux comme du mouton. Mais Schobre a raison, on ne se marie pas avec un Italien qui a peut-être fait les quatre cents coups. Je me suis laissé dire que tous ces gens-là ils avaient du poil sur les jambes comme des bêtes : c'est sûrement lui qui aura monté la tête à la petite contre nous. Il est mauvais comme un pou, cet homme-là ; rappelez-vous les histoires qu'il a faites aux trois vieux de la fontaine à propos de sa Jimbre. Je ne dis pas qu'ils ne soient pas un peu cochons du côté de la fesse, ces trois vieux, mais c'est tout de même du monde convenable, qui a été dans le commerce et ce n'est pas à un Cruseo d'aller leur chercher des disputes. Ça montre bien le caractère qu'il a. Avec ses grands airs, il aura été raconter des histoires sur mon dos à la petite. Qu'il dise ; moi j'ai ma conscience pour moi et depuis que je suis mariée je n'ai peut-être pas seulement trompé Méhoul une fois.

Elle but un trait de vin blanc et regarda les danseurs d'un œil distrait. La valse venait de mourir dans l'accordéon et les filles, haletant de chaleur, se soufflaient mutuellement au visage pour se rafraîchir. La Jimbre était allée au zinc avaler un verre de bière. Les hommes l'entouraient, l'admiraient avec les mains. Schobre aurait bien voulu être au comptoir, quoiqu'il ne cessât de grommeler avec mauvaise humeur. La Jimbre se défendait contre l'empressement des danseurs, avec des claques d'amitié, en riant et en criant haut.

— Arrêtez-vous, il fait déjà assez chaud. J'ai ma

chemise qui me colle à la peau. Allons, finis, je te balance mon verre par la gueule. Chiche, dis chiche...

Schobre, dépité de ne pas en être, rognait entre Louise Johannieu et la Méhoule :

— Regardez-moi si c'est des manières. Dégueulasse comme je ne sais pas quoi. Ah, elle peut en parler de sa chemise, il n'y a pas si longtemps qu'elle en a une. Traînée. Il y a seulement deux ans, vous l'auriez vue sale, rapiécée, et maigre, avec des fesses qui auraient tenu dans le creux de la main. Maintenant, ça a de la robe, ça installe des poitrines. Je t'en foutrai, moi, des robes...

— C'est jeune, plaida la Méhoule, qu'est-ce que vous voulez, ça cherche la jeunesse. Il faut bien rire pendant qu'on peut.

— De la jeunesse, ricana Schobre, de plus en plus amer. Ah oui, parlons-en, elle a bon air, la jeunesse de maintenant. Regardez-moi ces museaux. Je ne suis peut-être plus de la jeunesse, moi, mais j'ai la prétention d'avoir meilleure tournure que ces gamins-là avec leurs lèvres rasées comme des culs de bêtes... Elle cherche la jeunesse ? Et les trois vieux, c'était peut-être de la jeunesse aussi ? Seulement, voilà, ils ont des sous.

Schobre soupira et conclut avec une ironie envieuse :

— Quand on a des sous, on reste jeune longtemps, allez. Dites donc, à propos de sous, il ne va pas faire une mauvaise affaire, le Cruseo ?

— Je ne pourrais pas vous dire, répondit la Méhoule, mais sûrement qu'il aurait pu tomber plus mal, question argent. Il a bien calculé son coup. On ne sait guère quelles manigances il y a eu. Pour moi, c'est Finocle qui a dû tout organiser, on ne saura jamais pourquoi. Avec ses airs tout doux, il a le fond sournois.

Ah, les hommes sont bien tous pareils, il n'y a pas à se fier au meilleur d'entre eux.

— Bien sûr, dit Schobre, c'est comme les femmes. Regardez donc : le jour que je me suis marié, la mienne se faisait déjà pincer le gras par le cousin de mon beau-frère, un nommé Gustave, qui était dans les écritures. Je croyais qu'ils faisaient ça manière d'amuser le tapis, en attendant qu'on s'en aille au lit. Ah oui, je n'ai pas été marié longtemps avant de m'apercevoir qu'elle avait le feu partout. C'était tout le monde qui avait droit, même moi. Et puis, à quoi ça l'a avancée ? Ça lui fait une belle jambe, maintenant qu'elle est morte, qu'elle a de la terre plein la bouche.

Louise Johannieu, qui avait vécu, depuis l'abandon de son Bassanti, dans un sentiment nostalgique de la fuite des jours, sortit de la torpeur où la plongeait le vin blanc pour défendre la mémoire de la défunte :

— Elle a bien fait d'en profiter, la pauvre Margot. Je la vois encore quand elle sortait de son couloir pour aller retrouver... ah, pour aller retrouver n'importe lequel, c'est la vérité. Ça lui brûlait les joues, on la sentait dévorée en dedans et c'était bien la meilleure des femmes.

Schobre hocha la tête et consentit d'une voix émue :

— Je ne lui reproche rien, tu sais. Les morts, ils ont le droit d'avoir fait toutes sortes de choses. Un mort, ce n'est pas heureux ; il ne lui reste plus rien que ce qu'il a fait. C'est pour ça qu'il ne faut pas trop rien dire.

— Les femmes n'ont pas tant de plaisir dans l'existence, reprit Louise Johannieu d'une voix plus âpre. En attendant de se marier, elles vivent comme elles peuvent, en grattant juste de quoi ne pas crever de faim. Une fois qu'elles ont un homme, c'est les gosses, les engueulades, les maladies, la fatigue. Il faut aller faire des ménages, parce que l'homme qui vous a fait

des enfants n'est pas seulement capable de les nourrir tout seul. Et ils croient avoir tout fait parce qu'ils ont passé une journée à l'usine. Ah, je voudrais bien, oui, aller à l'usine sans me tracasser de rien d'autre.

— Tu ne sais pas ce que c'est, intervint Schobre, le travail est dur...

— Taisez-vous donc, le travail est dur ? et le mien, il n'est pas dur ! maintenant que je suis obligée de travailler pour nourrir cinq enfants et un homme qui ne veut plus rien faire ; que je suis toute la journée dehors et que je veille la moitié de la nuit. Et le souci que j'ai. Ah, si j'avais su... un mari, ça n'a qu'une chose de bonne, c'est qu'il fait l'amour avec vous. Une fois qu'on le dégoûte, il ne nous reste plus que le souci et le travail, et autant vaudrait crever. Je dis que les filles sont bien bêtes de se marier ; moi, si c'était à refaire, je me ferais putain et je serais moins malheureuse aujourd'hui.

— Il ne faut pas dire ça, protesta Schobre.

Louise Johannieu se pencha sur lui et riposta avec une violence triste :

— Je jure que je me ferais putain, vous entendez !

Des pleurs coulaient sur ses joues ; elle ajouta, la bouche tordue dans une grimace douloureuse :

— Méhoule, elle m'a fait bien du mal, ta saloperie de gamine. Elle m'a fait bien du mal...

La révélation d'une misère qu'elle n'avait pas soupçonnée aussi dure consternait la Méhoule. La rancune de Louise Johannieu lui paraissait juste. Elle murmura malgré elle :

— Oui, c'est un malheur pour toi qu'elle soit venue dans la rue.

Schobre, dont l'âme virile avait plus de constance dans ses inclinations, protesta doucement :

— Il ne faut pas lui en vouloir. Si ce n'avait pas été

celle-là, il y en aurait eu une autre. Les choses arrivent quand elles veulent. Et puis, il faut tout de même espérer. Quand la petite sera partie, quand la rue sera démolie, il n'aura plus de raisons d'être comme il est. Tu verras...

— Je voudrais bien vous croire, Schobre, mais plus ça va, plus il est toqué. Vous l'avez vu...

Avec un regard d'envie, Louise Johannieu considéra le groupe bourdonnant des danseuses au repos, la Jimbre qui buvait au zinc en riant aux propos des mâles excités, et dit avec mélancolie :

— Comme ils s'amusent... Il fait bon ici, mais il faut pourtant que je m'en aille. Ce n'est pas sérieux de rester là quand j'ai tant de travail. Je n'aurais pas dû vous écouter, Schobre. Ma place n'est guère au café. Allons, laissez-moi passer.

— Je m'en vais avec toi, dit la Méhoule. J'ai laissé Méhoul avec Finocle en face d'un litre de rhum, ce n'est déjà pas si prudent. Vous restez là, Schobre ?

— Je reste encore un moment. Je vais aller prendre un verre au zinc, ça me dégourdira...

Les nuages bas semblaient posés sur les toits, la rue était déjà sombre. Le brouillard, qui tombait lentement sur la boue de la chaussée, allongeait la perspective des maisons noires dont les files parallèles semblaient se rejoindre dans un chaos moelleux de brume et de ciel lourd. Des gamins jouaient silencieusement à l'entrée d'un couloir et l'on entendait l'accordéon de chez Minche, dont la musique filtrait dans le brouillard comme l'appel d'un oiseau triste. Louise Johannieu, avisant son fils aîné parmi les gamins, l'appela auprès d'elle.

— Louiset, dit-elle, tu m'avais promis de ne pas sortir pendant que je serais dehors, hein ?

— C'est Joly qui est venu me chercher, expliqua

Louiset, ils avaient besoin de moi pour jouer à la courote malade. Je vais rentrer.

— Puisque je rentre, c'est bien, va jouer à la courote malade.

Un sourire reconnaissant éclaira le maigre visage de Louiset qui courut rejoindre ses camarades. La mère le suivit longtemps du regard et dit à la Méhoule :

— C'est lui qui me remplace quand je ne suis pas à la maison. Il est sérieux, je sais qu'il fait attention aux autres. Pauvre gamin, il n'a pas la vie gaie, enfermé toute la journée avec Johannieu. Si tu savais, des fois, comme j'ai peur pour mes petits. Quand tout marche comme il faut, que la paye de son homme tombe chaque samedi, on ne se doute pas seulement qu'on les aime, ces gosses. Mais maintenant, Méhoule, maintenant j'ai peur qu'ils aient faim ou que Johannieu leur fasse du mal — un fou, on ne sait pas — j'ai peur de tout. C'est si petit. Alors je voudrais les avoir toujours contre moi. Quand j'en entends un pleurer, ça me fait mal dans le ventre qui l'a porté. Je me figure qu'ils sentent la misère. Mes petits, Méhoule, mon Louiset, il a dix ans...

— Ma pauvre Johannieu, j'ai du chagrin de te savoir comme ça. Je voudrais t'aider ; tiens, je vais monter chez toi, je te ferai de l'ouvrage.

— Cet après-midi, ce n'est pas la peine ; mais dans la semaine, si tu voulais monter de temps en temps au milieu de la journée, je serais plus tranquille, je les sentirais surveillés. Johannieu devant sa fenêtre, c'est pire que s'il n'existait pas.

Elles étaient arrivées devant leurs maisons. La Méhoule, dans un grand élan de pitié, embrassa Louise Johannieu et promit :

— J'irai les voir souvent, tu peux être sûre. Et puis, dans un ménage, tu sais ce que c'est, on arrive toujours

à mettre un peu d'argent à gauche. Si tu étais trop gênée, tu n'aurais qu'à me dire.

— Méhoule, tu as du cœur. Au revoir.

Les deux femmes s'étaient déjà séparées, Louise Johannieu s'arrêta et dit :

— Méhoule, pour la question de me faire putain, ce que j'ai dit tout à l'heure, ce n'était pas vrai ; c'était le chagrin qui me serrait le gosier tout d'un coup. J'aime trop mes petits. Ce serait à recommencer, je les referais tous les cinq.

— Va donc, j'ai bien vu que tu ne le pensais pas, ma pauvre petite, et Schobre aussi, il a bien vu.

En pénétrant dans la cuisine, la Méhoule vit tout de suite, sur la table où était accoudé Méhoul, la bouteille vide couchée dans des débris de verre. Elle interrogea :

— Qu'est-ce que tu as encore fabriqué, vieille bête...

Méhoul leva vers elle un visage abruti, des yeux sans expression. Elle vint à lui et, redressant le litre vide, commença de lui reprocher son intempérance. Méhoul l'arrêta d'un geste de prière.

— Tais-toi, dit-il, je ne sais plus où est ma tête. On m'a volé, il a mis dans sa poche, il n'y a plus de copains...

— Qu'est-ce que tu racontes, quels copains, tu es malade ?

Pensant qu'il divaguait dans l'ivresse du rhum, elle ouvrit la fenêtre et la porte d'entrée. Le courant d'air rafraîchit la tête de Méhoul, qui retrouva un peu de lucidité. Il fit quelques pas autour de la table et s'arrêta devant sa femme.

— Ecoute, ça ne peut plus aller, je suis trop malheureux. Il y a des choses que tu ne peux pas savoir et ce n'est pas la peine. Mais ton Finocle et sa fille, je

les ai assez endurés. Je te dis que je suis malheureux. Ah oui, toi, tu les soutiens...

— Qu'est-ce que je soutiens ? Tu me casses les oreilles, cause donc qu'on te comprenne. Et puis, tes Finocle, après tout, mets-les à la rue si tu veux ; moi je ne tiens pas tellement à les avoir, de la manière qu'ils se conduisent. Fais donc comme tu voudras...

Méhoul se tordit les mains, il eut une grimace de furieux désespoir et geignit :

— Mais je ne peux pas, je ne peux rien sur lui, il est plus fort que tout, parce qu'il sait que j'ai peur. Ah, comme j'ai peur, si tu savais... et moi, je voudrais lui tordre la gueule, je voudrais le voir attaché contre un mur, devant moi, lui crever le ventre à coups de trique. Attaché...

Une envie de meurtre faisait palpiter ses narines, dilatait la pupille de ses yeux hagards. La Méhoule le regardait, effrayée et silencieuse, songeant avec angoisse au passé mystérieux de Méhoul qui projetait une ombre chaque jour plus dangereuse dans leur vie actuelle. Elle finit par demander, d'une voix basse, comme si elle eût été complice de quelque pensée trouble :

— Enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Non, je ne peux pas te dire, ni à toi, ni à personne. Il ne veut pas...

Méhoul se laissa retomber sur sa chaise et, le front posé sur la table, les bras en croix, il sanglota. Immobile au milieu de la cuisine et glacée par une terreur grandissante, la Méhoule regardait pleurer son homme, sans oser parler. Elle entendit un pas précipité dans l'escalier, courut vers lui et le secouant avec vigueur par le col :

— Relève-toi, dit-elle, voilà qu'on vient. Il ne faut pas qu'on te voie comme ça.

Méhoul redressa l'échine, d'un effort douloureux, croisa les mains sur ses genoux et fixa la porte ouverte. Son visage était bouleversé par la colère et la peur. La Méhoule, debout derrière sa chaise, lui caressait la tête en murmurant :

— Je suis ta femme, Méhoul, il ne faut pas avoir peur, je serai avec toi quand même.

Mânu entra dans la cuisine, il tenait à la main un mouchoir sanglant dont il épongeait son nez et sa bouche. Son œil gauche était tuméfié et le sang dégouttait de l'arcade sourcilière fendue. Sa mère jeta un cri et se précipita à sa rencontre. Mânu la repoussa rudement. Marchant vers son père qui était assis, il parla d'une voix difficile, et à chacune de ses paroles une goutte de sang rougissait la table :

— Tout ce qui m'arrive, c'est de ta faute, c'est à cause de ta sale vache de Finocle que tu as laissé entrer chez nous...

Au nom de Finocle, Méhoul s'était levé d'un mouvement brusque. Penché sur la table, il grogna :

— Qu'est-ce que tu me dis ! il a osé, il a osé...

La Méhoule apportait un bol d'eau fraîche pour laver la plaie et le visage sanglant. Mânu l'écarta d'un geste irrité :

— Laisse-nous donc tranquilles et puis finis de gueuler ; c'est pour ta saleté de Noa que je me suis fait arranger comme ça. Et toi, tu t'es toujours entendue avec elle...

Comme son père s'impatientait, il consentit à des explications moins sommaires et fit le récit de son aventure.

Tout à l'heure, comme il passait par le coin des gueux pour se rendre chez Minche, Mânu avait croisé Noa au bras de Cruseo. La rue était déserte, les fiancés marchaient lentement, abandonnés dans la langueur

d'une tendre confidence. Mânu, arrêté sous le réverbère, allumait une cigarette. En l'apercevant, Cruseo eut un sursaut, ses sourcils se froncèrent ; une parole de Noa contint son élan. Mânu enveloppa la jeune fille d'un regard trop insistant, comme s'il appréciait en familier la forme du corps et cherchait sous le manteau l'harmonie secrète des courbes ; puis, tirant la montre d'argent qui garantissait le pacte conclu avec Cruseo, il regarda l'heure en hochant la tête. La vigilante douceur de Noa ne put maîtriser Cruseo. Le pugilat dura quelques secondes. Cruseo, en s'éloignant, confiait à sa fiancée que le coupable avait de la chance de s'en tirer avec quelques dents ébranlées et un œil poché ; il avait bénéficié d'une clémence particulière et devait beaucoup à la présence de Noa.

Dans la bouche de Mânu, les circonstances du drame accusaient formellement Cruseo, dont l'agression paraissait méditée de loin.

— Je regardais l'heure sans faire attention à eux ; lui, il me saute dessus.

Méhoul et sa femme étaient dans une indignation furieuse.

— Et l'autre garce qui l'excitait encore, ajoutait Mânu.

La Méhoule put enfin laisser aller sa colère. L'attitude de Noa dans cette affaire était particulièrement scandaleuse et lui révélait la nature de ses véritables sentiments.

— C'est une famille de bandits, conclut-elle. Vous verrez qu'ils finiront par nous assassiner.

Méhoul, contre toute attente, n'avait pas fait un commentaire. Les lèvres pincées, un œil cligné, il réfléchissait et semblait disputer avec lui-même de certaine opportunité. Puis il eut un rire silencieux qui fit peur à sa femme.

— Va-t'en dans la chambre à côté, dit-il à la Méhoule, j'ai à causer avec Mânu.

Elle objecta l'urgence qu'il y avait à laver la plaie du blessé.

— Laisse donc, répondit Méhoul, il n'en crèvera pas pour cette fois. Sors.

Mânu ne sentait plus la chaleur de ses blessures. Le cœur suspendu par une joie anxieuse, il regardait son père. Ils étaient face à face, séparés par la table. Méhoul, le visage calme, resta silencieux un temps appréciable, comme s'il mesurait avec sang-froid les conséquences de sa décision et les acceptait. Il dit rapidement, d'une voix nette :

— Je ne t'en dirai pas long. J'ai connu Finocle il y a vingt-cinq ans. J'ai tiré deux années au bagne avec lui. Je me suis évadé avec lui. De son vrai nom, il s'appelle Serguemoine. Je sais ce que tu es, c'est pour ça que je te le dis. Serguemoine.

Mânu, le visage enfoncé dans son mouchoir, eut un râle de plaisir. Il répéta : « Serguemoine, Serguemoine. » Un rire de jubilation lui raclait la gorge.

Alors, Méhoul se mit à trembler, une épouvante sans nom décomposa son visage. Il balbutia :

— Non... il faut oublier... écoute, je n'ai rien dit, je ne veux pas...

— Ne te fais pas de souci, ricana Mânu, je ne serai pas méchant.

Méhoul se leva, fit quelques pas chancelants. Eperdu, il voulut parler, articula à grand effort :

— Non, oublie... Mégis...

Ses yeux se révulsèrent, il agita les bras et tomba évanoui.

— Ce n'est rien, dit Mânu à sa mère effarée qui venait d'entrer. Il était un peu énervé, c'est l'émotion.

XIII

Dans l'aube, la rue coulait sans bruit entre ses maisons. Le brouillard était dense, l'ombre de la nuit s'attardait dans les encoignures des murailles. A pas lents, les hommes et les femmes s'en allaient vers le coin des gueux. Ils étaient tristes et regrettaient les lampes.

Les Italiens étaient déjà devant leurs maisons. Le jour d'avant, sous la conduite de Cruseo, ils avaient refoulé une équipe importante de démolisseurs en leur jetant de molles immondices par les fenêtres des étages.

Ce matin, ils attendaient la police. De ses compagnons, Cruseo composa deux files parallèles adossées aux demeures menacées. Il s'agissait d'une simple démonstration, une résistance toute pacifique. Aux premières sommations, les manifestants regagneraient leurs chambres pour y rassembler leurs hardes.

Entre les deux rangées d'Italiens, un espace vide était ménagé que la foule, accourue de tous les points de la rue, respectait à la prière de Cruseo.

Une morne colère était sur tous les visages. On se bousculait avec une fureur silencieuse pour se pousser dans les premiers rangs de la foule. Schobre et Mânu, coude à coude, essayaient de se frayer un passage

malgré les injures que soulevait leur obstination. Schobre eut la chance qu'un remous creusât un intervalle devant lui. Il s'y glissa d'un mouvement vif. Mânu le tira en arrière, prit sa place, et comme le vieux protestait rageusement, l'injuria.

Vers six heures, la police, flanquée de quelques éléments de gendarmerie, déboucha en colonne par trois sous le réverbère. Cruseo était rentré dans les rangs de ses compagnons, tout près de la foule qu'il contenait du regard.

En quelques instants, les agents eurent comblé l'espace libre. Haussé sur la pointe des pieds, Cruseo songeait qu'il n'avait qu'un geste à faire pour que la foule balayât la police dont les rangs, pressés dans cette rue étroite, perdaient toute liberté de manœuvrer. Il hésita, tenté.

La foule, face aux agents, avançait très lentement, en grondant. Mânu, un bandeau sur l'œil, était au premier rang, parmi les plus hargneux. Brusquement, comme s'il eût cédé à un mouvement d'indignation, il fit un bond en avant qui le porta aux côtés de Cruseo, et cria :

— A bas les flics !

Aussitôt, un officier de police jeta des ordres. Cruseo fut appréhendé par quatre hommes vigoureux, et Mânu suivit sans résistance un agent qui lui mettait la main sur l'épaule.

Quelques Italiens, voisins immédiats de Cruseo, s'étaient précipités à son aide. Ils ne purent le joindre. La foule eut un cri de colère et se jeta en avant. La police fit front, à coups de matraques, des hommes et des femmes roulèrent dans la boue ; la foule passa dessus sans les voir. A quelques mètres, Cruseo se débattait encore. Une poussée plus violente fit rompre les agents, et l'officier de police, voyant les Italiens

presser les flancs de la colonne, donna l'ordre de la retraite, abandonnant Cruseo à ses amis.

La foule, suivant quelques prudents conseils, se dispersa rapidement ; une demi-heure plus tard, lorsque la police revint, les Italiens déménageaient leurs maigres mobiliers. Il y eut, au hasard, quelques arrestations, mais on ne put mettre la main sur Cruseo.

Le soir, à l'heure de l'apéritif, il y eut grande affluence chez Minche. On discutait les événements du matin. Beaucoup regrettaient qu'on n'eût point attendu le retour des agents et prétendaient qu'un peu de patience les eût lassés. Minche parlait raison :

— A quoi sert de se batailler. Ils auront toujours le mot de la fin finale. A supposer que vous soyez les plus forts, vous ne pouvez pas rester un mois à garder l'entrée de la rue. Il faut tout de même que vous alliez travailler. Ce matin, c'était déjà de trop, puisque vous en avez déjà deux à l'hôpital. Ce n'est pas l'assurance qui paiera les journées à leurs femmes. Vous auriez mieux fait de vous tenir tranquilles.

Les Italiens, qui avaient bu toute la journée, l'écoutaient avec impatience. L'un d'eux lui jeta le contenu de son verre à la face.

— Cochon gras, tu te rappelles ce que Cruseo, il t'a promis un matin ; il avait la colère sur la nuit d'accordéon, il a dit qu'il te saignerait au cou. Et moi, si tu n'es pas poli, je te saignerai, puisque Cruseo n'est pas là. Cruseo, c'est notre meilleur.

Il n'y eut pas une voix pour défendre Minche qui alla se réfugier derrière son zinc. Ces Italiens qui n'étaient plus de la rue, on les aimait. Tout le monde voulait leur payer à boire. On leur parlait avec amitié. Les sujets habituels de discorde devenaient prétexte à de cordiales plaisanteries.

— Maintenant que vous voilà partis, dit Schobre,

qu'est-ce que nos femmes vont devenir ? Ce ne sera plus une existence.

— Bien sûr, appuya quelqu'un, vous verrez qu'elles iront en demander aux trois vieux de la fontaine. Ça vexe d'y penser.

— Ou bien au gros Minche, avec ça qu'il se gêne déjà...

— Le gros Minche, c'est encore lui qui rigole dans le coup... il ne perd pas un client. Les démolisseurs viendront se rincer chez lui.

— Et puis, quand ce sera son tour de partir, il touchera des sous. Il les a peut-être déjà...

Minche arrondissait le dos derrière son comptoir. De molles injures lui arrivaient qu'il se gardait de relever :

— Gros sac à sous...

— Nez gras...

— Plus on en bave, plus ça l'engraisse.

Minche, les mains jointes sur son tiroir-caisse, priait Dieu pour que ces hommes violents ne lui fissent point d'ennui.

— Il n'en mène pas large derrière ses bouteilles. Regardez s'il se cache.

— Il fait bien de se cacher, dit un Italien, il n'est pas beau. Moi aussi, je suis pour qu'on le saigne. Il est un homme méchant sous la graisse. C'est lui qui vous disait tout, quand il y avait l'amour entre une femme de chez vous et un Italien. Vos femmes, on les aimait. Ce n'était pas une chose pour se battre. Moi j'aime que l'amour fasse rire de joie autour de lui. Cruseo a pris la plus belle fille de chez vous et il faut être content qu'il l'ait prise. Ah, si vous saviez la chanson qu'il a chantée, une nuit qu'il était triste au cœur... Je vous la dirai tout à l'heure avec l'accordéon. Vous verrez comme c'est, l'amour. Moi, je vous dis qu'il faut trinquer les noces

de l'Italie avec la plus belle fille de la rue qui s'en va. Cochon gras, donne les choses qu'on boit. Allons, dépêche-toi.

Minche vint servir avec un visage modeste. On l'oublia pour boire et pour chanter. Comme l'Italien commençait la chanson de Cruseo, Mânu entra dans le café. Des exclamations de sympathie l'accueillirent. On n'oubliait pas que, ce matin, son élan de généreuse indignation avait entraîné la foule contre la police. Il eut une ovation, chacun voulait l'avoir à sa table. Minche entonna un couplet à sa louange :

— Qu'est-ce qu'il a eu comme culot. Il n'y en a pas beaucoup qui auraient osé ce qu'il a fait. Autant dire qu'il était tout seul contre la police, de la manière qu'il s'est jeté dessus.

Schobre, au milieu de l'enthousiasme, gardait un visage sévère et voyait d'un mauvais œil l'éxubérance de Mânu qui se prévalait de son exploit à la table voisine.

— Quand j'ai vu ces gueules qu'ils avaient, clamait Mânu, je n'ai pas pu me retenir, ça a été plus fort que moi.

Alors, Schobre quitta sa place et vint lui frapper sur l'épaule.

— Ils ne t'ont pas gardé longtemps, fit-il observer à haute voix. Un homme qui a crié « à bas les flics », c'est rare qu'on le relâche le soir même.

— Ils avaient affaire à un gamin, intervint Minche. Qu'est-ce qu'ils peuvent faire à un gosse de dix-sept ans ?

— En tout cas, reprit Schobre, si je savais où est Cruseo, je n'irais pas le répéter à Mânu, bon Dieu non !

Les buveurs étaient devenus attentifs aux paroles de Schobre. Un Italien interrogea :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Schobre ? explique-toi.

— Je veux dire que si quelqu'un sait où s'est caché Cruseo, il fera bien de le garder pour lui, et surtout de ne pas le raconter à Mânu... ni à Minche, pendant que j'y suis. Ce sera plus prudent.

Mânu haussa les épaules, comme si l'énormité de l'accusation témoignait de son innocence. Il murmura :

— Vieux jeton...

Schobre, que l'injure rendait furieux, éclata :

— Vieux jeton ? Alors, tu voudrais faire croire que je cause comme un gâteux ? Mais dis-nous donc pourquoi tu ne t'es pas débattu, quand l'agent t'a pris par le col, toi qui étais si nerveux, que tu dis. Et pourquoi qu'ils se sont mis à quatre costauds après Cruseo, pendant qu'il a suffi d'un agent qui te faisait signe pour t'embarquer. Comme ça se trouve, hein, que ça soit Cruseo qui ait écopé.

Ceux qui avaient assisté, dans les premiers rangs de la foule, à l'arrestation de Cruseo, en évoquaient maintenant les circonstances avec plus de sang-froid. Les Italiens aiguisaient déjà sur Mânu des regards féroces. Schobre accusait, d'une voix passionnée :

— Pourquoi est-ce qu'ils ont arrêté Cruseo qui ne bougeait ni pied ni patte ? Il a fallu qu'ils l'aient vu à côté de toi.

— Je ne devrais pas répondre, dit Mânu, c'est des idées de vieux. Les flics n'avaient pas de raison d'en vouloir à Cruseo. Ça s'est trouvé comme ça, voilà tout. Et puis, je vous demande un peu pourquoi je me serais mis dans la tête de faire arrêter Cruseo...

— Parce que dimanche après-midi, il t'a administré une bonne correction. Tu ne t'en es pas vanté, mais je suis au courant tout de même. Ton œil poché ne vient

pas d'ailleurs. Et à propos d'œil poché, pourquoi avais-tu un bandeau sur l'œil ce matin, puisque tu n'en portes plus depuis trois jours. Hein, pourquoi ? tu ne réponds pas. Eh bien, c'était pour que les flics te reconnaissent !

Mânu cherchait vainement un argument solide et implorait du regard l'appui du gros Minche. Peu soucieux de se compromettre dans une cause qui semblait perdue, Minche n'ouvrit pas la bouche et regagna son zinc d'un pas feutré.

Mânu louchait vers la porte. Son silence, le trouble de sa physionomie le dénonçaient aux buveurs qui le regardaient avec colère. L'Italien qui avait persécuté Minche leva vers Mânu ses yeux troublés par l'ivresse et proposa :

— C'est bien la chose que je disais tout à l'heure : il faudrait le saigner au cou.

Schobre saisit Mânu par le bras et, le poussant vers la porte, prononça :

— Tu as de la chance que je connaisse ton père qui est un honnête homme et qui aurait honte à crever s'il venait à savoir le métier que tu fais. Allons, fous le camp, tu dégoûtes tout le monde ici.

XIV

— Comme tu maigris, dit la Méhoule. Mânu, tu ne trouves pas que ton père maigrit ?

Mânu vida son bol de café et répondit, l'air distrait :

— Oui, c'est de la fatigue. Il aurait besoin de se reposer.

— Regarde comme il a les yeux creux. Quand il me regarde, il me fait peur.

Méhoul trempait des morceaux de pain dans son café. Il ne semblait pas entendre sa femme. Ses épaules voûtées, son teint jaune et ses yeux cernés lui donnaient l'apparence d'un malade, presque d'un vieillard. Parfois, un tremblement convulsif agitait sa main. Alors, Méhoul posait son pain, et, les yeux grands d'effroi, regardait trembler sa main sur la table. Depuis une semaine, il parlait à peine, fuyait toute compagnie, même celle de sa femme.

— La nuit, reprit la Méhoule, il ne dort pas, je le sens fiévreux. Qu'est-ce qu'il a, mais qu'est-ce qu'il a ?

— Allons, fous-moi la paix, murmura Méhoul, tu ne vas pas recommencer.

Elle s'assit à côté de lui. D'une voix douce, comme elle eût parlé à un enfant, elle lui dit :

— Mon pauvre homme, je ne cherche pas à te contrarier. Tiens, je ne veux même pas savoir ce que tu

as dans la tête. Je voudrais seulement pouvoir te soigner. Tu es malade, vois-tu.

— Je ne suis pas malade. Va-t'en.

Mânu regardait ces visages consternés avec une impatience à peine dissimulée. En se levant, il dit à sa mère :

— Laisse-le donc tranquille, c'est toi qui le rends malade avec tes questions. Il n'a qu'à sortir, ça le distraira.

— C'est ce que je lui dis. Méhoul, va donc faire un tour avec Mânu, puisque c'est dimanche.

Méhoul eut un mouvement effrayé ; sans lever la tête, il répondit d'une voix brève :

— Non. Je reste là.

Mânu haussa les épaules et gagna la porte. Méhoul le rappela :

— Où vas-tu, à cette heure-là ? Je veux sortir avec toi... non, je reste là. Tu vas revenir ?

— Oui, vers les dix heures.

La Méhoule écouta décroître le pas de son fils dans l'escalier. Approchant son visage de Méhoul, elle dit à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il se passe, ah, dis-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos têtes, tous. Je vous regarde comme une bête et je ne comprends rien. Méhoul, j'ai peur...

Méhoul leva les yeux, son regard plongea dans le regard de sa femme. Il murmura lentement :

— Ma vieille... tu peux avoir peur, oui.

Elle le serra sur sa poitrine, appuya la joue sur sa tête.

— Méhoul, il faut que tu me dises. Je peux tout savoir, va. Pour te défendre, tu n'auras rien que moi, rien que moi, ta femme ; tu le sais bien. Parle, je m'attends à tout, n'aie pas peur.

Il la repoussa sans violence, d'un geste presque affectueux qui la bouleversa, fit jaillir ses larmes.

— Tu es une bonne femme. Moi, j'ai été dur...

La Méhoule protesta en sanglotant.

— Si, reprit-il, j'ai été dur. Ce n'est pas que je ne t'aimais pas, mais on mène sa vie comme on l'a commencée, et la mienne... Ah, bon Dieu, toutes les choses se paient à la fin. Dire qu'après vingt ans et plus, il a retrouvé mon adresse. Je n'étais plus qu'un ouvrier, je ne gênais personne, j'étais oublié au fond d'une petite rue de pauvres ; il a su me rejoindre. Est-ce qu'il est dans sa chambre, maintenant ?

— Je ne l'ai pas vu sortir, dit la Méhoule. L'autre saleté de Noa est partie ; elle est allée à la messe... à la messe avec son Cruseo, oui. Je voudrais la voir je ne sais pas où, je suis sûre que tout ce qui arrive, c'est à cause d'elle.

— Non, ce n'est pas de sa faute. Quand une chose arrive, on ne sait pas à qui est la faute. C'est tout le monde... Mais non, qu'est-ce que je dis ; c'est de ma faute à moi, rien qu'à moi.

Méhoul alla vers la fenêtre et regarda la rue. Un groupe d'hommes à la démarche abandonnée, jouissant de la flânerie du dimanche, passait sous la fenêtre. On entendait l'éclat des voix qui s'animaient à une discussion paisible. Méhoul les suivit d'un regard mélancolique, aussi longtemps qu'il put les apercevoir. Il soupira :

— Comme les gens sont heureux, ils peuvent dire n'importe quoi, ils n'ont pas à avoir peur de ce qui leur passe par la tête. Et nous autres, pour un mot qu'on laisse partir dans un coup de colère, c'est la vie qui s'en va. Je me sens devenir fou, quand je pense à cette chose que j'ai dite, qui n'est plus à moi ; qui est dans quelles cervelles, bon Dieu ! Ah, il faut que j'aille le

voir, que je lui dise tout. Il saura ce qu'il faut faire, lui. Il n'a peur de rien... Vieille, va dire à Finocle que je veux le voir, ou plutôt non. Je vais le trouver, il est seul...

Finocle vivait en joie dans l'attente du départ. Les difficultés du voyage ne l'inquiétaient pas. Il se sentait une âme abondante, le hasard lui paraissait docile, déjà bourgeois. Cette sévère prudence, dont il ne s'était jamais départi depuis tant d'années, s'était relâchée tout d'un coup.

« On s'use le cœur à jouer serré toute sa vie, songeait-il parfois, et les choses n'arrivent jamais comme on les attend. »

Il lui venait un tendre remords de n'avoir pas aimé à cœur libre ; et à l'aube de cette vie nouvelle où il touchait presque, Finocle rêvait de vengeances généreuses. Il aurait voulu que toute son allégresse se répandît autour de sa personne et lui revînt en effusions d'amitié. Il lui arrivait de secouer Méhoul en lui reprochant cordialement son humeur mélancolique. Mânu, dont l'attitude laissait paraître depuis quelque temps une espèce de contentement discret, lui était devenu supportable ; il lui parlait maintenant avec des accents de sympathie.

— Vois-tu, disait-il à Noa, quand nous partirons, je voudrais ne laisser que des amitiés derrière moi. Je serais heureux d'être regretté.

Un jour, pourtant, il avait retrouvé un mouvement d'humeur vigilante, lorsque Cruseo avait failli être emmené par les agents de police. Le rôle de Mânu lui avait paru fort suspect. Puis, considérant que le délit de Cruseo n'était pas de nature à le faire rechercher sérieusement, il avait souri à cette imprudence de jeunesse, et à la perfidie possible de Mânu où il voyait, au pis-aller, le mouvement de colère d'un amoureux

jaloux. Il avait été convenu, pour plus de sûreté, que Cruseo ne se risquerait pas à paraître dans le voisinage. Les fiancés avaient d'ailleurs toute liberté de se rejoindre dans quelque quartier éloigné.

Finocle délaissait parfois son atelier de menuiserie et se risquait, dans la compagnie de sa fille, aux rendez-vous qu'elle donnait à Cruseo. Le fiancé, qui était assez jaloux de sa solitude avec Noa, le blâmait de son imprudence et lui représentait l'horreur de la détention politique. Mais Finocle ne semblait guère s'en soucier. Le bonheur, disait-il, l'avait si bien transformé, qu'il était devenu méconnaissable. De fait, son visage reposé, d'une gaieté bonhomme, la sécurité de ses allures lui donnaient l'aspect d'un bourgeois tranquille.

Méhoul entra sans frapper. Finocle lui en fit l'observation avec jovialité :

— Heureusement que je n'étais pas en caleçon.

Méhoul eut un geste d'impatience. Entre deux hommes comme eux, est-ce que ces grimaces avaient de l'importance ? Ce simple geste de Méhoul qui rappelait Finocle à la réalité ancienne, dont il était occupé à murer toutes les fenêtres, avait quelque chose d'irritant. D'un ton sec, Finocle interrogea :

— Tu es venu pour que je te paie le mois qui vient de finir ?

Méhoul ne songea point à relever l'intention blessante de la question. L'esprit occupé d'autres affaires il murmura :

— Si tu veux...

— En même temps, je te réglerai les fameux quatre mille francs de collier, puisque c'est chose promise.

— Si tu veux.

Finocle eut un sourire d'ironie et dit en mettant la main à son portefeuille :

— Tu vois bien qu'il ne faut pas s'emballer. Quand on a bien réfléchi, la galette est toujours bonne à prendre. Au fond, tu devrais me remercier, je t'ai obligé à faire des économies...

Il tendit une liasse de billets, mais Méhoul ne semblait pas voir son geste ; il avança la main et, au lieu de prendre l'argent, saisit Finocle par le revers de son veston. Il tordit l'étoffe dans son poing crispé et, d'une voix brisée, un peu haletante, il modula comme un chant d'angoisse :

— Serguemoine, Serguemoine...

Finocle secoua l'étreinte et, les dents serrées, scanda :

— Jamais ce nom-là, je t'ai dit. Il n'y a plus de Serguemoine.

Méhoul eut un rire douloureux, il lâcha l'étoffe chiffonnée et fit un grand geste de découragement, comme si la voix de Finocle venait de briser dans son cœur une résolution mal assurée. Finocle lui mit les billets de banque dans la main et dit avec un reste de colère :

— Regarde si ça fait ton compte, et puis laisse-moi, j'ai à faire.

D'un mouvement machinal, Méhoul empocha les billets, sans compter, et resta devant Finocle qui ne dissimulait point son impatience :

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? Tu as quelque chose à me dire...

Méhoul s'approcha tout contre lui, jusqu'à le toucher. Les yeux dans les yeux, il implora :

— Il faut t'en aller, il faut...

— Allons, voilà que ça recommence, dit Finocle en retrouvant sa gaieté. Aujourd'hui, c'est un autre refrain. Mais cette fois, tu vas être content, au moins,

je pars dans trois semaines jour pour jour, et je t'assure que tu n'entendras plus parler de moi.

Méhoul lui posa les mains sur les épaules et, les lèvres tremblantes, prononça d'une voix de souffrance :

— Il faut t'en aller tout de suite, aujourd'hui... Va-t'en, il faut t'en aller aujourd'hui.

Une expression d'inquiétude assombrit le visage de Finocle, impressionné par une insistance aussi anxieuse.

— Pourquoi me dis-tu ça, enfin, tu as une raison...

Méhoul, laissant tomber ses mains, recula d'un pas et dit avec un sourire contraint :

— Je n'ai pas de raison, non, mais je sens qu'il y a du danger. J'ai peur...

Plusieurs fois, il répéta : « J'ai peur. » Il tremblait.

La réponse rassurait Finocle. Ce mot « j'ai peur » lui était familier, il l'avait entendu maintes fois dans la bouche de Méhoul ; et ces avertissements mystérieux, ces pressentiments d'un danger suspendu ne pouvaient plus l'effrayer. Avec un sourire de pitié, il dit à Méhoul :

— Je vois ce que c'est ; remets-toi, mon vieux Méhoul, il ne peut rien m'arriver d'ici trois semaines. Tu es trop nerveux, c'est l'approche du départ, je comprends bien...

— Mais non, gémit Méhoul, tu ne comprends pas. Aujourd'hui, je n'ai ni rancune, ni colère, ni rien. Je n'en suis plus là. Mais comprends donc, enfin ; la police...

— La police ?

— Oui, la police. On ne sait jamais. Est-ce qu'on connaît les gens qui en sont ? Tiens, Minche, est-ce que tu crois qu'il n'en est pas, lui ?

— C'est bien probable, mais il faut se faire une

raison. On ne peut pas habiter une rue où il n'y en ait pas au moins un ou deux. Mais comment veux-tu qu'il aille deviner...

— Je te dis Minche, il y en a peut-être d'autres. Des fois, je me demande si Mânu, oui, Mânu...

— J'y ai pensé souvent, dit Finocle. Et son affaire avec Cruseo ne me laisse plus guère de doutes. Ça ne me dérange pas, je te dirai. Pour moi, c'est presque une sécurité, puisque j'habite chez lui. Et puis, ton garçon, je trouve qu'il a de meilleures manières, depuis quelque temps.

Méhoul eut un rire de colère ; à bout d'arguments, il injuria Finocle :

— Imbécile, tête de mulet, tu tomberas par ta faute, parce que tu n'auras pas voulu m'écouter. Et ta garce de Noa s'en ira traîner dans la rue à jouer au trousse-fesses pour gagner sa vie. Imbécile, plus bête que le dernier des derniers...

— Ne t'occupe donc pas de ma fille, grogna Finocle, tu n'auras pas la charge de la nourrir. Tes boniments me dégoûtent, tu m'entends. Sors tout de suite, ou je vais te reconduire, tu vas voir.

Méhoul se tordit les mains. Il supplia :

— Ecoute-moi, Serguemoine... non, je deviendrai fou, écoute-moi...

Et comme Finocle le poussait vers la porte, il tomba à genoux sur le plancher, et l'aveu de sa trahison lui sortit de la gorge dans un râle inarticulé, indistinct, et qui finit par un sanglot. Finocle n'en put saisir une parole. Saisi de pitié, il l'enleva dans ses bras, le déposa sur un fauteuil. Méhoul respirait péniblement, une sueur abondante coulait sur son front. Il but avidement le verre d'eau que lui apportait Finocle et sortit sans ajouter un mot. Finocle le regardait partir avec compassion et murmura en fermant la porte :

— Il est malade ou il devient fou, c'est sûr.

Méhoul traversa la cuisine sans entendre le cri de sa femme épouvantée par la vision de ce cadavre galvanisé, au visage cireux, au regard affreusement fixe. Il n'obéissait plus qu'à une sorte d'instinct qui le poussait dans la rue pour emmagasiner des images nouvelles.

L'air frais du dehors lui fit du bien. Immobile au milieu de la rue, il respira longuement, la tête renversée sur la nuque, les yeux clos, puis il se mit à marcher vers le bout de la fontaine, très lentement, d'un pas hésitant. Il regardait les maisons avec des yeux avides, comme s'il retrouvait sur ces façades familières la substance des habitudes qui le faisaient vivre et penser. Il parlait à haute voix, sans qu'il s'en rendît compte, et disait :

— Voilà le couloir de chez Cloueur.

Un long moment, il s'arrêta pour voir jouer des gamins à saute-mouton. Il riait à les entendre rire, sans savoir pourquoi ils riaient. Au bout de la fontaine, il s'adossa au mur qui faisait face à la maison des trois vieux et promena des regards de convalescent sur les choses qui l'entouraient. Peu à peu, il retrouvait une conscience lucide de sa situation, les idées reformaient une trame continue dans son cerveau vide. Et il sentait renaître son angoisse, mais moins douloureuse, fatiguée, engourdie dans une sorte de fatalisme désolé. Les yeux fixés sur la maison des trois vieux, il songeait avec lassitude :

— Je n'ai pas pu... je n'ai pas pu... Il arrivera ce qui pourra...

Après avoir pesé les conséquences d'un aveu, il revenait toujours à la même conclusion :

— Je devrais parler, je devrais. Mais je ne peux pas.

Lassé d'y réfléchir, il se disposait à reprendre sa promenade ; il vit son fils entrer dans la rue.

— Mânu ! viens ici...

Mânu eut un geste d'ennui et se dirigea vers son père, la physionomie maussade. Il dit d'une voix impatiente :

— Qu'est-ce que tu fais là ? cette idée de se coller contre un mur pour regarder le mur d'en face !

— Mânu, il faut que je te parle une bonne fois. Mets-toi là à côté de moi. Et puis réponds-moi franchement et pense que je suis ton père tout de même... il faut penser à ça. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Comment, qu'est-ce que je vais faire ?...

Méhoul ferma les yeux, il se sentait déjà vaincu et n'avait pas de courage à parler. Il reprit, d'une voix usée :

— Je te parle de Finocle, ne fais pas ton rusé. Maintenant que tu sais tout, qu'est-ce que tu as décidé ?

Mânu décolla son dos de la muraille, vint se planter devant son père.

— Ton Finocle, dit-il, il est foutu.

Méhoul poussa un soupir plaintif, regarda son fils et dit avec un filet de voix :

— Je t'ai dit déjà que si Finocle était pris, j'étais pris aussi...

Mânu haussa les épaules :

— Ne te fais donc pas de souci. Pour toi, je m'arrangerai, tu peux être sûr.

— Mânu, et lui, Finocle ?

— Du moment que tu seras à carreau, qu'est-ce que ça peut te faire que Finocle soit pris ?

Méhoul retrouva dans la colère une soudaine énergie. Il saisit son fils par le bras et dit avec violence :

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Alors tu crois que j'ai du sang de bourrique dans les veines, comme

toi ? Pourriture de gamin, ça a dix-sept ans, c'est déjà vendu à la police. J'ai honte que tu sois mon fils, salaud, flicard. Mais je vais te faire danser. Tu vas m'obéir, tu vas oublier le nom que je t'ai donné ou je te crèverai comme une sale bourrique que tu es. Allons, rends-moi ce que je t'ai donné, sale vendu ! Dis-moi que tu ne feras rien ou je rentre et je dis tout à Finocle.

Mânu eut un rire de mépris.

— Tu n'oseras pas, tu as trop peur de lui.

Méhoul comprit toute la vanité de sa colère. Il eut un grand geste de détresse et murmura :

— Enfin, pourquoi fais-tu cela ? pourquoi ?

— Pourquoi, dit Mânu, je peux bien te le dire. C'est parce que j'aurai du plaisir à le voir par terre, il me dégoûte. Qu'est-ce que tu veux, j'aime mon métier, moi. Et puis, je veux sa fille. Et pour ça, il faut qu'elle n'ait plus ni père, ni fiancé... oui, tu as bien entendu, ni fiancé. Je veux sa fille pour m'en servir et la jeter au trottoir après, voilà.

Méhoul contemplait son fils avec dégoût, il lui cracha au visage et prononça :

— Fumier, ce n'est pas possible que tu sois mon fils !

Mânu eut un grognement furieux, se rua sur son père et, le collant au mur d'un coup de genou, le gifla par deux fois. En s'éloignant, il jeta par-dessus son épaule :

— Il y a longtemps que je te gardais ça !

Méhoul, stupide d'étonnement et d'humiliation, ne bougeait pas. Il regardait décroître la silhouette de son fils dans la perspective des maisons et ses yeux étaient dépourvus de toute expression. La même hébétude qui l'avait poussé tout à l'heure hors de chez lui l'arracha au mur. Il fit quelques pas, puis éclata d'un rire

nerveux. Traversant la rue, il s'en alla heurter du poing la porte des trois vieux et cria :

— Hé, les vieux ! ouvrez la porte ! On dit que la Jimbre est chez vous.

XV

Un jour, il arriva le printemps. Un soleil de délivrance baigna la rue, tiédissant le sol mou de la chaussée. La douceur du ciel était insinuante, libérait les caprices. Aux murs sales des maisons, l'herbe poussait des brins tendres, et il y avait des pierres qui jetaient des clartés d'orient. La vie et les couleurs et les formes des choses s'en allaient des contraintes. L'air était léger, il avait la transparence exaltante d'un désir soudain.

Au coin des gueux, les chantiers de démolition semblaient des carrousels de fête, la poussière qui montait des gravats était d'un or vibrant ; les appels et les chansons des ouvriers s'entendaient au loin. Les carafes de Minche étaient pleines de soleil qu'il ne vendait pas cher du tout.

Au bout de la fontaine, la maison des trois vieux éclatait de jeunesse, toutes fenêtres ouvertes, et la Jimbre, en chantant, offrait son corps aux trois amants qui l'outrageaient d'une manière superficielle, à cause de leur grand âge.

Il faisait une douceur de Dieu, dans la rue.

Le printemps entrait aussi dans les maisons où la vie devenait impatiente. Les gamins étaient turbulents, ne rêvaient qu'à jouer dans la rue où le printemps était

abondant. Une faune nombreuse, de cancrelats, de lime-bois, de grillons, de puces, d'araignées, de vrillettes, de punaises, de valgues et de mille-pattes s'éveilla dans les planchers, dans les murs, dans la literie. Les exhalaisons tièdes qui tempéraient les logis, les couloirs et les escaliers, s'alourdirent en puanteurs.

Alors les maladies entrèrent dans la rue. Quelques jours, elles restèrent devant les maisons à se dégourdir au soleil. La caresse de leurs effluves alanguissait la chair des femmes, altérait les hommes et jetait la fièvre dans les jeux des enfants. Lorsqu'elles étaient seules, au plus grand soleil de midi, les maladies s'appelaient par leurs noms avec des voix de longue haleine, chuchotées, qui ressemblaient aux frémissements du vent dans les couloirs humides. C'étaient des noms féminins, fluides — diphtérie, typhoïde — qui traînaient dans la rue comme des vapeurs lourdes et échauffaient l'ardeur printanière de la vie qu'ils enveloppaient dans leurs spirales molles. Toute la rue en soupirait de plaisir.

Et un matin, Louise Johannieu, voyant que la mort était assise dans sa cuisine, courut chercher du secours chez Méhoul. La Méhoule était absente. Noa, demeurée seule au logis, se disposait à sortir. Louise Johannieu vint à elle, lui prit les mains.

— Mon pauvre Louiset vient de tomber malade, dit-elle. Il m'a dit : « J'ai froid », et j'ai touché ses pauvres mains qui étaient brûlantes et tout son petit corps m'a tremblé dans les bras. Je l'ai couché dans mon lit, il est rouge, il a des grands yeux comme une bête malheureuse et il a du mal à souffler. Il va mourir.

— Mais non, protesta Noa, il ne faut pas avoir peur. Je descends avec vous.

Johannieu était assis à sa place habituelle, dans l'embrasure de la fenêtre. Comme la porte s'ouvrait, il

jeta un coup d'œil distrait sur Noa et sa femme, et, détournant la tête, reprit le cours de sa méditation. Les enfants, assis au milieu de la pièce, jouaient silencieusement avec des haricots.

Noa alla jusqu'au lit qui occupait un angle de la cuisine, et se pencha sur le malade.

Louiset, couché sur le dos, la regarda de ses grands yeux tristes, brillants de fièvre et sourit avec effort. Son visage allongé, aux joues creuses, était d'un rouge foncé. Il respirait difficilement, la bouche ouverte, les doigts crispés sur le drap. D'une voix sifflante qu'on entendait mal, il répétait :

— Maman, j'ai chaud...

— Comme il transpire, dit la mère. Hier, il me disait qu'il avait mal à la gorge. Je lui ai donné des infusions, mais je ne savais pas...

Noa posa sa main sur le front moite et tourna vers la mère un visage soucieux.

— Il faut faire venir le docteur. Votre mari va aller le chercher.

Comme sa femme lui demandait de courir chez le médecin, Johannieu répondit paisiblement :

— Je ne peux pas.

Il se tourna vers les deux femmes et, avec un sourire de mystère, confia :

— Tout à l'heure, j'ai vu la petite sortir de chez Méhoul, elle était avec ma femme.

Louise Johannieu s'approcha de lui et murmura avec colère :

— Tu ne vois pas que Louiset est en train de mourir. Ça t'est bien égal, pourvu que tu manges et que tu regardes. Tu ne ferais rien pour le sauver, rien.

Johannieu l'écarta d'un geste affectueux.

— Laisse-moi, dit-il. Tu n'es pas raisonnable.

Noa quitta la cuisine en hâte, et après une heure de recherches, revint avec un médecin.

Louiset s'était assis sur le lit et étreignait la main de sa mère. Parfois, il avançait la tête, d'un mouvement brusque, pour chercher une inspiration d'air.

Le médecin jeta un coup d'œil sur le malade et dit à Noa :

— Il fallait me dire ce que c'était, j'aurais pris mes instruments. Je vais revenir tout de suite lui faire une piqûre ; il faudra peut-être un tubage. Je piquerai aussi les autres enfants.

Sur le point de s'éloigner, il se ravisa :

— Voilà un enfant qui a la respiration bien courte. Vous dites qu'il a mal depuis hier ? Oui, vous ne savez pas, naturellement. Voyons la température...

Il s'assit sur le lit, caressa la joue du malade, lui parla doucement.

— Allons, essaie de respirer longtemps, tu vois, comme je fais... tu ne peux pas. Ça te fait mal ici ?

Il touchait le dos sous les omoplates. Louiset approuva de la tête. Le médecin voulut l'ausculter, mais la respiration était trop courte, trop inégale, pour qu'il pût déterminer le point de congestion. Lorsqu'il fut seul avec Noa qui l'avait reconduit au bas de l'escalier, il confia :

— Le petit est perdu. Ma visite n'aura d'utilité que pour piquer les autres enfants. Même si j'avais été appelé cette nuit, je ne l'aurais sans doute pas sauvé. Il est à 41° de fièvre, il va monter encore. Tout est inutile.

Louiset râla toute la journée. D'heure en heure le halètement devenait plus précipité, la respiration plus difficile. L'enfant regardait éperdument sa mère, ses yeux exorbités par la suffocation étaient pleins de reproches. Parfois, il s'asseyait sur son lit, battait l'air

avec ses bras grêles, retombait sur l'oreiller, plus épuisé.

Noa et la Méhoule, qui était venue offrir son aide, se tenaient auprès du lit, épouvantées, sans oser une parole.

Vers sept heures du soir, Louise Johannieu, qui venait d'avoir une crise de violent désespoir après un évanouissement prolongé, s'était laissé emmener dans l'alcôve où la Méhoule et Noa lui donnaient des soins.

Méhoul était seul à côté du moribond. Il rentrait de l'usine, brisé par la fatigue et par l'angoisse qui ne le quittait plus. Avec une compassion distraite, il écoutait le râle ininterrompu de cette gorge d'enfant. Peu à peu, la plainte douloureuse qui battait ses oreilles cheminait dans sa chair et écartait ses inquiétudes égoïstes. Il se pencha sur le lit, regarda le visage de l'enfant et il eut mal à chacune des grimaces de souffrance. Comme Louiset se débattait dans une crise plus menaçante, Méhoul le saisit doucement dans ses bras. Au toucher de cette chair fragile en révolte contre la mort, de cette poitrine maigre qu'il sentait haleter dans sa main, il trouva le grand chemin de pitié, et l'amour entra dans son cœur d'homme dur, dans son cœur qu'un enfant n'avait jamais étonné. Louiset lui avait pris la main qu'il serrait dans ses mains sèches de fièvre, menues. Méhoul, avec un désespoir infini, regardait la mort danser au fond des grands yeux d'enfant. Il pensait que la mort n'était pas à sa place, il oubliait Mânu et Finocle, ne songeait plus qu'à défendre Louiset. Des mots de tendresse qu'il n'avait jamais dits montaient à ses lèvres, il parlait à l'enfant avec une voix d'amour et de respect.

— Louiset, petit Louiset, tu n'auras plus mal demain. Tu iras jouer. Et moi, je t'achèterai un cheval,

et une auto avec une clé. Mon petit, je jouerai avec toi... dans la rue...

Il lui murmurait ces choses à l'oreille et Louiset entendait ; il voulut sourire, une crise plus aiguë tordit son visage, il ouvrit la bouche aussi largement qu'il put, son corps eut un long sursaut. Méhoul, sentant la mort en dur travail, avait enlevé l'enfant dans ses bras pour le protéger. Il embrassa Louiset au front et, la bouche collée à son oreille, il lui conta une histoire de vie au grand soleil, dans les Amériques. C'était une belle histoire ; Louiset, immobile, ne râlait plus. Les larmes de Méhoul mouillaient le visage du petit cadavre.

Au silence qui s'était fait dans la cuisine, la mère avait compris. Sortant de l'alcôve, elle vint à Méhoul, lui prit le cadavre et s'approcha de la fenêtre pour le regarder dans la lumière du jour déclinant. Elle ne pleurait pas. Comme Johannieu, inquiet de cette présence importune, lui faisait signe de s'en aller, elle lui tendit le corps à bout de bras.

— Vieux fou, dit-elle, voilà ton garçon. Regarde ce que tu en as fait. Il est mort par ta faute.

— Tu vois bien que ce n'est pas le moment, murmura Johannieu.

Noa s'était avancée pour emmener Louise Johannieu. La mère serra son enfant froid contre sa poitrine et cria :

— Va-t'en, saleté ! c'est toi qui l'as tué, ne me le touche pas. Oui, c'est toi qui as fait entrer la folie chez nous, et la mort est entrée derrière, avec toi, ordure. Un jour, va, tu auras mal comme moi, je t'entendrai gueuler dans la figure d'un mort et je dirai que c'est bien fait !

Immobile, glacée d'une horreur superstitieuse, Noa était devenue très pâle, un tremblement agitait ses

lèvres exsangues. La Méhoule lui prit la main et l'emmena au fond de la cuisine. Louise Johannieu fit quelques pas derrière les deux femmes ; elle demandait pardon.

— Je suis une folle. C'est de ma faute à moi. Je suis punie de m'être sauvée avec Bassanti...

Méhoul lui enleva le cadavre et le recoucha dans le lit. Avant de sortir, il embrassa Louise Johannieu qui pleura dans ses bras.

En rentrant chez lui, Méhoul trouva Finocle qui venait d'arriver.

— Le petit est mort, dit-il, il y a cinq minutes. Il est mort dans mes bras.

— Noa est toujours là-bas ?

— Oui, tu devrais aller la chercher. Elle a eu peur et ce n'est pas la peine qu'elle y passe la nuit.

— Je vais y aller. Méhoul, on dirait que tu as pleuré ?

— C'est vrai, j'ai pleuré.

Méhoul regarda Finocle, lui prit la main, et dit sans effort :

— Serguemoine, je t'ai trahi, j'ai tout dit à Mânu l'autre dimanche. Il faut t'en aller tout de suite. Dimanche dernier, je voulais t'avouer, je n'ai pas pu. J'ai eu peur. Maintenant, Serguemoine, je n'ai plus peur. Tout ce qui peut m'arriver ne me fait rien. Je souhaite seulement que tu puisses te sauver. Si tu avais vu, comme il avait mal, dans mon bras... Je le voyais souvent dans la rue. Une fois, je l'ai menacé d'une gifle, je ne sais plus pourquoi. Crois-tu, une gifle ? Je ne savais pas qu'il allait mourir...

— C'est bon, coupa Finocle. Tu sais que si je suis pris, tu n'y coupes pas de Mégis.

— Je sais bien, dit Méhoul. N'importe comment, je suis perdu, je ne veux pas me sauver.

Il regarda Finocle avec bonté et ajouta :

— Je suis plus heureux que toi, mon pauvre Serguemoine.

— Ne fais donc pas ton comédien, répliqua Finocle méprisant, ça me dégoûte. Réponds-moi plutôt sans mentir. Qu'est-ce que Mânu t'a dit, depuis que tu m'as vendu ?

— Je l'ai supplié d'oublier ce que je lui avais dit. Il m'a répondu qu'il te donnerait. Il le fera.

Finocle réfléchit un instant, sans nervosité.

— Tu vas aller trouver Cruseo avec la petite. Je vais te donner son adresse. Il emmènera la petite. Je partirai de mon côté. Avec Noa, je suis trop facile à reconnaître.

— Ça ne va pas, dit Méhoul. Il faut que dans dix minutes, tu sois parti avec la petite. Cruseo se débrouillera. Quand Mânu rentrera, je veillerai à ce qu'il ne sorte pas d'ici pendant deux jours. Je l'attacherai, laisse-moi un revolver.

— Bien, approuva Finocle. Pendant que je me prépare, va chercher la petite. Méhoul, si nous sommes tirés d'affaire, il y a cinquante mille francs pour toi.

— Fous-moi la paix, va.

Comme Méhoul allait sortir, on entendit un pas dans l'escalier. Finocle s'avança à la rencontre de sa fille. Il lui prit la taille.

— Noa, il faut t'habiller, nous allons sortir tout de suite.

Elle s'appuya sur son bras avec lassitude, elle le regarda. Ses yeux avaient un éclat étrange.

— Je ne peux pas sortir, dit-elle. J'ai mal à la tête, je crois bien que j'ai la fièvre...

XVI

Finocle arpentait la cuisine dans l'obscurité pendant que Méhoul, une lampe à la main, éclairait le médecin dans l'escalier. La Méhoule était restée au chevet de Noa.

Le médecin venait de faire une piqûre antidiphtérique ; par précaution, car il n'avait relevé aucun symptôme d'angine. Il réservait son diagnostic jusqu'au lendemain matin.

Lorsque Méhoul revint dans la cuisine, Finocle ragea :

— Quel imbécile, pas fichu de trouver un nom à une maladie. Je suis sûr qu'elle n'est même pas malade. De la fièvre, c'est de la fièvre. Tout le monde a eu de la fièvre. Si j'avais dû m'arrêter pour des bêtises comme ça...

Il se promenait d'un pas nerveux, accompagnait ses paroles d'une gesticulation qui ne lui était pas habituelle. Sa volonté, suspendue par l'incertitude, ne mordait plus sur les événements ; et chacune des idées qu'il se prenait à considérer lui semblait ouvrir une brèche au danger.

Autrefois, lorsqu'il était dans une passe difficile, Finocle mesurait froidement la menace, et, toutes ses facultés tendues vers l'issue, jetait ses cartes dans un

ordre qu'il avait choisi. Aujourd'hui, il sentait qu'il ne disposait plus de son destin ; ses inquiétudes n'avaient plus cette convergence qui sollicite la décision rapide. Il ne savait pas s'il craignait d'abord pour la santé de sa fille, ou si leur fuite lui importait davantage. Ces tiraillements l'exaspéraient.

— Dire qu'elle n'a peut-être rien du tout, qu'elle va nous perdre pour rien.

— Il ne faut pas dire ça, intervint Méhoul. Quand on a 39°5, on est malade, et ce serait...

— Tais donc ta gueule, s'emporta Finocle. Est-ce que je t'ai demandé ton avis ? Naturellement, toi, tu t'en fous, tu ne risques rien. Quand on dénonce quelqu'un, on y a toujours un bénéfice. Les bourriques ne t'inquiéteront pas, je suis tranquille, peut-être même que tu vas passer à la caisse. Mais nom de Dieu de salaud, je te foutrai Mégis aux fesses et tu ne riras pas toujours...

Méhoul s'était assis auprès de la table. Son visage avait une résignation presque sereine qui donnait à Finocle envie de le frapper.

— Tu crois que c'est des menaces en l'air, mais si je suis pris, je ne vivrai plus que pour avoir ta peau d'une façon ou de l'autre.

— Tu ne devrais pas me causer comme ça, répliqua Méhoul tranquillement. Tes menaces n'ont plus de sens. Je n'ai peur de rien, Serguemoine. Ma peau, je te la donne, ou à Mégis, à tous ceux qui en voudront. C'est une vieille peau qui me tale à l'endroit du cœur. Pour Mégis, je ne peux pas dire que j'aie eu du remords, parce qu'il méritait tout de même ce que je lui ai fait ; mais j'ai toujours été triste de lui avoir étranglé sa femme. Et tout à l'heure, quand j'ai senti ce gamin mourir dans mes bras, j'aurais voulu donner ma

vie en échange de la sienne. Ce n'est pas que je me dégoûte, mais je voudrais mourir d'avoir tué...

Finocle s'était arrêté en face de Méhoul et l'écoutait avec un frémissement de colère. N'y tenant plus, il le saisit au col, le mit debout, et à grande volée de sa main ouverte lui donna un soufflet. Méhoul eut une révolte furieuse. Portant un coup de poing à la poitrine de Finocle, il grinça :

— Tu seras toujours la même vache, toujours...

Finocle, soulagé, le maîtrisa en ricanant :

— Ah, ça va mieux. J'en avais assez de t'entendre causer comme un curé de prison. Maintenant, tu as l'air de quelqu'un. C'est ça, gueule, démène-toi, j'aime te voir dans cet état-là. Crache ta petite colère, là. Ça te fera du bien, c'est plus propre que de soupirer sur ses péchés. Hein, tu croyais qu'on pouvait lâcher les copains en bredouillant tes espèces d'oremus, tu me mettais au rancart en prenant des airs de vieille putain à confesse. Monsieur rêvait de s'éteindre doucement, dans la paix du cœur ? Mais non, on ne me lâche pas comme ça, moi je veux que tu peines pour crever. Tiens, prends encore cette gifle-là, il n'y a rien de pareil pour réveiller un homme. Maintenant que tu te sens mieux, on va pouvoir causer.

Méhoul était retombé sur sa chaise, le visage haineux.

— Je ne m'occupe de rien, murmura-t-il.

Puis il eut un rire enroué, toucha la main de Finocle et dit :

— Un soir, j'ai bien ri. Je rentrais avec la vieille, tu étais sorti pour une demi-heure. En entrant dans la cuisine, je vois ta fille étendue là, sur cette table ; elle était à poil et mon fils était couché dessus, ventre à ventre, oui, mon fils.

Finocle lui coupa la parole d'une paire de gifles. Comme s'il n'en eût pas senti, Méhoul reprit :

— Quand je suis entré, elle ne s'est même pas dérangée. J'aurais voulu, je n'avais qu'à monter sur la table, elle n'aurait pas demandé mieux...

Il poursuivit, et les gifles lancées par Finocle ponctuaient ses paroles :

— Mais moi, il n'y avait pas de danger. Pour attraper la vérole, merci bien. Tu penses, une fille qui couche avec tous ceux de la rue qui lui demandent...

Finocle s'était penché sur Méhoul, il essayait de lui serrer le cou et jetait d'une voix rauque :

— Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai...

La tête enfoncée dans les épaules pour ne pas donner prise à l'étreinte, Méhoul haletait :

— Demande à la vieille, elle l'a vue sur la table. Et demande-lui, à ta fille ; qu'elle ose dire devant nous que ce n'est pas vrai. Allons, lâche-moi, je t'ai dit la vérité. Lâche-moi, bon Dieu...

Finocle s'éloigna vers la fenêtre, il passait sa main sur son front, son visage était blême. Méhoul, insoucieux du danger qu'il courait, l'avait suivi. Avec une joie qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, il lui infligeait les détails les plus immondes.

— C'est Mânu qui me l'a raconté après, disait-il.

Finocle lui tournait le dos. Accablé, baissant la tête, il n'avait plus la force de se révolter ; il écoutait avec une curiosité douloureuse, et chacune des paroles de Méhoul lui tenaillait la chair. Comme il levait la main, d'un geste de prière, pour que Méhoul se tût, la Méhoule entra dans la cuisine. Elle venait chercher du sucre.

— Je vais lui donner sa tisane, dit-elle ; comme elle a soif, la pauvre petite. La fièvre lui brûle les joues et

on voit qu'elle serre les dents pour ne pas se plaindre, tellement elle a mal à la tête.

Finocle ne bougea pas. La Méhoule insista :

— C'est pitié de la voir. Sûrement, elle ne va pas fermer l'œil de la nuit.

Comme ses paroles restaient sans effet, elle prit le sucrier et se retira en grommelant contre la dureté des hommes. Lorsqu'elle fut sortie, Méhoul ricana :

— Pourquoi ne lui as-tu pas demandé si j'avais dit la vérité ? Tu pouvais être fixé.

Finocle se retourna lentement. Il saisit Méhoul par le poignet, le ramena sur sa chaise et s'assit en face de lui. Sa physionomie avait repris cette expression de calme attentif qui faisait valoir ses moindres paroles. Méhoul ne put se défendre de l'admirer.

— Causons sérieusement, dit Finocle. Ma fille fait ce qu'elle veut, un ouvrier comme toi n'en est pas juge. Pour le moment, elle est malade, mais il faut tout de même que nous nous tirions d'affaire. Tu vas m'aider.

Méhoul ne répondit pas, une ironie discrète plissait ses paupières. Finocle poursuivit :

— Mânu aime l'argent, je l'achèterai avec vingt ou trente billets. Au cas où il ne marcherait pas, je l'enferme dans ta chambre tout le temps qu'il faudra. Et pour ça, naturellement, j'ai besoin de toi et de ta femme... D'ailleurs, je suis presque sûr de l'avoir avec de l'argent, mais je ne veux rien laisser au hasard. Toi, tu vas aller trouver Cruseo à l'adresse que je t'ai donnée. Tu lui diras de venir demain matin de bonne heure. Pas ce soir, ce n'est pas la peine. Tu as compris ?

Méhoul, presque malgré lui, fit un signe d'assentiment. Cette voix sèche, aux inflexions mesurées, le troublait. Finocle dit encore :

— Alors, va chez Cruseo tout de suite. Moi je vais

veiller près de la petite. Quand Mânu rentrera, qu'on vienne me prévenir. Tu as compris ?

Une seconde fois, Méhoul inclina la tête.

— Bonsoir, dit Finocle.

— Bonsoir.

Méhoul, d'un regard craintif, le suivit jusqu'à la porte de la chambre. Resté seul, il murmura :

— Tu fais ton malin, ta voix de maître, et moi je te tiens dans ma main.

Un instant, il demeura accoudé sur la table, les yeux mi-clos, le visage épanoui d'un contentement profond. Un bruit de pas dans l'escalier lui fit relever la tête, il se hâta vers la porte, l'ouvrit doucement et, penché sur la rampe d'escalier, interrogea à mi-voix :

— C'est toi, Mânu ?

Il descendit à la rencontre de son fils, à tâtons lui étreignit le bras et dit rapidement :

— Finocle se doute de quelque chose. Il part demain matin. Pour ta peau, il vaut mieux que tu ne rentres pas. Finocle m'envoie chez Cruseo pour lui dire d'être là demain matin de bonne heure.

Mânu répondit à voix basse :

— Merci. Je m'arrangerai avec les flics. Demain matin, quand ils viendront, tu n'as qu'à te mêler de rien, comme si tu ne voyais pas. Je me sauve. Dis à Cruseo qu'il arrive à six heures sonnantes.

Il s'éloigna sur la pointe des pieds. Méhoul gagna la rue derrière lui et le vit entrer dans le couloir de Johannieu.

— Qu'est-ce qu'il va faire chez Johannieu, je me demande...

Et Méhoul s'engagea dans la rue noire où deux fenêtres, l'une en face de l'autre, brillaient encore de la clarté des lampes allumées au chevet d'un mort et au chevet d'un malade.

— Papa, est-ce que je vais mourir comme Louiset ?

— Qu'est-ce que tu dis là, petite fille. Le médecin t'a fait une piqûre hier soir, il n'y a rien à craindre. Tout ça est l'affaire de deux jours. Et puis Cruseo va arriver, tu trouveras le temps moins long.

— Je suis contente. Quand il parle, c'est comme une chanson.

Fatiguée par la fièvre, elle ferma les yeux et tourna la tête vers le mur. Finocle, assis à la tête du lit, luttait contre le sommeil. Par instants ses paupières, bistrées par la fatigue d'une longue veille, se fermaient malgré lui. Alors, il secouait la tête, étirait ses membres engourdis par le froid pénétrant du matin, et l'angoisse qui sommeillait au fond de son cœur, poussant des rameaux dans sa chair, achevait de le ranimer. Il se penchait sur le lit, regardait sa fille, cherchait sur les traits du visage amincis par la fièvre le stigmate de cette folie honteuse qu'avait dénoncée Méhoul. Les propos ignobles qu'il avait entendus la veille revenaient battre ses oreilles, des vagues de honte lui cuisaient la peau.

De toutes ses forces, il se débattait contre l'obsession, se réfugiait dans l'idée de la menace suspendue au-dessus de leurs têtes. Le danger lui semblait tonique, il songeait avec une sorte d'apaisement :

— Mânu n'est pas rentré cette nuit. Qu'est-ce que ça veut dire...

Parfois, Noa ouvrait grands ses yeux dans la lumière de la lampe, posait sa main chaude de fièvre sur la sienne et le regardait avec une tendresse confiante. Ebloui, Finocle oubliait tout, embrassait le visage fiévreux avec un murmure de reconnaissance.

Vers cinq heures et demie, un bruit de pas et de voix troubla le silence de la rue. Les ouvriers s'en allaient aux usines. Les ténèbres étaient encore hésitantes, des

flaques d'aube entraient par les persiennes entrouvertes et blanchissaient l'appui de la fenêtre. Noa se souleva sur son coude, tendant l'oreille.

— Voilà la rue qui s'en va, dit-elle. Comme ils partent tôt... ils ne sont pas heureux, ils travaillent tout le temps. Est-ce que tu travaillais beaucoup, toi, quand tu étais jeune ?

— Mais oui. Je ne me rappelle pas. Il y a longtemps...

— Papa, on va enterrer le petit Louiset aujourd'hui. Tu iras à l'enterrement... Et puis tu sais, Louise Johannieu, elle n'a pas d'argent.

— Je m'occuperai d'elle, sois tranquille. Mais ne parle pas comme ça, tu te fatigues et tu risques de faire monter la fièvre.

Noa laissa retomber sa tête sur l'oreiller, parut s'assoupir, et, rouvrant les yeux, dit à son père :

— Il commence à faire jour, je voudrais que tu ouvres les persiennes, et la fenêtre un peu, j'ai chaud. Cruseo ne va pas tarder à venir.

L'air frais ranima Finocle. Poussant les persiennes, il se pencha par la fenêtre pour respirer à pleins poumons. Dans la rue, quelques ouvriers attardés se hâtaient vers l'usine. Un piquet d'agents de police stationnait en face de chez Minche, d'autres agents parcouraient la rue de long en large. Finocle n'en eut pas d'alarme. Il savait qu'un pâté de maisons promis à la pioche des démolisseurs devait être évacué par les habitants.

En rabattant la persienne de gauche, il jeta un regard du côté de la maison des trois vieux et vit un autre piquet d'agents qui battaient la semelle à une trentaine de mètres. Leur présence en cet endroit de la rue n'avait pas de nécessité. La peur étreignit Finocle. Abrité derrière les lames de la persienne, il observa

avec plus d'attention. Deux hommes vêtus de noir, à quelque distance des agents, faisaient les cent pas. Au premier coup d'œil, il comprit quels étaient ces hommes. Les deux civils se rapprochaient au pas de promenade ; Finocle les vit mieux. Et soudain, il eut un mouvement de recul. Il venait de reconnaître Manarini, un inspecteur corse avec lequel il avait eu déjà maille à partir. Manarini l'avait vu ou devinait sa présence derrière la persienne ; il fit un signe avec la main et prononça :

— A tout à l'heure, Serguemoine, je t'attends là en bas.

Finocle avait retrouvé un grand calme ; il en eut quelque plaisir. Poussant la persienne, il fit un signe et répondit :

— A tout à l'heure. Je t'attendais.

Il regagna son fauteuil. Comme Noa l'interrogeait sur les paroles qu'il venait de jeter par la fenêtre, il en donna une explication plausible, sans le moindre trouble. Il prit le pouls de la malade, lui mit la main sur le front. Noa se plaignait que ses maux de tête fussent plus violents. Son père se pencha sur elle, d'un mouvement tendre. Longuement, son regard plongea dans les grands yeux clairs et, peu à peu, une curiosité impérieuse lui vint de savoir la vérité. Les paroles de Méhoul lui revinrent à l'esprit, il crut les entendre. Finocle vit la table de la cuisine, sa fille étendue en toute nudité, et Mânu, et Méhoul, et la rue. Il en eut une douleur insupportable. Plus rien ne lui importa que la vérité, il oublia Manarini qui se promenait à quelques pas. Il lui fallait la vérité. D'une voix basse, tremblante, il dit à l'oreille de sa fille :

— Je suis ton père, je t'aime, réponds-moi. Je sais que pendant le temps que tu as passé là-bas tu as pu prendre... des habitudes. Je voudrais savoir...

Il n'alla pas plus avant, une honte insurmontable empêchait ses paroles. Noa ne comprenait pas, elle voulut l'interroger, mais il ne put supporter l'éclat de son regard fiévreux et rejoignit la fenêtre, en murmurant dans un gémissement étouffé :

— Je ne saurai pas. Je partirai sans savoir...

En bas, Manarini se promenait sans impatience. Deux agents gardaient l'entrée de la maison. Finocle remarqua distraitement la silhouette de Johannieu qui se tenait sur le pas de son couloir. Le jour s'était levé décidément et dorait le ciel sur les décombres du coin des gueux.

Finocle, penché sur la barre d'appui, regardait le mouvement de la rue. Il était dans une sorte de torpeur qui le laissait indifférent à sa situation. Vaguement, il s'intéressait aux allées et venues des femmes, mais sans nostalgie. Comme il dirigeait ses regards vers le bout de la fontaine, il reconnut Cruseo qui marchait à grands pas. Le secours de cette amitié le remit dans un sentiment plus ferme de la réalité.

— Je vais lui passer les consignes, songea-t-il, et l'argent. Maintenant, elle n'aura plus que lui.

Et il informa sa fille à haute voix :

— Voilà Cruseo qui arrive.

Finocle, aussitôt, regretta cette parole, craignant qu'on ne laissât point Cruseo pénétrer chez Méhoul. Anxieux, il se pencha par la fenêtre. Cruseo tenait le milieu de la rue et marchait d'un pas allègre. Apercevant Finocle, il toucha son chapeau et lui donna le bonjour d'une voix vibrante qui entra dans la chambre.

Finocle ne répondit point, soucieux de ne pas attirer l'attention de Manarini sur la personne de Cruseo. Il eut un battement de paupières impatient et donna toute son attention aux agents qui gardaient l'entrée de la maison. Cruseo n'en était plus qu'à quelques pas.

Tout à coup, Finocle eut un geste d'horreur et étouffa un cri. Johannieu venait de traverser la rue à grandes foulées. Joignant Cruseo, il lui donnait un long couteau de cuisine entre les épaules.

Finocle referma la fenêtre et gagna sa place de chevet, chancelant. Noa s'était accoudée sur l'oreiller, son visage resplendissait d'une joie qui épouvanta son père.

— C'est Cruseo qui va me donner mes tisanes, dit-elle en souriant. Toi, tu es fatigué, tu vas pouvoir te reposer.

— Oui, je suis un peu fatigué. Demain, tu seras guérie, sûrement. Tu ne sais pas à quoi j'ai pensé ? j'ai pensé à avancer notre départ. Dans deux ou trois jours, nous pourrions partir pour l'Italie. Cruseo me disait justement qu'il connaissait une jolie ville, sur la mer...

Il parlait vite, d'une voix animée, comme si ses paroles pressées pouvaient distendre le temps, reculer indéfiniment l'instant où elle apprendrait l'abominable nouvelle. Une sueur d'angoisse perlait à son front, il parlait de plus en plus vite, bousculant les interruptions de la malade. L'oreille tendue, il perçut un bruit de pas dans la cuisine ; des pas lourds qui faisaient trembler les meubles jusque dans leur chambre. Perdant la tête, Finocle prit la main de sa fille, la serra sur sa poitrine et bégaya :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, un peu blessé... Non reste là, il est tombé...

Des hommes marchaient à côté, dans la chambre des Méhoul. On devinait à leurs pas pesants qu'ils portaient un fardeau. Noa sauta hors du lit, son père voulut la retenir, elle leva la main pour frapper, gronda :

— Tu l'as laissé tuer. Ah, laisse-moi, je te déteste.

Elle courut à la porte, en chemise. Finocle enfonça

sa tête dans l'oreiller chaud ; il entendit des cris, se boucha les oreilles, et, les nerfs écorchés, bondit à la fenêtre qu'il ouvrit grande.

— Manarini ! je descends.

Il mit sa casquette, traversa la chambre des Méhoul d'un pas rapide, les yeux fermés pour ne rien voir de cette agonie. En passant, il entendit Cruseo haleter, d'une voix disputée à la mort :

— Petite robe... petite robe...

Et avant de refermer la porte derrière lui, il reçut encore un sanglot de sa fille, un grand sanglot qui emplit le silence de la chambre. Il fit quelques pas dans la cuisine, s'arrêta pour essuyer la sueur qui coulait sur son visage. Il vit Méhoul debout dans l'encadrement de la fenêtre, s'avança vers lui :

— Méhoul, elle va mourir. Je te pardonne ce que tu m'as fait, mais...

Méhoul lui coupa la parole, il dit en haussant les épaules :

— Je me fous que tu me pardonnes. Je n'en ai pas besoin.

Immobile, Méhoul regarda Finocle gagner la porte. Puis il se pencha sur la rue. Les agents avaient établi deux barrages pour contenir la foule des curieux attirés par le meurtre de Cruseo. Finocle déboucha dans l'espace vide et marcha vers les deux inspecteurs. Alors Méhoul sentit un sanglot lui barrer la gorge. Il fit un grand geste et cria d'une voix entrecoupée :

— Attendez-moi, j'ai quelque chose à dire.

En grande hâte, il descendit l'escalier, vint droit aux inspecteurs, se présenta :

— Je suis Méhoul. Rupture de bagne, deux assassinats, des vols à main armée. Je vaux la peine.

Manarini parut hésiter, puis, hochant la tête, il acquiesça :

— J'aurai fait pour toi tout ce que je pouvais. Du moment que tu viens te livrer...

Tandis qu'on lui passait le cabriolet, Finocle implora Méhoul :

— Noa... ma fille... Méhoul, dis-moi que ce n'était pas vrai, hein, dis-moi...

Méhoul tendit ses mains aux policiers, parut hésiter encore et dit en secouant la tête :

— Non, ce n'était pas vrai.

Ils étaient l'un à côté de l'autre, ils se regardaient, des larmes roulaient dans leurs yeux. Finocle eut un mouvement en avant. Leurs mains liées se joignirent, ils s'embrassèrent.

DU MÊME AUTEUR

nrf

ROMANS

ALLER RETOUR.
LES JUMEAUX DU DIABLE.
LA TABLE-AUX-CREVÉS.
LA RUE SANS NOM.
BRÛLEBOIS.
LE PUITS AUX IMAGES
LE VAURIEN.
LE NAIN.
LA JUMENT VERTE.
MAISON BASSE.
LE MOULIN DE LA SOURDINE.
GUSTALIN.
DERRIÈRE CHEZ MARTIN.
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.
LE BŒUF CLANDESTIN.
TRAVELINGUE.
LA BELLE IMAGE.
LE PASSE-MURAILLE.
LA VOUIVRE.
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.
LE VIN DE PARIS.
URANUS.
EN ARRIÈRE.
LES TIROIRS DE L'INCONNU.

THÉÂTRE

LES OISEAUX DE LUNE, quatre actes.
LA MOUCHE BLEUE, quatre actes.
Louisiane, quatre actes.
LES MAXIBULES.
LE MINOTAURE
précédé de LA CONVENTION BELZÉBIR
et de CONSOMMATION.

LIVRES POUR ENFANTS

ENJAMBÉES *(La Bibliothèque blanche).*
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.

Albums illustrés, volumes séparés

LE MAUVAIS JARS.
LA BUSE ET LE COCHON.
LE PAON.
LE CERF ET LE CHIEN.
LE MOUTON.
LE PROBLÈME.
LES CHIENS.

Recueils collectifs illustrés par Palayer

LES CONTES ROUGES DU CHAT PERCHÉ
(La patte du chat — Les vaches — Le chien — Les boîtes de peinture — Les bœufs — Le problème — Le paon).

LES CONTES BLEUS DU CHAT PERCHÉ
(Le loup — Le cerf et le chien — L'éléphant — Le canard et la panthère — Le mauvais jars — L'âne et le cheval — Le mouton — Les cygnes).

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

LA JUMENT VERTE, illustrée par Chas Laborde.
TRAVELINGUE, illustré par Claude Lepape.
LA VOUIVRE, illustrée par Grau Sala.
(Collection Le Rayon d'Or).

CONTES ET NOUVELLES,
illustrés de trente-deux aquarelles
de Gus Bofa, gravées sur bois.

ROMANS DE LA PROVINCE,
illustrés de trente-deux aquarelles,
par P. Berger, Gus Bofa, Yves Brayer,
Fontanarosa, R. Joël, Rémusat.

ROMANS PARISIENS, *suivi* d'URANUS,
illustrés de trente-deux aquarelles,
par Gen Paul, Vivancos, B. Kelly, Demonchy,
J.-D. Malclès, Perraudin, Déchelette.

Chez d'autres éditeurs

VOGUE LA GALÈRE, (théâtre).
LUCIENNE ET LE BOUCHER (théâtre).
CLÉRAMBARD (théâtre).
LE CONFORT INTELLECTUEL.
SILHOUETTE DU SCANDALE.
LA TÊTE DES AUTRES (théâtre).

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 14 juin 1979.
Dépôt légal : 2e trimestre 1979.
N° d'édition : 24899.
Imprimé en France.
(876)

24899

Marcel Aymé
La rue sans nom

Une rue qui sue la misère. Chez Méhoul, deux fois assassin, se cache un autre repris de justice, Serreguemoine, qui a une fille. Noa a dix-huit ans, elle est mince et belle. La rue va l'aimer. Et trois hommes vont se la disputer...

CO-EHE-280

folio

volume double

Illustration d'Henri Galeron.